N

M

5,

HISTOIRE

DE LA

NOUVELLE-FRANCE

PAR MARC LESCARBOT

SUIVIE DES

MUSES DE LA NOUVELLE-FRANCE

NOUVELLE ÉDITION

PUBLIÉE PAR EDWIN TROSS

AVEC QUATRE CARTES GÉOGRAPHIQUES

PREMIER VOLUME

PARIS

LIBRAIRIE TROSS

5, RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, 5

1866

HISTOIRE
DE LA NOVVELLE-FRANCE

Contenant les navigations, découvertes, et habitations faites par les François és Indes Occidentales et Nouvelle-France souz l'avœu et authorité de noz Roys Tres-Chrétiens, et les diverses fortunes d'iceux en l'execution de ces choses, depuis cent ans jusques à hui.

En quoy est comprise l'Histoire Morale, Naturele et Geographique de ladite province; Avec les Tables et Figures d'icelle.

Par MARC LESCARBOT, Advocat en Parlement, Témoin oculaire d'vne partie des choses ici recitées.

Multa renascentur quæ jam cecidere cadentque.

Seconde Edition, reveuë, corrigée et augmentée par l'Autheur.



A PARIS

Chez IEAN MILLOT, devant S. Barthelemi aux trois Coronnes : Et en sa boutique sur les degrez de la grand' salle du Palais.

M. DC. XII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.



AV ROY

TRES-CHRETIEN DE FRANCE ET DE NAVARRE, LOVIS XIII.

SIRE,

Il y a deux choses principales qui coutumierement invitent les Rois à faire des conquétes : le zele du nom de Dieu, et l'accroissement de leur gloire et grandeur. Il y a long temps qu'en ce double sujet noz Rois voz predecesseurs ont esté invités à étendre leurs bornes, et former à peu de frais des Empires nouveaux à eux obeissans, || par des voyes justes et legitimes. Ils y

ont fait quelques emploites en divers lieux et saisons. Mais apres avoir découvert le païs, on s'est contenté de cela. Le progrés en a esté foible : et sur ce nos ennemis, par je ne sçay quel malheur, ont triomphé de nous. Plusieurs hommes encore vivans peuvent rendre témoignage des violences, injures et outrages que les Portugais et Hespagnols ont fait à voz bons et fideles sujets au Bresil en l'année mil cinq cens cinquante huit, et en la Floride dix ans apres. Et toutefois ces terres estoient du juste conquest de noz Rois Henry II. et Charles IX. n'estans avant la venuë des François en icelles, occupées d'aucun Prince Chrétien. Aujourd'huy, SIRE, Dieu vous a constitué Roy l'vn des plus grans, plus paisi- || bles, plus riches et plus puissans que jamais la France ait receu. Si voz jeunes ans ne vous font encore aller à pié ferme contre l'Infidele, ou contre l'injuste

vsurpateur de voz terres, du moins sçay-je bien qu'il vous est facile de faire conoitre et recevoir le nom de Dieu et le vôtre parmi les nations Occidentales d'outre mer où la trompete de l'Evangile n'a point encore esté ouïe, et n'est pas mal-aisé de recouvrer ce que les ennemis de V. M. lui ont envié. Le feu Roy d'heureuse memoire vôtre Pere, ayant dessein de rendre toute la terre Chrétienne, avoit laissé à voz jeunes exercices et occupations l'établissement du Royaume François esdites provinces d'outre mer, ainsi que je luy ay oui dire parlant au Sieur de Poutrincourt. Maintenant qu'avec || les ans le jugement, la conoissance et le courage vous croit, il est saison, SIRE, d'executer ce beau project, et recouvrer ce qui est delaissé, attendant le temps que par-deça Dieu vous porte à ce qui sera de sa gloire, et du salut de son peuple, pour vous donner des

victoires sans nombre alencontre de ses ennemis et des vôtres. En quoy je le supplie vous benir et fortifier de son bras puissant, afin que nous puissions voir en noz jours toutes nations flechir souz vôtre obeissance. C'est le vœu que fait à Dieu pour vous,

SIRE,

De vôtre Majesté

Le tres-humble et tres-obeissant
serviteur et sujet,
MARC LESCARBOT,
Vervinois.



A

MONSEIGNEVR

MESSIRE PIERRE IEANNIN CHEVALIER, BARON DE Mont-jeu et Chagny, Conseiller du Roy en son Conseil d'Estat, et Controolleur general de ses finances.

MONSEIGNEVR,

Comme l'âge de l'homme commence par l'ignorance, et peu à peu l'esprit se formant, par une studieuse recherche, pratique et experience, acquiert la conoissance des choses belles et relevées, ainsi l'âge du monde en son enfance estoit rude, agreste et incivil, ayant peu de conoissance des choses celestes et terrestres, et des sciences que les siecles suivans ont depuis trouvées, et communiquées à la posterité : et y reste encore

beaucoup de choses à découvrir, dont l'âge futur se glorifiera, comme nous nous glorifions des choses trouvées de nôtre temps. C'est ainsi que || le siecle dernier a trouvé la Zone torride habitable, et la curiosité des hommes a osé chercher et franchir les antipodes que plusieurs anciens n'avoient sceu comprendre. Tout de méme en noz jours, le desir de sçavoir a fait découvrir des terres et orées maritimes qui onques n'avoient esté veuës des peuples de deça. Témoin de ceci soit que toutes les Tables geographiques sont faulses en cet endroit : et le premier menteur en tire plusieurs autres apres lui. *Nemo enim sibi tantùm errat; sed alieni erroris causa et author est*, *versatque nos et præcipitat traditus per manus error, alienisque perimus exemplis* (1). Mais rien ne sert de rechercher et de découvrir des païs nouveaux au peril de tant de vies, si on ne tire fruit de cela. Rien ne sert de qualifier vne NOVVELLE-FRANCE, pour estre vn nom en l'air et en peinture seulement. Vous sçavés, Monseigneur, que noz Rois ont fait plusieurs découvertes depuis cent ans ença, sans que la Religion Chrétienne en ait esté avancée, ni qu'aucune vtilité leur en soit reüssie. La cause en est, que les vns se sont contentez d'avoir || veu, les autres d'en ouïr parler. Or maintenant nous sommes en vn siecle d'autre humeur. Car plusieurs pardeça s'occupe-

(1) Senec., *De vita beata*, cap. 1.

roient volontiers à l'innocente culture de la terre, s'ils avoient de quoy s'employer, et d'autres exposeroient volontiers leurs vies pour la conversion des peuples de delà. Mais il faut au prealable établir la Republique, d'autant que (comme disoit vn bon et ancien Evéque) *Ecclesia est in Republica, non Respublica in Ecclesia* (1). Il faut donc premierement fonder la Republique, si l'on veut faire quelque avancement és terres de delà la mer qui portent le nom de France ; et y envoyer des colonies Françoises pour civiliser les peuples qui y sont, et les rendre Chrétiens par leur doctrine et exemple. Et puis que Dieu vous a constitué, Monseigneur, en lieu eminent sur le grand theatre de la France, pour voir et considerer ces choses, et y apporter du secours, Vous qui aymez les belles entreprises des voyages et navigations, apres tant de services rendus à noz Rois, faites encore valoir ce talent, et obligez ces peuples errans, mais toute la Chrétienté, à prier Dieu || pour vous, et benir vôtre Nom eternellement, voire à le graver en tous lieux, dans les rochers, les arbres et les cœurs des hommes : ce qu'ils feront si vous daignés apporter ce qui est de vôtre credit et pouvoir envers le Roy, la Royne, et Nosseigneurs du Conseil, pour chasser l'ignorance arriere d'eux, leur ouvrir le chemin de salut, et faire conoitre les choses belles, tant

(1) Optat., *Milevit.*, lib. 3, advers. Parmen.

naturelles que surnaturelles de la terre et des cieux. En quoy ie n'épargneray iamais mon travail, s'il vous plait en cela (comme en toute autre chose) honorer de voz commandemens celuy qu'il vous a pleu aymer sans l'avoir veu. C'est,

MONSEIGNEVR,

Vôtre tres-humble et tres-fidele serviteur
MARC LESCARBOT.





A LA FRANCE

BEL œil de l'Vnivers, ancienne Nourrice des lettres et des armes, Recours des affligez, Ferme appui de la Religion Chrétienne, tres-chere Mere, ce seroit vous faire tort que de publier ce mien travail (chose qui vous époinçonnera) souz vôtre nom, sans parler à vous, et vous en declarer le sujet. Voz enfans (tres-honorée Mere) noz peres et majeurs ont jadis par plusieurs siecles esté les maitres de la mer lors qu'ils portoient le nom de Gaullois, et voz François n'estoient point reputez legitimes si dés la naissance ils ne sçavoient nager, et comme naturelement marcher sur les eaux. Ils ont avec grande puissance occupé toute l'Asie. Ils y ont planté leur nom, qui y est encore. Ils en ont fait de méme és païs des Lusitaniens et Iberiens en l'Europe. Et aux siecles plus recens, poussez d'un zele religieux et enflammé de pieté, ils ont encore porté leurs armes et le nom François en l'Orient et au Midi, si bien qu'en ces parties là qui dit François il dit Chrétien : et au rebours, qui dit Chrétien Occidental et Romain, il dit François. Le premier Cæsar Empereur et Dictateur vous donne cette louange d'avoir civi- || lisé et rendu plus humaines et sociables les nations voz voisines, comme les Allemagnes, lesquelles aujourd'huy

sont remplies de villes, de peuples et de richesses. Bref les grans Evéques et Papes de Rome s'estans mis souz vôtre aile en la persecution, y ont trouvé du repos : et les Empereurs mémes en affaires difficiles n'ont dedaigné de se soubmettre au jugement de vôtre premier Parlement. Toutes ces choses sont marques de vôtre grandeur. Mais si és premiers siecles vous avez commandé sur les eaux, si vous avez imposé vôtre nom aux nations eloignées, et si vous avez esté zelée pour la Religion Chrétienne, si vous avez rendu d'autres temoignages de vôtre pieté et justice, il faut aujourd'hui reprendre les vieux errements en ce qui a esté laissé, et dilater les bornes de vôtre pieté, justice, et civilité, en enseignant ces choses aux nations de la Nouvelle-France, puis que l'occasion se presente de ce faire, et que voz enfans reprennent le courage et la devotion de leurs peres. Que diray-je ici (tres-chere Mere)? Ie crains vous offenser si je di pour la Verité que c'est chose honteuse aux Princes, Prelats, Seigneurs et Peuple tres-Chrétiens de souffrir vivre en ignorance, et préque comme bétes, tant de creatures raisonnables formées à l'image de Dieu, lesquelles chacun sçait estre és grandes terres Occidentales d'outre l'Ocean. L'Hespagnol s'est montré plus zelé que nous, et nous a ravi la palme de la navigation qui nous estoit propre. Il y a eu || du profit. Mais pourquoy lui enviera-on ce qu'il a bien acquis? Il a esté cruel. C'est ce qui souille sa gloire, laquelle autrement seroit digne d'immortalité. Depuis cinq ans le Sieur de Monts, meu d'un beau desir et d'un grand courage, a essayé de commencer vne habitation en la Nouvelle-France, et a

continué jusques à present a ses depens. En quoy faisant lui et ses Lieutenans ont humainement traité les peuples de ladite province. Aussi aiment-ils les François vniversellement, et ne desirent rien plus que de se conformer à nous en civilité, bonnes mœurs et religion. Quoy donc, n'aurons-nous point de pitié d'eux, qui sont noz semblables? Les lairrons-nous toujours perir à nos yeux, c'est à dire, le sçachans, sans y apporter aucun remede? Il faut, il faut reprendre l'ancien exercice de la marine, et faire vne alliance du Levant avec le Ponant, de la France Orientale avec l'Occidentale, et convertir tant de milliers d'hommes à Dieu avant que la consommation du monde vienne, laquelle s'avance fort, si les conjectures de plusieurs anciens Chrétiens sont veritables, lesquels ont estimé que comme Dieu a fait ce grand Tout en six journées, aussi qu'au bout de six mille ans viendroit le temps de repos, auquel sera le diable enchainé, et ne seduira plus les hommes. Ce qui se rapporte à l'opinion de la maison d'Elie, laquelle a tenu que le monde seroit

DEVX MILLE ANS RIEN (1),
DEVX MILLE ANS LOY,
DEVX MILLE ANS MESSIE;

|| et que pour nos iniquitez, qui sont grandes, seront diminuées desdites années autant qu'il en sera diminué.

(1) C'est à dire ni Loy, ni Messie.

Il vous faut, di-je (ô chere Mere), faire vne alliance imitant le cours du Soleil, lequel comme il porte chaque jour sa lumière d'ici en la Nouvelle-France, ainsi, que continuellement vôtre civilité, vôtre justice, vôtre pieté, bref vôtre lumiere se transporte là-méme par vos enfans, lesquels d'orenavant par la frequente navigation qu'ils feront en ces parties Occidentales seront appellés Enfans de la mer, qui sont interpretés Enfans de l'Occident, selon la phraze Hebraïque, en la prophetie d'Osée. Que s'ils n'y trouvent les thresors d'Atabalippa et d'autres, qui ont affriandé les Hespagnols et iceux attirés aux Indes Occidentales, on n'y sera pourtant pauvre, ains cette province sera digne d'estre dite vôtre fille, la transmigration des hommes de courage, l'Academie des arts, et la retraite de ceux de vos enfans qui ne se contenteront de leur fortune : desquels plusieurs vont és païs étranges, où desja ils ont enseigné les metiers qui vous estoient anciennement particuliers. Mais au lieu de ce faire prenans la route de la Nouvelle-France, ils ne se debaucheront plus de l'obeissance de leur Prince naturel, et feront des negociations grandes sur les eaux, lesquelles negociations sont si propres aux parties du Ponant, qu'és écrits des Prophetes le mot de negociation, מַעֲרָב, se || prant aussi pour l'Occident : et l'Occident et la mer sont volontiers conjoints avec les discours des richesses.

Plusieurs de lache cœur qui s'epouvantent à la veuë des ondes, étonnent les simples gens, disans (comme le Poëte Horace) qu'il vaut mieux contempler de loin la fureur de Neptune,

Neptunum procul è terra spectare furentem,

et qu'en la Nouvelle-France il n'y a nul plaisir. Il n'y a point les violons, les masquarades, les danses, les palais, les villes, et les beaux batimens de France. Mais à telles gens j'ay parlé en plusieurs lieux de mon histoire. Et leur diray d'abondant que ce n'est à eux qu'appartient la gloire d'établir le nom de Dieu parmi des peuples errans destituez de sa conoissance; ni de fonder des Republiques Chrétiennes et Françoises en vn monde nouveau; ni de faire aucune chose de vertu, qui puisse servir et donner courage à la posterité. Tels faineans mesurans chacun à leur aune, ne sçachans faire valoir la terre, et n'ayans aucun zele de Dieu, trouvent toutes choses grandes impossibles; et qui les en voudroit croire, jamais on ne feroit rien.

Tacite, parlant de l'Allemagne, disoit d'elle tout de méme que ceux-là de la Nouvelle-France. « Qui est (dit-il) celui-là qui, outre le danger d'vne mer effroyable et inconuë, voudroit laisser l'Italie, l'Asie, ou l'Afrique, pour l'Allemagne où est un ciel rigoureux, vne terre informe et triste, soit en son aspect, soit en sa culture, si ce n'est à celui || qui y est nay? » Celui-là parloit en Payen, et comme vn homme de qui l'esperance estoit en la jouïssance des choses d'ici bas. Mais le Chrétien marche d'vn autre pied et a son but à ce qui regarde l'honneur de Dieu, pour lequel tout exil lui est doux, tout travail lui est delices, tous perils ne lui sont que jouets. Pour n'y avoir des violons et autres recreations en la Nouvelle-France, il n'y a encore lieu de se plaindre : car il est fort aisé d'y en mener.

Mais ceux qui ont accoutumé de voir de beaux

chateaux, villes et palais, et se contenter l'esprit de cette veuë, estiment la vie peu agreable parmi des forêts, et vn peuple nud : Pour ausquels repondre ie diray pour certain, que s'il y avoit des villes ja fondées de grande antiquité, il n'y auroit point vn poulce de terre au commandement des François, et d'ailleurs les entrepreneurs de l'affaire n'y voudroient point aller pour batir sur l'edifice d'autrui.

Les timides mettent encore vne difficulté digne d'eux, qui est la crainte des pyrates : A quoy j'ay répondu au Traité de la Guerre : et diray encore qu'à ceux qui marchent sous l'aile du Tout-puissant, et pour vn tel sujet que celui-ci, voici que dit notre Dieu : « Ne crain point, ô vermisseau de Iacob, petit « troupeau d'Israel : Ie t'aideray, dit le Seigneur, et « ton defenseur c'est le sainct d'Israel (1). »

Et comme les hommes sots et scrupuleux font des difficultez par tout, j'en ay quelque- || fois veu qui ont mis en doute si on pouvait justement occuper les terres de la Nouvelle-France et en depouiller les habitants d'icelles, ausquels ma reponse a esté en peu de mots, que ces peuples sont semblables à celui duquel est parlé en l'Evangile (2), lequel avait serré le talent qui lui avoit esté donné dans vn linge, au lieu de le faire profiter, et partant lui fut oté. Et comme ainsi soit que Dieu le Créateur ait donné la terre à l'homme pour la posseder, il est bien certain que le premier tiltre de possession doit appartenir aux enfants qui obeïssent à leur pere et le reconoissent, et

(1) Esas. 41, vers. 14.

(2) Luc 19, vers. 21.

qui sont comme les ainez de la maison de Dieu, tels que sont les Chrétiens, auxquels appartient le partage de la terre, premier qu'aux enfans desobeïssans, qui ont esté chassez de la maison comme indignes de l'heritage et de ce qui en depend.

Ie ne voudroy pourtant exterminer ces peuples ici, comme a fait l'Hespagnol ceux des Indes Occidentales, prenant le pretexte de commandemens faits jadis à Iosué, Gedeon, Saul, et autres combattants pour le peuple de Dieu. Car nous sommes en la loy de grace, loy de douceur, de pitié et de misericorde, en laquelle notre Sauveur a dit : « Apprenez de moy « que je suis doux et humble de cœur. *Item* : Venés « à moy vous tous qui estes travaillés et chargés, et « je vous soulageray (1). » Et ne dit point : Ie vous extermineray. Et puis, ces pauvres peuples Indiens estoient sans defense au pris de ceux qui les ont ruinés : et n'ont pas resisté comme ces peuples desquels la saincte Ecriture fait mention. || Et d'ailleurs, que s'il falloit ruiner les peuples de conquéte, ce seroit en vain que le même Sauveur auroit dit à ses Apôtres : « *Allez-vous-en par tout le monde, et prechez l'Evangile à toute creature.* »

La terre donc appartenant de droit divin aux enfans de Dieu, il n'est ici question de recevoir le droit des Gents et politique, par lequel ne seroit loisible d'vsurper la terre d'autrui. Ce qu'estant ainsi, il la faut posseder, et y planter serieusement le nom de Iesus-Christ et le vôtre, puis qu'aujourd'hui plusieurs de vos enfans ont cette resolution immuable

(1) Matth. II, vers. 28 et 29.

de l'habiter et y conduire leurs propres familles. Les sujets y sont assez grans pour y attraire les hommes de courage et de vertu, qui sont aiguillonnez de quelque belle et honorable ambition d'estre des premiers courans à l'immortalité par cette action, l'vne des plus grandes que les hommes se puissent proposer. Et comme les poissons de la mer salée passent tous les ans par le detroit de Constantinople à la mer du Pont-Euxin (qui est la mer Major), pour y frayer et faire leurs petits, d'autant que là ils trouvent l'eau plus douce, à cause de plusieurs fleuves qui se dechargent en icelle, ainsi (tres-chere Mere) ceux d'entre vos enfans qui voudront quitter cette mer salée pour aller boire les douces eaux du Port-Royal en la Nouvelle-France, trouveront là bien-tôt (Dieu aidant) vne retraite tant agreable, qu'il leur prendra envie d'y aller peupler la province et la remplir de génération.

M. Lescarbot.





AV LECTEVR.

MI Lecteur, c'est chose humaine que de faillir, et autre que Dieu ne se peut dire parfait, lequel même (ce dit le Proverbe) ne peut aggreer à vn chacun. Partant, si tu trouves quelque chose en ce livre qui ne vienne bien à ton sens, ou quelque faute d'elegance, je te prie supporter le tout par ta prudence, ne m'estimant pas meilleur que l'vn des autheurs que l'on met parmi les livres sacrez, lequel, à la fin de son œuvre, dit : *Que s'il ne s'est assez dignement acquitté de son histoire, il luy faut pardonner* (1) : me soubmettant en toutes choses à la correction des plus sages que moy.

Il y a vne imperfection en notre langue, que l'on y couche trop de lettres superfluës. C'est pourquoy je les ay evitées tant que j'ay peu.

Pour les moins sçavans, je diray que les vents d'Est, Oüest, Nort et Su, sont les vents d'Orient, Occident, Septentrion et Midi. Suest, Suroüest, Nordest, Noroüest, sont les vents moitoyens. Ie laisse les quarts et demi-quarts de vents.

Finalement je t'avise qu'és Tables de Chapitres, tu trouveras toute la moelle et substance de cette presente Histoire.

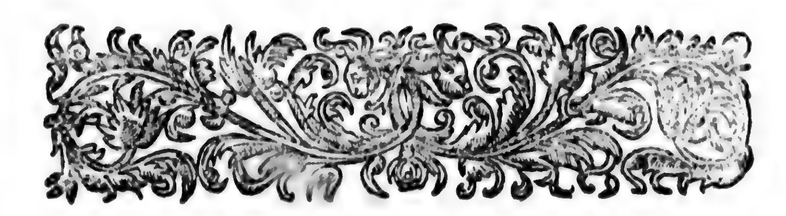
(1) 2. Macchab., à la fin.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR grace et Privilege du Roy, il est permis à Iean Millot, Marchant Libraire en l'Vniversité de Paris, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre et distribuer par tout nostre Royaume tant de fois qu'il luy plaira, en telle forme ou charactere que bon luy semblera, vn livre intitulé : *Histoire de la Nouvelle-France, contenant les navigations faites par les François ès Indes Occidentales, et terres neuves de la Nouvelle-France, et les découvertes par eux faites esditz lieux.* A quoy sont adjoutées *les Muses de la Nouvelle-France.* Ensemble plusieurs Chartes en taille douce, où sont les figures des Provinces et Ports, et autres choses servans à ladicte Histoire, composée par MARC LESCARBOT, Advocat en la Cour de Parlement. Et ce jusques au temps et terme de six ans finis et accomplis, à compter du jour que ledit livre sera achevé d'imprimer. Pendant lequel temps defenses sont faictes à tous Imprimeurs, Libraires, et autres de quelque estat, qualité ou condition qu'ils soient, de non imprimer, vendre, contrefaire, ou altérer ledit livre, ou aucune partie d'iceluy, sur peine de confiscation des exemplaires, et de quinze cens livres d'amende applicable moitié à nous, et moitié aux pauvres de l'Hostel Dieu de cette ville de Paris, et despens, dommages et interests dudit exposant. Nonobstant toute clameur de Haro, Charte Normande, Privileges, Lettres ou autres appellations et oppositions formées à ce contraires faictes ou à faire. Et veut en outre ledit Seigneur, qu'en mettant un traict dudit Privilege au commencement ou à la fin dudit livre, il soit tenu pour deuement signifié, comme plus amplement est declaré par les patentes de Sa Majesté. Donné à Paris le 21. jour de Novembre, l'an de grace 1608, et de nostre regne l'vnziéme.

Par le Roy en son Conseil.

Signé, BRIGARD.



PREMIER LIVRE

DE

L'HISTOIRE DE LA NOVVELLE-FRANCE

Contenant les Navigations et découvertes des François, souz l'authorité de noz Rois, en la Terre-neuve de la Floride, jusques au 40. degré.

Bref recit sur les découvertes des Indes Occidentales de la Novvelle-France, *et Sommaire denombrement des voyages y faits par les François. Intention de l'Autheur. Quels sont les peuples de la Nouvelle-France.*

CHAPITRE PREMIER.

Tovtes les parties du monde (du moins au-deça de l'Æquateur) ont esté tant par les anciens que nouveaux explorateurs de terre, Cosmographes et Historiens, representées aux hommes par Tables geographiques, et amples descriptions historiques, excepté quelques

2 || côtes de la mer du Su, dite Pacifique, et la Nouvelle-France, depuis le Cap-Breton vers la Terre-neuve du Nort jusques en la Virginie, contenant en cet espace environ cinq cens lieuës d'étendue de terre arrousée de l'Ocean, soigneusement découverte depuis l'an mil six cens trois, par le travail, soin, frais et diligence du sieur de Monts, Lieutenant general pour le Roy en ladite Province, et de ceux qui y ont esté pour lui et comme ses Lieutenans.

Pour ce qui touche nôtre Europe, cela est plus que tres-reconeu, méme depuis que les Holandois, cherchans vn passage pour aller à la Chine par le Nort, tournerent en l'an mil cinq cens quatre-vingts-seze à-l'entour du Pole, et furent empechés en leur dessein par les glaces et froidures, et contraints de retourner sans rien faire. Et quant à ce qui est des terres appellées Indes Occidentales, ce que les Hespagnols ont occupé ils l'ont fort exactement depeint sur leurs Chartes, et en ont écrit des histoires fort amples, et à leur avantage tant qu'ils ont peu, sans y découvrir leurs vices. Mais ce qui est de la Nouvelle-France depuis la Terre-neuve de la Floride jusques à la Terre-neuve du Nort inclusivement, ils ne s'en sont autrement souciés, et ne voyons point qu'ils en ayent écrit qu'à veuë de boule, et n'en eussent sceu pertinemment parler n'y ayans point mis le pié (fors en la Floride, où ils ont esté mal receuz des Sauvages du païs, lesquels je nommeray de ce
3 nom commun, quoy qu'ils soient, || sans comparaison, autant humains (que nous), pour argument de quoy je diray seulement que toutes les Tables geographiques sont fausses depuis ladite Terre-neuve de

la Floride jusques à la Terre-neuve du Nort, et n'y a aucun Historien qui ait traité veritablement des païs qui sont au-deça du trente-deuxieme degré; quoy qu'on ait feint des grandes villes et rivieres au païs qu'on a appellé d'vn nom Alleman, Norumbega, lequel on a assis par les quarante-cinq degrez.

Donc nostre Roy François premier, parmi les difficultez de ses affaires, desireux d'accroitre le nom Chrétien et François, en l'an mille cinq cens vingt-quatre, donna commission au Capitaine Iean Verazzan, Florentin, pour découvrir les terres des Indes Occidentales au-deça du Tropique de Cancer, à suite de Christophe Colomb, premier autheur de la bonne fortune des Hespagnols, lequel peu auparavant avait découvert ce qui est au dela dudit Tropique. En execution de cette commission, iceluy Verazzan côtoya tout ce qui est depuis la Terre-neuve de la Floride jusques au quarantiéme degré (quelques-vns adjoutent jusques au Cap Bret) et en fit son rapport à sa Majeste. Depuis, en l'an mil cinq cens trente-quatre, le Capitaine Iacques Quartier, de Sainct-Malo, entreprit nouveaux voyages souz l'authorité du méme Roy, duquel il a laissé des memoires pour servir aux Mariniers et Geographes, ayant luy-méme
imposé les noms aux iles, || ports, detroits, golfes, 4
rivieres, caps et promontoires qu'il avait découverts, lesquels pour la pluspart ont esté changés ou omis par les Hespagnols és Chartes Geographiques écrites ou imprimées és lieux de leur domination. Et neantmoins noz Mariniers qui vont à la pecherie soit des Baleines, ou des Moruës, sans se soucier de ce que le papier souffre et reçoit, retiennent plus volontiers

les noms que nos anciens François ont imposés à ces terres.

Apres Iacques Quartier, nul ne s'est melé de découvrir et écrire ce qui est plus avant dans ledit païs, sinon le sieur Champlein, excellent Geographe, lequel depuis l'an mil six cens trois jusques à hui a demeuré préque continuellement en ladite terre que nous appellons Nouvelle-France; et de ses voyages il a ci-devant donné quelque chose au public, que nous avons recueilli en cette Histoire avec d'autres qu'il a fait depuis pour le sieur de Monts jusques au lac des Iroquois, et au grand lac d'où fluë la grande et nompareille riviere de Canada, à cinq cens lieuës, ou environ, de son embouchure.

Bien est vray que quelques-vns, au temps de l'Admiral de Colligny, poussez de desir d'établir la Religion Chrétienne selon leur doctrine, et ensemble vne Nouvelle-France en ces parties du monde où Dieu n'est point coneu, se sont transportez les vns au Bresil, les autres en la Floride, retournans sur les pas de Verazzan. Mais leur dessein n'a point
5 reüssi, || soit par l'envie des Hespagnols, soit par leur propre division et pour avoir voulu suivre leurs fantasies. Neantmoins si ont-ils, comme leurs devanciers, laissé des écrits de leurs voyages, par lesquels on peut reconoitre non seulement les mœurs et façons de vivre des peuples où ils ont esté, mais aussi les côtes, rades, havres, caps, iles, rochers, battures et rivieres des terres qu'ils ont habitées ou découvertes.

Et d'autant que tant de Memoires dispersés se perdent facilement, et ne peuvent resister au temps

qui en fin consomme toute chose, s'ils ne sont ra-
massés à la façon de ces petits poissons qu'on dit
estre consacrés à Venus, pour ce qu'ils naissent de
l'ecume des flots, lesquels se voyans exposés à toute
sorte d'injure, et en proye à la gourmandise des plus
grands, s'assemblent par milliers, et s'entrelassent en
tant de pelotons, qu'ils se rendent assez forts pour se
garentir de la gueule des coursaires. Ainsi m'a sem-
blé à propos de joindre brievement, et comme par
epitome à la description des derniers voyages faits
par les sieurs de Monts et de Poutrincourt en la
Nouvelle-France, ce que noz François ont laissé par
écrit des découvertes qu'ils ont dés long temps fait
és parties Occidentales, depuis que l'avarice a porté
les hommes de deça à la recherche des thresors de
cette grande ile Atlantique, qui excede toute l'Asie
et l'Afrique ensemblement, et autres moindres iles
voisines d'icelle, celebrées par Critias au Timée de
Platon : non que || la Religion avec ce n'y ait pris 6
quelque progrés, comme Dieu sçait tirer du mal vn
bien, mais les histoires nous temoignent assez clai-
rement que l'espoir du pillage a esté le premier et
le principal but des premiers qui y sont allez.

Ie veux donc faire vn recueil general de ce que j'ay leu en divers petits traitez et memoires que j'ay pris tant en la Bibliotheque du Roy qu'ailleurs : ensemble ce que ledit sieur de Monts, Lieutenant de sa Majesté en la Nouvelle-France, a fait et exploité au voyage qu'il y fit en l'an mil six cens trois : et finalement ce que j'y ay veu en l'espace de deux etés et vn hiver que nous avons esté en ladite province, en la compagnie du sieur de Poutrincourt, parmi les

peuples rudes et non civilisés, sans police, loy ni religion, qui habitent cette terre, tant pour contenter l'honnéte desir de plusieurs qui dés long temps requierent cela de moy, que pour employer vtilement les heures que je puis avoir de loisir durant ce temps que l'on appelle des Vacations.

Et quoy que mon sujet semble bas, n'estant pas ici traité d'vn Royaume rempli de belles villes, de beaux palais, de belles tours, enrichi de longue main de beaucoup d'ornements domestics et publics, formillant en peuples instruits en toutes sortes d'arts liberaux et mechaniques, et en vn mot n'ayant ici à discourir sur les sept merveilles du monde, ce sujet toutefois, tel qu'il est, n'est point à rejetter, si l'on con-
7 sidere que ce grand vaisseau de sa- || pience Salomon n'avoit point dédaigné de traiter en son histoire naturele des moindres choses d'ici bas *depuis le Cedre qui est au Liban jusques à l'Hyssope qui sort de la paroy*, *des bestes*, *des oyseaux*, *des reptiles et des poissons* (1). Et quant ce ne seroit qu'en consideration de l'humanité, et que ces peuples desquels nous avons à parler sont hommes comme nous, nous avons de quoy estre incités au desir d'entendre leurs façons de vivre et mœurs, veu mémement que nous recevons souvent auec applaudissement les histoires et rapports des choses qui ne nous sont point si étranges, ni tant eloignées de nous : afin que par la consideration de leur état et deplorable condition nous venions à remercier Dieu de ce qu'il nous a gratifié par dessus

(1) 3. des Rois, chap. 4., vers. 33.

eux, et dire avec le Prophete et Roy (1) son bien-aymé :

A Iacob il donne pour guide
Son verbe et ses enseignemens,
Et à la race Israëlide
Ses statuts et ses jugemens.
Il n'a fait ainsi pour le reste
Des peuples de tout l'Vnivers,
Leur rendant sa loy manifeste
Et ses jugemens decouvers.

Car il nous a par sa grace illuminé de la lumiere de son saint Evangile, par son saint Esprit, et par les enseignemens de ses messagers fideles, desquels la voix n'a point encore penetré jusques-là, sinon depuis ces dernieres années, quasi comme vn éclair tant seulement.

Ainsi nous ne sçaurions moins faire que le || Phi- 8
losophe Payen Platon, lequel remercioit ses Dieux entre autres choses de ce qu'il estoit né à Athenes plustot qu'en quelque autre part : pour autant que là estoit le domicile de toute bonne instruction, civilité et police, le siege des sciences et des bonnes loix.

Et neantmoins noz peuples de la Nouvelle-France ne sont si brutaux, stupides ou lourdaux que l'on pourroit penser. Et trouve que c'est à grand tort qu'on dit d'eux que ce sont des betes, gens cruels et sans raison. Car je n'y ay point veu de niais comme il s'en trouve quelquefois és païs de l'Europe : ils parlent avec beaucoup de jugement : et pour la cruauté, quand je revoque en memoire noz troubles

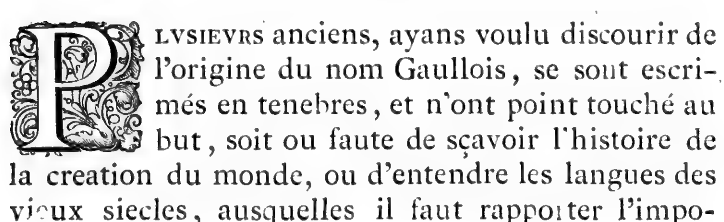
(1) Psalme 147, vers. 9.

derniers, ie croy que ni Hespagnols, ni Flamens, ni François, ne leur devons rien en ce regard, voire les surpassions de plus de juste mesure. Car ils ne sçavent que c'est de donner le fronteau, de chauffer la plante des pieds, de serrer les doigts, et autres choses plus horribles que je ne veux enseigner. Mais s'ils ont à faire mourir quelqu'vn, ils le font sans supplices excogités. Et diray plus, que sans faire mention de noz troubles, et prenant noz nations de l'Europe en l'état qu'elles sont aujourd'hui, je puis asseurer qu'ils ont autant d'humanité, et plus d'hospitalité que nous, comme nous remarquerons plus à loisir en autre lieu parlans de leurs mœurs et façons de vivre, et comme je l'ay touché en mon Adieu à la Nouvelle-France.

---

9 || *Du nom Gaullois. Refutation des Autheurs Grecs sur ce sujet. Noé premier Caullois Les Gaullois peres des Vmbres en Italie. Conquétes et navigations des anciens Gaullois. Loix marines, justice et victoires des Marseillois. Portugal. Navire de Paris. Navigation des anciens François. Refroidissement en la navigation d'où est venu. Lacheté de nôtre siecle. Richesses des Terres-neuves.*

CHAP. II.



PLVSIEVRS anciens, ayans voulu discourir de l'origine du nom Gaullois, se sont escrimés en tenebres, et n'ont point touché au but, soit ou faute de sçavoir l'histoire de la creation du monde, ou d'entendre les langues des vieux siecles, ausquelles il faut rapporter l'impo-

sition des noms les plus anciens; ou d'avoir des vrais memoires des premiers Gaullois. Ce qu'aussi n'eussent-ils sceu avoir, d'autant que toute la Theologie et Philosophie d'iceux Gaullois consistoit en traditive et sans écriture, de laquelle ils n'usoient qu'és choses privées, ce dit Cesar. Or ici nous n'avons affaire qu'aux Latins et Grecs, qui seuls ont traité de nôtre antiquité. Quant aux Latins, iceux ne voyans apparence de deriver nôtre nom d'un Coq, signifié par le mot *Gallus* en leur langue, ils
n'en ont voulu rien dire. || Mais les Grecs plus 10
hardis, lesquels ont broüillé les origines de toutes choses, et icelles remplies de fables, ont écrit qu'un Roy des Gaullois nommé Celtes, et par honneur Iupiter, eut vne fille appellée Galathée, laquelle dedaignoit tous les Princes de son temps, jusques à ce qu'ayant ouï les vertus nompareilles du grand Hercules de Lybie, fils d'Osiris, qui guerroyoit les tyrans de la terre, comme il passoit par le païs des Celtes pour aller d'Hespagne en Italie, elle en devint amoureuse et par la permission de ses parens eut de lui vn enfant, qui fut nommé Galates, lequel surpassa tous les Princes de son âge en force de corps, et grandeur de courage : et ayant conquis beaucoup de provinces par armes, changea le nom de Celtes que son pere avoit donné, et nomma ses subjets Galates. D'autres ont pensé qu'ils avoient esté ainsi appellez du mot Grec Γάλα, qui signifie Laict, pour ce que le peuple Gaullois est blanc et de couleur de laict. Or ces derivations sont absurdes. Car pour ce qui est de la couleur blanche, il y avoit plus de raison d'appeller ainsi ceux de la grande Bretagne, ou les bas

Allemans. Et puis c'est folie d'estimer que nous ayons pris nôtre appellation des Grecs, desquels au contraire vne partie est appellée de nôtre nom. Pour le regard du mot de Galates, c'est vne invention de la même forge. Car je ne voy que contrarieté en tous ceux qui en ont parlé. Pausanias, en ses Attiques, dit que le nom de Galates n'est venu que sur le
11 || tard, et que de grande antiquité les Gaullois auparavant s'appelloient Celtes. Et toutefois *Galates*, selon Berose, a esté Roy des Gaullois immediatement apres *Celtes*. Strabon, au contraire, dit que tous les Galates ont esté appellez Celtes par les Grecs, à cause du noble estoc de ceux de la province Narbonoise : où il donne à entendre qu'ils estoient Galates devant qu'estre Celtes. Appian tient que les Celtes viennent d'vn *Celtes*, fils de *Polyphemus*, qui fut fils de Neptune : ce qui ne se peut accorder avec ce que dit Berose, que *Iupiter Celtes* fut le neufieme Roy des Gaullois, plusieurs siecles apres Neptune.

Mais je voudroy demander pourquoy les Grecs, pour suivre leurs fantasies, ont changé le nom de Gaullois en Galates, ce que n'ont fait les Romains, plus retenus et plus sobres à broüiller l'antiquité. Ie croy qu'ils ont eu crainte de se rendre ridicules en les appellant Gaullois par vne (ll) double, d'autant que Γάλλος en leur langue signifie *Chatré* : et ils voyoient les Gaulles formiller en generation. Et de là ont pris sujet d'imposer le nom de Galates aux Gaullois, à cause du Roy *Galates*. Et neantmoins Strabon, non autrement scrupuleux, les appelle indifferemment Gaullois et Galates, et ceux de l'Asie Gallogrecs.

N'y ayant donc point d'apparence à ce nom de Galates, il est meilleur de nous arreter à l'appellation de noz plus proches voisins les Romains, qui nous cognoissent mieux, des- || quels sainct Gregoire 12
disoit que *Comme ils n'ont pas les pointes et subtilitez des Grecs, aussi n'en ont-ils pas les here ices.* Ils ne sont point si grands broüillons et menteurs. Et pour le nom Gaulois nous avons l'authorité de Xenophon, lequel en ses Æquivoques dit *que le premier Ogyges* (qui fut Noé) *fut surnommé le Gaullois, pour ce qu'au Deluge du monde s'estant garenti des eaux, il en garentit aussi la race des hommes, et repeupla la terre : De la vient* (dit-il) *que les sages* (1) (qui sont peuples de la Scythie Asiatique, c'est à dire de l'Armenie, où l'Arche de Noé s'arreta) *appellent un vaisseau de mer Gallerim* (d'où le mot de Gallere et Galliote nous est demeuré, et non point de *Galerus*, comme a voulu dire Erasme, en l'Adage *Navis aut Galerus*) *pource qu'il garentit du naufrage.* Caton, au proëme de ses Origines, et autres Autheurs, s'accordent à ce que dessus, disans que Ianus (qui est Noé) vint de Scythie en Italie avec les Gaullois peres des Vmbres (peuples aujourd'hui tenans le Duché de Spolette), ainsi appellez d'un autre nom que leurs Peres, mais revenant à méme signification. Car en langue Hebraïque et Aramée *Gallim* signifie Flot, Eau, Inondation; et en langue antique Latine *Vmber*, ou *Imber*, signifie Eau et Pluie.

Noé donc repeuplant le monde amena vne troupe de familles pardeça, lesquelles aimans la navigation,

(1) De ces peuples Sages sont venus noz Tolosains dicts *Tectosages*.

trouverent bon de s'appeller du nom attribué à ce grand Ogyges (c'est à dire Illustre et Sacré), et semblablement à Comerus Gallus (lequel en l'histoire
13 saincte est ap- || pellé Gomer), premier Roy des Gaulois, selon Iacques de Bergome en son Supplement des Chroniques, quoy que Berose le face Roy d'Italie, à quoy je ne me puis accorder, puis qu'ils n'en ont retenu le nom.

Ainsi ayans beaucoup multiplié (comme la nation Gaulloise est feconde), ils se rendirent maitres de la mer dés les premiers siecles apres le Deluge : et devant les guerres de Troye le grand Capitaine Cambaules ravagea toute la Grece et l'Asie, comme le confesse Pausanias en ses Phociques, et ailleurs. Long temps depuis, les Gaullois, affriandis au butin, firent trois armées, dont Brennus l'un des chefs avoit cent cinquante-deux mille pietons, et vingt mille quatre cens maitres de cheval à sa part, chacun desquels avoit deux chevaux de relais, et nombre de Solduriers souz lui, cotoyant toute l'Asie par mer aussi bien que par terre. Strabon (1) fait mention d'autres grandes conquétes des Tectosages, Tolistobogiens et Trocmiens, peuples Gaullois, lesquels occuperent la Bythinie, Phrygie, Cappadoce et Paphlagonie, souz vn nommé Leonorius, lequel y institua douze Tetrarches semblables à noz douze Pairs de France. Et de ces conquétes parle aussi Pline (2), lequel dit qu'ils avoient cent nonante-cinq villes et et principautés.

(1) Liv. 4 et 12.

(2) Liv. 5, chap. 32.

Au reste ils avoient leurs loix marines si bien ordonnées, que les nations étranges se conformoient volontiers à icelles, comme faisoient les Rhodiens,
au recit de Strabon, lesquels || avoient emprunté 14
de noz Marseillois les loix marines desquelles ils vsoient. Ce qu'ils avoient fait d'autant plus volontiers qu'ils voyoient iceux Marseillois vivre justement, et ne souffrir aucuns pyrates sur la mer, ayans (ce dit le même Strabon) de grans magazins bien fournis de toutes choses necessaires à la marine et pour battre les villes, ensemble infinies depouïlles des victoires par eux obtenuës durant plusieurs siecles contre les pyrates susdits. Et Iules Cesar parlant de la civilité des Gaullois et de leur façon de vivre, laquelle ils ont enseignée aux Allemans, dit que la cognoissance des choses d'outre mer leur apporte beaucoup d'abondance et de commoditez pour l'vsage de la vie.

Et ne faut penser que cette ardeur de naviger ait esté enclose dans la mer du Levant. Car le païs de Portugal portant le nom de Port des Gaullois, temoigne assez qu'ils ont aussi couru sur l'Ocean. En memoire de quoy la principale ville du Royaume des Gaullois porte encore aujourd'huy la Nauire pour sa marque. Voire je pourray bien encore ici mentionner la pointe d'Angleterre, qui s'appelle *Cornu Galliæ*, Cornuaille, ce qui ne peut provenir que des navigations des Gaullois.

Mais comme par la vicissitude des choses tout se change ici bas, et les siecles ont je ne sçay quelle necessité (pour n'vser du mot de fatalité) née avec eux de suivre le gouvernement des astres instrumens
de la providence de || Dieu, les Gaullois ont quel- 15

quefois par occasion laissé refroidir cette ardeur de voguer sur les eaux, comme lors que les Romains semerent la division entr'eux, et s'emparerent par ce moyen de leur Etat, et depuis, quand les François, Gots et autres nations dechirerent ce grand Empire ja cassé de vieillesse, et tout rempli d'humeurs vicieuses et corrompuës de longue-main. Mais par-apres aussi, selon les occurrences, ils ont repris leurs premiers et anciens erremens, comme lors qu'on a publié les Croisades pour le recouvrement de la terre Saincte; environ lequel temps, sçavoir en l'an mil deux cens quatre-vingts, pour eviter la peine de creer tous les jours des Admiraux extraordinaires, et par commission, pour envoyer sur la mer et conduire l'armée Françoise en l'Orient, fut l'Admirauté de France erigée en titre d'Office par le Roy Philippe surnommé le Hardi, fils de sainct Loys, et deferée au Sire Enguerran de Couci, troisieme du nom en cette famille, premier Admiral de France en la qualité que j'ay dit.

Or, comme vn malade pressé de la douleur qui le violente oublie aisément les exercices ausquels il souloit s'occuper estant en pleine santé, ainsi les François par-apres occupez sur la defensive aux longues guerres qu'ils ont euës contre les Anglois dedans leurs propres entrailles et au milieu de la France, ils ont laissé derechef alentir cette ancienne ardeur en la navigation, qui ne s'est pas aysément
16 r'echauffée depuis, || n'estant à peine la France relevée de maladie, que voicy naitre d'autres guerres par la gloutonne ambition de deux, voire trois nations, qui ne se promettoient rien moins que d'emporter

chacune vn fleuron de cette Corone, à la faveur et des forces de l'Empire et des pillages du Perou. Quoy que ce soit, la plus puissante partie en a tiré de bonnes pieces, lesquelles jaçoit qu'elles se puissent justement debattre, toutefois ce ne seroit sans beaucoup de difficultez. Et depuis ce temps les differens pour la Religion, et les troubles estans survenus, noz François parmy ces longues alarmes ont esté tellement occupés, qu'en vne division vniverselle il a esté bien difficile de viser au dehors, faisant vn chacun beaucoup de conserver ce qui lui estoit acquis, et vivre chez soy-méme.

Neantmoins parmi toutes ces choses, noz Rois n'ont pas laissé de faire des découvertes avec beaucoup de depense en diverses contrées et en divers temps, je ne diray pas depuis qu'on a osé franchir l'Ocean (car noz Gaullois et François dés plusieurs siecles ont familier le voyage des Terres-neuves), mais depuis qu'on a passé la Zone torride et eu connoissance des regions Antarctiques, et Antichthones, ausquelles toute l'antiquité a creu n'y avoir point de passage, c'est à dire estre impossible d'y parvenir. Et eussent fait davantage si nos Admiraux François se fussent pleu à la marine, ou n'eussent esté empechés ailleurs et embroüillés en noz guerres civiles. Car
encores que les Rois || bien souvent ne soient que trop 17
poussez d'ambition pour commander à toute le terre, et à des nouveaux mondes, s'il estoit possible, d'autant que (comme dit le Sage) *La gloire et dignité des Rois git en la multitude du peuple* (1), si ont-ils besoin de

(1) Proverb. 14.

gens qui les secondent, voire qui les enflamment à
vn beau sujet, où principalement il y a apparence de
faire chose qui peut reüssir à la gloire de Dieu, et
n'y va point du detriment d'autrui. Et en cela nôtre
siecle est en pire condition que les precedens pour ce
regard, d'autant que combien que par la grâce de
Dieu nous jouïssions d'vne bonne paix, que le Roy
soit redouté, et ait des moyens autant que pas vn de
ses predecesseurs, que l'établissement d'vn Royaume
Chrétien et François soit facile és regions Occiden-
tales d'outre-mer, et qu'il y ait des hommes immua-
bles en cette resolution d'habiter la Nouvelle-France,
d'où ils ont rapporté les fruicts de leur culture,
comme sera dit en son lieu, neantmoins il ne se
trouve quasi personne (j'enten de ceux qui ont cre-
dit en Cour) qui favorise ce dessein, non point de
parole seulement en privé, moins envers sa Majesté.
On est bien aise d'en ouïr parler, mais d'y aider, on
ne s'entend point à cela. On voudroit trouver les
thresors d'Atabalippa sans travail et sans peine, mais
on y vient trop tard, et pour en trouver il faut cher-
cher, il faut faire de la dépense, ce que les grans ne
veulent pas. Les demandes ordinaires que l'on nous
fait, sont : Y a-il des thresors, y a il des Mines d'or
18 et d'ar- || gent? et personne ne demande : Ce peu-
ple-là est-il disposé à entendre la doctrine Chré-
tienne? Et quant aux Mines il y en a vrayement,
mais il les faut foüiller avec industrie, labeur et pa-
tience. La plus belle mine que je sçache c'est du blé
et du vin, avec la nourriture du bestial. Qui a de ceci,
il a de l'argent. Et de mines nous n'en vivons point.
Et tel bien souvent a belle mine qui n'a pas bon jeu.

Au surplus, les Mariniers qui vont de toute l'Eu-
rope chercher du poisson aux Terres-neuves, et plus
outre, à huit et neuf cens lieuës loin de leur païs, y
trouvent des belles mines sans rompre les rochers,
éventrer la terre, vivre en l'obscurité des enfers (car
ainsi faut-il appeller les minieres où l'on condamnoit
anciennement ceux qui meritoient la mort); ils y
trouvent, dis-je, des belles mines au profond des
eaux, et au traffic des pelleteries et fourrures d'El-
lans, de Castors, de Loutres, de Martres, et d'autres
animaux, dont ils retirent de bon argent au retour
de leurs voyages, ausquels ils ne se plairoient point
tant s'ils n'y sentoient vn ample proffit. Ceci soit dit
en passant pour ce qui regarde la Terre-neuve, la-
quelle jaçoit qu'elle soit peu habitée et en vn climat
assez froid, neantmoins est recherchée d'vn grand
nombre de peuple qui lui va tous les ans rendre
hommage de plus loin qu'on ne fait les plus grands
Rois du monde, lesquels on caresse et honore bien
souvent plus pource qu'ils sont riches et peuvent en-
richir les autres, que || par devoir. Ainsi en fait-on 19
à cette terre, laquelle estant en cette qualité tant
vtile, il faut estimer que celles qui sont en plus haute
élevation de Soleil sont beaucoup plus à priser et
estimer, d'autant qu'avec l'abondance de la mer elles
ont ce qu'on peut esperer de leur culture, sans met-
tre en consideration les mines d'or et d'argent, des-
quelles nôtre France Orientale se passe bien, et ne
laisse pas d'estre aussi florissante que les païs des-
quels elle est environnée. De quoy nous parlerons
plus amplement ci-apres, selon que le sujet se pre-
sentera.

Conjectures sur le peuplement des Indes Occidentales, et consequemment de la Nouvelle-France comprise sous icelles.

CHAP. III.

IE sçay que plusieurs, étonnez de la decouverte des terres de ce monde nouveau qu'on appele Indes Occidentales, ont exercé leur esprit à rechercher le moyen par lequel elles ont peu estre peuplées apres le Deluge : ce qui est d'autant plus difficile que d'vn pole à l'autre ce monde-là est separé de cetui-cy d'vne mer si large, que les hommes ne l'ont jamais (ce semble) ni peu, ni osé traverser jusques à ces derniers siecles, pour decouvrir des nouvelles terres : du moins il n'en est point mention en tous les livres et memoires qui nous ont
20 esté laissez par l'Antiqui- || té. Les vns se sont servi de quelques Propheties et revelations de l'Ecriture saincte (1) tirées par les cheveux, pour dire les vns que les Hespagnols, les autres que les Iuifs devoient habiter ce nouveau monde. D'autres ont pensé que c'estoit vne race de Cham portée là par punition de Dieu, lors que Iosué commença d'entrer en la terre de Chanaan, et en prendre possession, l'Ecriture saincte témoignant que les peuples qui y habitoient furent tellement épouvantez, que le cœur leur faillit à tous : et ainsi pourroit estre avenu que les majeurs et ancestres des Ameriquains et autres de delà ayans

(1) Abdias, chap. 1, vers. 25 et 4; Esd. 13, vers. 45, 46, 47.

esté chassez par les enfans d'Israël de quelques contrées de ces païs de Chanaan, s'estans mis dans des vaisseaux à la mercy de la mer, auroient esté jettez et seroient abordés en cette terre de l'Amerique. Chose qui semble estre confirmée par ce qui est écrit en la Sapience dite de Salomon (1), à sçavoir que les Chananéens, avant l'entrée des enfans d'Israël en leur terre, estoient anthropophages, c'est à dire mangeurs de chair humaine, comme sont plusieurs en cette grande étenduë de païs. Et pour les aider encore à dire, j'adjouteray que plusieurs des Ameriquains sautent par dessus le feu en faisant leurs invocations à leurs Demons, ainsi que faisoient les Chananéens. Mais il y a des raisons encores plus probables que celle-ci, entre lesquelles je diray que ceux-là ne se sont point éloignez de la verité, qui ont estimé que quelques mariniers, marchans et passagers surpris de quelque fortunal de vent en mer,
|| à la violence duquel ilz n'auroient peu resister, 21
auroient esté portés en cette terre, et là par aventure auroient fait naufrage, si bien que se trouvans nuds, ils auroient esté contraints de vivre de chasse et de pecherie, et se couvrir des peaux des animaux qu'ils auroient tués, et ainsi auroient multiplié et rempli cette terre telement quelement (car il n'y a préque que les rives de mer et des grandes rivieres habitées, du moins aux premieres terres qui regardent la France, et sont en méme parallele), si bien qu'ores qu'auparavant ils eussent quelque conoissance de Dieu, cela peu à peu s'est évanouï, faute

(1) Sap. 12, vers 4, 5.

d'instructeurs, comme nous voyons qu'il est arrivé en tout le monde de deça peu apres le Deluge. Et plusieurs accidens echeuz de cette façon, tant de la partie de l'Orient que du Midi et du Nort, et des païs y interposés, peuvent avoir causé le peuplement de cette terre Occidentale en toutes parts.

Ce qui n'est point sans exemple, méme qui nous est familier. Car, en l'an mil cinq cens quatre-vingt dix-huict, le sieur Marquis de la Roche, gentilhomme Breton, pretendant habiter la Nouvelle-France, et y asseoir des colonies Françoises, suivant la permission qu'il en avoit du Roy, il y mena quelque nombre de gens, lesquels (pource qu'il ne connoissoit point encore le païs) il déchargea en l'ile de Sable, qui est à vingt lieuës de terre ferme vn peu plus au Su que le Cap-Breton, c'est à sçavoir par les
22 quarante-quatre degrez. Cependant il s'en alla || reconoitre et le peuple et le païs, et chercher quelque beau port pour se loger. Au retour il fut pris d'vn vent contraire qui le porta si avant en mer, que se voyant plus prés de la France que de ses gens, il continua sa route pardeça, où il fut peu apres prisonnier és mains du Sieur Duc de Mercure, et demeurerent là ses hommes l'espace de cinq ans, vivans de poissons et du laictage de quelques vaches qui y furent portées il y a environ quatre-vingts ans, au temps du Roy François I. par le Sieur Baron de Leri et de Sainct-Iust, Vicomte de Gueu, lequel ayant le courage porté à choses hautes, desiroit s'establir par-delà, et y donner commencement à vne habitation de François; mais la longueur du voyage l'ayant trop ong temps tenu sur la mer, il fut contraint de dé-

charger là son bestial, vaches et pourceaux, faute d'eaux douces et de paturages. Et des chairs de ces animaux, aujourd'hui grandement multipliés, ont aussi vécu nosdits François en ladite ile, tout le temps qu'ils y ont esté. Enfin le Roy étant à Rouën, commanda à vn pilote de les aller recueillir lors qu'il iroit à la pecherie des Terres-neuves. Ce qu'il fit, et d'vn nombre de quarante ou cinquante, en ramena vne douzaine, qui se presenterent à sa Majesté vétuz de peaux de loups marins. Voilà comme les peuples Sauvages se sont formés. Et qui eût laissé là perpetuellement ces hommes avec nombre de femmes, ils fussent (ou leurs enfans) devenuz semblables aux
|| peuples de la Nouvelle-France, et eussent peu à 23
peu perdu la conoissance de Dieu. Et sur cette consideration je pourrois m'écrier avec l'Apôtre sainct Paul (1) : *O profondeur des richesses, et de la sapience, et de la connoissance de Dieu ! que ses jugemens sont incomprehensibles, et ses voyes impossibles à trouver ! Car qui est ce qui a coneu la pensée du Seigneur, ou qui a esté son Conseiller ?*

Si quelqu'vn allegue que ce que je viens de dire n'a peu estre fait, pource que ce n'est la coutume de mener les femmes en mer, je repliqueray que cela est bon à dire en ce temps ici, mais que les premiers siecles ont esté autres, ausquels estoient les femmes plus vigoureuses, et avoient vn courage du tout mâle : au lieu qu'aujourd'hui les delices ont appoltronnis et l'vn et l'autre sexe. Et neantmoins encores voyons-nous quelquefois des femmes suivre leurs maris en mer. Et n'en faut qu'vne pour en peupler

(1) Aux Rom. 11, vers. 13.

tout vn païs, ainsi que le monde a multiplié par la fecondité de nôtre premiere mere.

Or pour revenir à mon propros, j'ay vn autre argument, qui pourroit servir pour dire que ces peuples ont été portés là de cette façon, c'est à dire, par fortune de mer, et qu'ils sont venuz de quelque race de gens qui avoient esté instruits en la loy de Dieu. C'est qu'vn jour comme le sieur de Poutrincourt discouroit par truchement à vn Capitaine Sauvage nommé *Chkoudun*, de nôtre Foy et religion, il
24 répondit sur le propos du Deluge, qu'il avoit || bien ouï dire dés long temps, qu'anciennement il y avoit eu des hommes mechans lesquels moururent tous, et y en vint de meilleurs en leur place. Et cette opinion du Deluge n'est pas seulement en la partie de la Nouvelle-France où nous avons demeuré, mais elle est encore entre les peuples du Perou, lesquels, à ce que raconte Ioseph Acosta (1), parlent fort d'vn deluge avenu en leur païs, auquel tous les hommes furent noiez, et que du grand lac *Titicaca* sortit vn *Viracocha* (qui est le plus grand de tous leurs Dieux, lequel ils adorent en regardant au ciel, comme createur de toutes choses), et ce *Viracocha* s'arreta en *Tiaguanaco*, ou l'on voit aujourd'hui des ruines et vestiges d'anciens edifices fort étranges, et de là à *Cusco*. Ainsi recommença le genre humain à se multiplier.

Ie ne veux pas nier pourtant que ces grands païs n'aient peu estre peuplez par vne autre voye, sçavoir que les hommes se muiltiplians sur la terre, et s'étendans toujours, comme ils ont fait par-deça, en fin

(1) Livre 1, chap. 2, de son Histoire naturelle des Indes.

il y a de l'apparence que de proche en proche ils ont atteint ces grandes provinces, soit par l'Orient, ou par le Nort, ou par tous les deux. Car je tiens que toutes les parties de la terre ferme sont concatenées ensemble, ou du moins s'il y a quelque détroit, comme ceux d'Anian et de Magellan, c'est chose que les hommes peuvent aisément franchir. La consideration du passage des animaux est ce qui plus nous
peut arre- || ter l'esprit en ceci. Mais on peut dire 25
qu'il a esté aisé d'y transporter les petits, et les grands sont d'eux-mémes capables de passer des détroits de mer, comme il est vray-semblable que les Ellans ont passé de l'Europe Septentrionale en Labrador, en Canada, en la terre des Souriquois par le Nort : car nous sçavons de certaine science qu'ils ne font pas difficulté de passer des bayes de mer, pour accourcir le chemin d'vne terre à vne autre. Et nous lisons au premier voyage du Capitaine Iacques Quartier, que les ours passent aisément quatorze lieuës de mer, en ayant lui-méme rencontré vn qui traversoit à nage la mer qui est entre la terre ferme et l'ile aux oiseaux.

Mais quand je considere que les Sauvages ont de main en main par tradition de leurs peres, vne obscure conoissance du Deluge, il me vient au devant vne autre conjecture du peuplement des Indes Occidentales, qui n'a point encore esté mise en avant. Car quel empechement y a-il de croire que Noé ayant vécu trois cens cinquante ans apres le Deluge, n'ait luy méme eu le soin et pris la peine de peupler, ou plustot repeupler ces païs-là? Est-il à croire qu'il soit demeuré vn si long espace de temps sans avoir fait

et exploité beaucoup de grandes et hautes entreprises? Luy qui estoit grand ouvrier et grand pilote, sçavoit-il point l'art de faire vn autre vaisseau (car le sien estoit demeuré arreté aux montagnes d'Ararat, c'est à dire de la grande Armenie) pour repa-
26 rer la de- || solation de la terre? Luy qui avoit la conoissance de mille choses que nous n'avons point par la traditive des sciences infuses en nôtre premier pere, duquel il peut avoir veu les enfans, ignoroit-il ces terres Occidentales, où par aventure il avoit pris naissance? Certes en tout cas il est à presumer qu'ayant l'esprit de Dieu avec luy, et ayant à r'etablir le monde par vne speciale election du ciel, il avoit (du moins par renommée) conoissance de ces terres-là, ausquelles il ne luy a point esté plus difficile de faire voile, ayant peuplé l'Italie, que de venir du bout de la mer Mediterranée sur le Tibre fonder son *Ianiculum*, si les histoires prophanes sont veritables, et 'par mille raisons y a apparence de le croire. Car en quelque part du monde qu'il se trouvast, il estoit parmi ses enfans. Il ne lui a, dis-je, point esté plus difficile d'aller du détroit de Gibraltar en la Nouvelle-France, ou du Cap-Vert au Bresil, qu'à ses enfans d'aller en Iava, ou en Iapan, planter leur nom; ou au Roy Salomon de faire des navigations de trois ans, lesquelles quelques-vns des plus sçavans de nôtre siecle dernier passé, et entre autres François Vatable, disent avoir esté au Perou, d'où il faisoit apporter cette grande quantité d'or d'Ophir tres-fin et pur, tant celebré en la saincte Ecriture (1).

(1) 3. des Rois, 10.

Que si (la chose presupposée de cette sorte) ceux des Indes Occidentales n'ont conservé le sacré depos de la conoissance de Dieu, et les beaux enseignemens qu'il leur peut avoir lais- || sés, il faut considerer 27
que ceux du monde de deça n'ont pas mieux fait. Somme, cette conjecture me semble fondée en aussi bonne et meilleure raison que les autres. Et de telle chose ayant eu Platon quelque sourde nouvelle, il en a parlé en son Timée comme vn homme de son païs, là où il a discouru de cette grande ile Atlantique, laquelle comme il ne voioit point, ny personne qui y eust esté de son temps, il a feint que par vn grand deluge elle avoit esté submergée dans la mer. Et apres lui Ælian, au troisieme de son histoire Des choses diverses, rapporte chose préque semblable, quoy qu'il croye que ce soit fable, et dit, selon Theopompus, que « jadis il y eut fort grande familiarité entre « Mydas, Phrygien, et Silenus. Ce Silenus estoit fils « d'vne Nymphe, de condition inferieure aux Dieux, « mais plus noble que celle des mortels. Apres avoir « tenu plusieurs propos ensemble, Silenus adjouta « que l'Europe, l'Asie et la Libye estoient iles envi- « ronnées de l'Ocean, mais qu'il y avoit vne terre « ferme par-delà ce monde ici, de grandeur infinie, « nourrissant de grands animaux, et des hommes « deux fois aussi grands (1), et vivans deux fois autant « que nous; qu'il y avait de grandes cités, diverses « façons de vivre, et des loix contraires aux nôtres. » Par-apres il dit encores que « cette terre possede « grande quantité d'or et d'argent, si bien qu'entre

(1) Tels sont les Patagons.

« les peuples de delà l'or est moins estimé que le fer « entre nous, etc. »

Qui considerera ces paroles, il trouvera qu'elles ne
28 sont point du tout fabuleuses : et || conclura qu'és premiers siecles les hommes ont eu conoissance de l'Amerique, et autres terres y continentes, et que pour la longueur du chemin les hommes cessans d'y aller, cette conoissance est venuë à neant, et n'en est demeuré qu'vne obscure renommée. Car Pline (1) méme se plaint que de son temps les hommes étoient appoltronnis et la navigation tellement refroidie qu'il ne se trouvoit plus de gens entendus à la marine, de sorte que les côtes de terres se reconoissoient mieux par les écrits de ceux qui ne les avoient jamais veuës que par le dire de ceux qui les habitoient. « On ne se soucie plus (dit-il) « de chercher de nouvelles terres, ni méme de con- « server la conoissance de celles qui sont des-ja trou- « vées, quoy que nous soyons en bonne paix et que « la mer soit ouverte et ouvre ses ports à vn chacun « pour les recevoir. » Ainsi les iles Fortunées (qui sont les Canaries) ayans esté és plus prochains siecles apres le Deluge fort coneuës et frequentées, cette conoissance s'est perduë par la nonchalance des hommes, jusques à ce qu'vn Gentilhomme de Picardie, Guillaume de Betancourt, les découvrit és derniers siecles, comme nous dirons ci-apres.

Et pour vne derniere preuve de ce que j'ay dit cidessus par vne conjecture vray-semblable que les siecles plus reculés ont eu conoissance des terres Occidentales

(1) Livre 2, chap. 46.

d'outre l'Ocean, j'adjouteray ici ce que les Poetes anciens ont tant chanté des Hesperides, lesquelles ayant mis au Soleil couchant, elles peuvent || beaucoup 29
mieux estre appropriées aux iles des Indes Occidentales, qu'aux Canaries, ni Gorgones. En quoy volontiers je m'arreteray à ce que le méme Pline (1), sur vne chose pleine d'obscurité, recite qu'un Statius Sebosus employa quarante jours à naviger depuis les Gorgones (qui sont les iles du Cap Verd) jusques aux Hesperides. Or ne faut-il point quarante jours, ains seulement sept ou huict, pour aller des Gorgones aux iles Fortunées (où quelques-vns mettent les Hesperides), n'y ayant que deux cens lieuës de distance. Sur quoy je conclus que les Hesperides ne sont autres que les iles de Cuba, l'Hespagnole, la Iamaïque, et autres voisines au golfe de Mexique.

Quant au dragon qu'on disoit garder les pommes d'or des Hesperides, et aucun n'y entroit, les anciens vouloient signifier les détroits de mer qui vont en serpentant parmi ces iles, au courant desquels plusieurs vaisseaux se sont perdus, et qu'on n'y alloit plus. Que si le grand Hercule y a esté, et en a ravi des fruits, ce n'est pas chose éloignée de sa vertu.

(1) Livre 6, chap. 31.

30 || *Limites de la Nouvelle-France, et sommaire du voyage de Iean Verazzan, Capitaine Florentin, en la Terre-neuve, aujourd'hui dite La Floride, avec vne briéve description des peuples qui demeurent par les quarante degrez.*

CHAP. IV.

AYANT parlé de l'origine du peuple de la Nouvelle-France, il est à propos de dire quelle est l'étenduë et situation de la province, quel est ce peuple, les mœurs, façons et coutumes d'iceluy, et ce qu'il y a de particulier en cette terre, suivant les memoires que nous ont laissé ceux qui premiers y ont esté, et ce que nous y avons reconeu et observé durant le temps que nous y avons sejourné. Ce que je feray, Dieu aydant, en six livres, au premier desquels seront décrits les voyages faits en la Floride; au second, ceux qui ont esté faits souz Villegagnon en la France Antarctique du Bresil; au troisieme, ceux de Iacques Quartier et Champlein en la grande riviere de Canada; au quatrieme, ceux des sieurs De Monts et de Poutrincourt sur la côte de la Terre-neuve qui est baignée du grand Ocean jusques au quarantieme degré; au cinquieme, ce qui s'est fait en ce sujet depuis nôtre re-
31 tour en l'an 1607; et au || sixieme, les mœurs, façons et coutumes des peuples desquels nous avons à parler.

Ie comprens donc souz la Nouvelle-France tout ce qui est au deça du Tropique de Cancer jusques au Nort, laissant la vendication de la France Antarctique à qui la voudra et pourra debattre, et à l'Hespagnol la jouïssance de ce qui est au-delà de nôtredit Tropique. En quoy je ne veux m'arreter au partage fait autrefois par le Pape Alexandre sixieme entre les Rois de Portugal et de Castille, lequel ne doit prejudicier au droit que noz Rois se sont justement acquis sur les terres de conquéte, telles que sont celles dont nous avons à traiter, d'autant que ce qu'il en a fait a esté comme arbitre de chose debattuë entre ces Rois, qui ne leur appartenoit non plus qu'à vn autre. Et quand en autre qualité ledit Pape en auroit ainsi ordonné, outre que son pouvoir est spirituel, il est à disputer sçavoir s'il pouvoit ou devoit partager les enfans puisnez de l'Eglise, sans y appeller l'ainé.

Ainsi nôtre Nouvelle-France aura pour limites du côté d'Oüest la terre jusques à la mer dite Pacifique, au-deça du Tropique de Cancer; au Midi les iles et la mer Atlantique du côté de Cuba et l'ile Hespagnole; au Levant la mer du Nort qui baigne la Nouvelle-France; et au Septentrion, celle terre qui est dite inconeuë vers la mer glacée jusques au Pole arctique. De ce côté quelques Portugais et Anglois ont fait des courses jusques à 56. et 67. degrez pour
|| trouver passage d'vne mer à l'autre par le Nort; mais 32
apres beaucoup de travail ils ont perdu leurs peines, soit pour les trop grandes froidures, soit par defaut des choses necessaires à poursuivre leur route.

En l'an mil cinq cens vingt-quatre, Iean Ve-

razzan, Florentin, fut envoyé à la découverte des terres par nôtre Roy Tres-Chrétien François premier, et de son voyage il fit vn rapport à sa Majesté, duquel je representeray les choses principales, sans m'arreter à suivre le fil de son discours. Voici donc ce qu'il en écrit : « Ayans outrepassé l'ile de Madere, nous fumes poussez d'vne horrible tempéte, qui nous guidant vert le Nort, au Septentrion, apres que la mer fut accoisée nous ne laissames de courir la méme route l'espace de vingt-cinq jours, faisans plus de quatre cens lieuës de chemin par les ondes de l'Ocean, où nous découvrimes vne Terre-neuve, non jamais (que l'on sçache) coneuë ni découverte par les anciens ni par les modernes; et d'arrivée elle nous sembla estre fort basse; mais approchans à vn quart de lieuë, nous coneumes par les grands feuz que l'on faisoit le long des havres et orées de la mer qu'elle estoit habitée, et qu'elle regardoit vers le Midy; et nous mettans en peine de prendre port pour surgir et avoir conoissance du païs, nous navigames plus de cinquante lieuës en vain : si que voyans que tousjours la côte tournoit au Midi, nous deliberames
33 de rebrousser chemin vers le || Nort, suivant nôtre course premiere. Et fin voyant qu'il n'y avoit ordre de prendre port, nous surgimes en la côte, et envoyames vn esquif vers terre, où furent veuz grand nombre des habitans du païs qui approcherent du bord de la mer, mais dés qu'ils virent les Chrétiens proches d'eux ils s'enfuirent, non toutefois en telle sorte qu'ils ne regardassent souvent derriere eux, et ne prinssent plaisir avec admiration de voir ce qu'ils n'avoient accoutumé en leur terre; et s'ébahissoient

et des habits des nôtres, et de leur blancheur et effigie, leur montrans où plus commodément ils pourroient prendre terre, etc. » Puis il adjoute : « Ils vont tout nuds, sauf qu'ils couvrent leurs parties honteuses avec quelques peaux de certains animaux qui se rapportent aux Martres, et ces peaux sont attachées à vne ceinture d'herbe qu'ils font propre à ceci, et fort étroite, et tissuë gentilement, et accoutrée avec plusieurs queuës d'autres animaux qui leur environnent le corps, et les couvrent jusques aux genoux ; et sur la téte aucuns d'eux portent comme des chapeaux et guirlandes faites de beaux pennaches. Ce peuple est de couleur vn peu bazannée, comme quelques Mores de la Barbarie qui avoisinent le plus de l'Europe; ont les cheveux noirs, touffus, et non gueres longs, et lesquels ils lient tout vnis et droits sur la teste, tout ainsi faits que si c'estoit vne queuë. Ils sont bien proportionnez de membres, de stature moyenne, vn peu plus grands que nous ne sommes,
|| larges de poitrine, les bras forts et dispos, comme 34
aussi ils ont et pieds et jambes propres à la course, n'ayant rien qui ne soit bien proportionné, sauf qu'ils ont la face large, quoy que non tous, les ïeux noirs et grands, le regard prompt et arreté. Ils sont assez foibles de force, mais subtils et aigus d'esprit, agiles et des plus grands et vites coureurs de la terre.

Or quant au plan et sit de cette terre et de l'orée maritime, elle est toute couverte de menu sablon qui va quelques quinze pieds en montant, et s'etend comme de petites collines et côtaux, ayans quelque cinquante pas de large; et navigant plus outre on

trouve quelques ruisseaux et bras de mer qui entrent
par aucunes fosses et caveaux, lesquels arrousent les
deux bords. Apres ce on voit la terre large, laquelle
surmonte ces havres areneux, ayant de tres-belles
campagnes et plaines, qui sont couvertes de bocages
et forets tres-touffuës, si plaisantes à voir que c'est
merveilles; et les arbres sont pour la pluspart lau-
riers, palmiers et hauts cyprés, et d'autres qui sont
inconus à nôtre Europe, et lesquels rendoient vne
odeur tres-suave, qui fit penser aux François que ce
païs participant en circonference avec l'Orient, ne
peut estre qu'il ne soit aussi abondant en drogues et
liqueurs aromatiques, comme encore la terre donne
assez d'indices qu'elle n'est sans avoir des mines d'or,
et d'argent et autres metaux. Et est encore cette terre
abondante en cerfs, daims et lievres. Il y a des lacs
35 et etangs en grand nombre, et des || fleuves et ruis-
seaux d'eau vive, et des oyseaux de diverses especes,
pour ne laisser chose qui puisse servir à l'usage des
hommes.

Cette terre est en élevation de trente quatre degrez,
ayant l'air pur, serain, et fort sain et temperé, entre
chaud et froid, et ne sent-on point que les vens vio-
lens et impetueux soufflent et respirent en cette re-
gion, y regnant le vent d'Orient et d'Occident, et
sur tout en Eté, y estant le ciel clair et sans pluie,
si ce n'est que quelquefois le vent Austral souffle,
lequel fait élever quelques nuages et brouïllars, mais
cela se passe tout soudainement, et revient la pre-
miere clarté. La mer y est quoye, et sans violence
ni tourbillonnemens de flots, et quoy que la plage
soit basse et sans aucun port, si n'est elle point fa-

cheuse aux navigans, d'autant qu'il n'y a pas vn escueil, et que jusques à rez de terre à cinq ou six pas d'icelle, on trouve sans flux ni reflux vingt pieds d'eau. Quant à la haute mer, on y peut facilement surgir, bien qu'vne nef fust combattuë de la fortune, mais prés de la rade il y fait dangereux. » Par cette description peut-on reconoitre que ledit Verazzan est le premier qui a découvert cette côte qui n'avoit point encore de nom, laquelle il appelle Terre-neuve, et depuis a esté appelée la Floride par les Hespagnols, soit ou pource qu'ils en eurent la veuë le jour de Pasques-flories, ou pource qu'elle est toute verte et florissante, et que même les eaux y sont couvertes d'herbes verdoyantes, estant auparavant nommée *Iaquaza* par ceux du païs.

|| Quant à ce qui est de la nature du peuple de cette 36
contrée, noz François en parlent tout autrement que les Hespagnols, aussi estans naturellement plus humains, doux et courtois, ils y ont receu meilleur traitement Car Iean Ponce y estant allé à la découverte, et ayant mis pied à terre, comme il voulait jetter les fondemens de quelque citadelle ou fort, il y fut si furieusement attaqué par un soudain choc des habitans du païs, qu'outre la perte d'vn grand nombre de ses soldats, il receut vne playe mortelle, dont il mourut tôt apres, ce qui mit son entreprise à neant, et ne reconeurent pour lors les Hespagnols que cet endroit où ils prétendaient se percher.

Depuis encore, Ferdinand Sotto, riche des dépoüilles du Peru, apres avoir enlevé les thresors d'Atabalippa, desireux d'entreprendre choses grandes, fut envoyé en ces parties-là par Charles V.

Empereur, avec une armée, en l'an mil cinq cens trente-quatre. Mais comme l'avarice insatiable le poussoit, recherchant les mines d'or premier que de se fortifier, cependant qu'il errait ainsi vagabond, et ne trouvant point ce qu'il cherchoit et esperoit, il mourut de vergongne et de dueil, et ses soldats qui deça, qui dela, furent assommés en grand nombre par les Barbares. Derechef en l'an mil cinq cens quarante-huit, furent envoyez d'autres gens par le mesme Charles V. lesquels furent traitez de méme, et quelques-vns écorchez, et leurs peaux attachées aux portes de leurs temples.

37 || Nôtre Florentin Verazzan s'estant (comme il est à presumer) comporté plus humainement envers ces peuples, n'en receut que toute courtoisie, et pourtant dit qu'ils sont si gracieux et humains, qu'eux (c'est à dire les François) voulans sçavoir quelle estoit la gent qui habitait le long de cette côte, envoyerent un jeune marinier, lequel sautant en l'eau (pource qu'ils ne pouvoient prendre terre, à cause des flots et courans) afin de donner quelques petites denrées à ce peuple, et les leur ayant jettées de loin (pource qu'il se meffioit d'eux), il fut poussé violemment par les vagues sur la rive. Les Indiens (ainsi les appelle-il tous) le voyans en cet état, le prennent et le portent bien loin de la marine, au grand étonnement du pauvre matelot, lequel s'attendoit qu'on l'allat sacrifier, et pour ce crioit-il à l'ayde et au secours, comme aussi les Barbares crioient de leur part pensant l'asseurer. L'ayans mis au pied d'un côteau à l'objet du Soleil, ils le dépouïllerent tout nud, s'esbahissans de la blancheur de sa chair, et

allumans vn grand feu, le firent revenir et reprendre sa force : et ce fut lors que tant ce pauvre jeune homme que ceux qui étaient au bateau estimoient que ces Indiens le deussent massacrer, faisans rotir sa chair en ce grand brazier, et puis en prendre leur curée, ainsi que font les Canibales. Mais il en avint tout autrement. Car ayant repris ses esprits, et esté quelque temps avec eux, il leur fit signe qu'il s'en vouloit retourner au navire, où avec grande
amitié ils le reconduirent, || l'accollans fort amou- 38
reusement. Et pour lui donner plus d'asseurance, ils lui firent largue entr'eux, et s'arreterent jusques à tant qu'il fut à la mer.

Ayans traversé païs quelque centaine de lieuës en tirant vers la côte qui est aujourd'hui appellée Virginia, ils vindrent à vne autre contrée plus belle et plaisante que l'autre, et où les habitans estoient plus blancs, et qui se vetoient de certaines herbes pendantes aux rameaux des arbres, et lesquelles ils tissent avec cordes de chanve sauvage, de laquelle ils ont grande abondance.

Ils vivent de legumes, lesquelz ressemblent aux nôtres ; et de poissons, et d'oiseaux qu'ils prennent aux rets, et avec leurs arcs, les fleches desquels sont faites de roseaux et de cannes, et le bout armé d'arretes de poisson, ou des os de quelque béte.

Ils vsent de canoës et vaisseaux tout d'vne piece, comme les Mexiquains, et y est le paissage et terroir fort plaisant, fertil et plantureux, bocageux et chargé d'arbres, mais non si odoriferens, à cause que la côte tire plus vers le Septentrion ; et par ainsi estant plus

froide, les fleurs et fruits n'ont la vehemence en l'odeur que celle des contrées susdites.

La terre y porte des vignes et raisins sans culture, et ces vignes vont se haussant sur les arbres, ainsi qu'on les voit accoutrées en Lombardie, et en plusieurs endroits de la Gascogne : et est ce fruit bon, et de méme gout que les nôtres, et bien qu'ils n'en
39 facent || point de vin, si est-ce qu'ils en mangent, et s'ils ne cultivent cet arbrisseau, à tout le moins otent-ils les fueillages qui lui peuvent nuire et empecher que le fruit ne vienne à maturité.

On y voit aussi des roses sauvages, des lis, des violettes et d'autres herbes odoriferentes, et qui sont differentes des nôtres.

Et quant à leurs maisons, elles sont faites de bois et sur les arbres, et en d'aucuns endroits ilz n'ont autre gite que la terre, ni autre couverture que le ciel, et par ainsi ilz sont tretous logés à l'enseigne du Croissant, comme aussi sont ceux qui se tiennent le long de ces terres et rives de la mer.

Somme nôtre Verazzan decrit fort amplement toute cette côte, laquelle il a vniversellement veue jusques aux Terres-neuves où se fait la pecherie des moruës.

Mais d'autant qu'en nôtre navigation derniere souz la charge du sieur de Poutrincourt, en l'an mil six cens six, nous n'avons découvert que jusques au quarantieme degré, afin que le lecteur ait la piece entiere de toute nôtre Nouvelle-France coneuë, ie coucheray ici ce que le méme nous a laissé d'un païs qu'il decrit, et lequel il fait en méme élevation qu'est

la ville de Rome, à sçavoir à quarante degrés de la ligne, qui est vne partie du païs des Armouchiquois (car il ne donne pas de nom à pas vn des lieux qu'il a veu). Il dit donc qu'il vit deux Rois, c'est à dire, deux Capitaines, et leur train, tous al- || lans nuds, 40
sauf que les parties honteuses sont couvertes de peau soit de cerf ou d'autre sauvagine : hommes et femmes beaux et courtois sur tous autres de cette côte, ne se soucians d'or ni d'argent, comme aussi ils ne tenoient en admiration ni les miroirs ni la lueur des armes des Chrétiens; seulement s'enqueroient comme on avoit mis ceci en œuvre. Vit leur logis qui étoit fait comme les chassis d'vn lit, soutenus de quatre piliers, et couvers de certaine paille, comme noz nates, pour les defendre de la pluye. Et s'ils avoient l'industrie de batir comme par-deça, il leur serait fort aisé, à cause de l'abondance de pierres qu'ils ont de toutes sortes : les bords de la mer en estant tout couvers, et de marbre et de jaspe, et autres especes. Ils changent de place, et transportent leurs cabanes toutes les fois que bon leur semble, ayant en vn rien dressé vn logis semblable, et chacun pere de famille y demeurant avec les siens, si bien qu'on verra en vne loge vingt et trente personnes. Estans malades ils se guerissent avec le feu, et meurent plus de grande vieillesse que d'autre chose. Ils vivent de legumes, comme les autres que nous avons dit, et observent le cours de la lune lors qu'il faut les semer. Ils sont aussi fort pitoyables envers leurs parens lorsqu'ils meurent, ou sont en adversité : car ils les pleurent et plaignent : et estans morts ils chantent je ne sçay quelz vers ramentevans leur vie passée.

41 Voilà en somme la substance de ce que || nôtre Capitaine Florentin écrit des peuples qu'il a découvert. Quelqu'vn dit qu'estant parvenu au Cap Breton (qui est l'entrée pour cingler vers la grande riviere de Canada) il fut pris et devoré des Sauvages. Ce que difficilement puis-je croire, par ce qu'en ces parties-là ils ne sont point anthropophages, et se contentent d'enlever la teste de leur ennemi. Bien est vray que plus avant vers le Nort il y a quelque nation farouche qui guerroye perpetuellement noz mariniers faisans leur pecherie. Mais j'entends que la querele n'est pas si vieille, ains est depuis vingt ans seulement, que les Maloins tuerent vne femme d'vn Capitaine, et n'en est point encore la vengeance assouvie. Car tous ces peuples barbares generalement appetent la vengeance, laquelle ils n'oublient jamais, ains en laissent la memoire à leurs enfans. Et la religion Chrétienne a cette perfection entre autres choses, qu'elle modere ces passions effrenées, remettant bien souvent l'injure, la justice et l'execution d'icelle au jugement de Dieu.



Voyage du Capitaine Iean Ribaut en la Floride. Les découvertes qu'il y a fait, et la premiere demeure des Chrétiens et François en cette contrée.

CHAP. V.

ENCORES que portez de la marée et du vent tout ensemble nous ayons passé les bornes de la Floride, et soyons parvenuz jusques au quarantieme degré, toutefois il n'y aura point dan- || ger de tourner le Cap en arriere et r'entrer 42
sur nos brisées, d'autant que si nous voulons passer outre nous entrerons sur les battures de Malebarre, terre des Armouchiquois, en danger de nous perdre, si ce n'est que nous voulions tenir la mer; mais ce faisant nous ne reconoitrons point les peuples sur le sujet desquels nous nous sommes mis sur le grand Ocean. Retournons donc en la Floride, car j'enten que depuis nôtre depart le Roy y a envoyé gens pour y dresser des habitations et colonies Françoises.

Iaçoit donc que selon l'ordre du temps il seroit convenable de rapporter ici les voyages du Capitaine Iaques Quartier, toutefois il me semble meilleur de continuer ici tout d'vne suite le discours de la Floride, et montrer comme noz François y envoyez de par le Roy l'ont premiers habitée, et ont traité alliance et amitié avec les Capitaines et Chefs d'icelle.

En l'an mil cinq cens soixante-deux, l'Admiral de Chatillon, Seigneur de loüable memoire, mais qui

s'enveloppa trop avant aux partialitez de la Religion, desireux de l'honneur de la France, fit en sorte envers le jeune Roy Charles IX. porté de lui-méme à choses hautes, qu'il trouva bon d'envoyer nombre de gens à la Floride, pour lors encores inhabitée des Chrétiens, afin d'y établir le nom de Dieu souz son authorité. De cette expedition fut ordonné chef Iean Ribaut, homme grave et fort experimenté en l'art de la marine, lequel apres avoir receu le commande-
43 ment du Roy se mit || en mer le 18. de Février, accompagné de deux Roberges qui lui avoient esté fournies, et d'vn bon nombre de gentilhommes, ouvriers et soldats. Ayant donc navigé deux mois, il prit port en la Nouvelle-France, terrissant pres vn Cap ou promontoire, non relevé de terre, pour ce que la côte est toute plate (ainsi que nous avons veu ci-dessus en la description du voyage de Iean Verazzan) et appela ce Cap le *Cap François* en l'honneur de nôtre France, ce Cap distant de l'Equateur d'environ trente degrez.

De ce lieu laissant la côte de la Floride qui se recourbe directement au Midi vers l'ile de Cuba finissant comme en pointe triangulaire, il cotoya vers le Septentrion, ou plustot Nord-est, et dans peu de temps découvrit vne fort belle et grande riviere, laquelle il voulut reconoitre, et arrivé au bord d'icelle le peuple le receut avec bon accueil, lui faisans presens de peaux de chamois; et là non loin de l'embouchure de ladite riviere, il fit planter dans la riviere méme vne colomne de pierre de taille sur vn coteau de terre sablonneuse en laquelle les armoiries de France étoient empreintes et gravées. Et entrant

plus avant pour reconoitre le païs, il s'arreta de l'autre côté d'icelle riviere, où ayant mis pied à terre pour prier Dieu et lui rendre graces, ce peuple cuidoit que les François adorassent le Soleil, parce qu'en priant ils dressoient la veuë vers le ciel. Le Capitaine des Indiens de ce côté de la riviere (que l'historien de ce voyage appelle Roy) fit present audit Ribaut d'vn panache d'aigrette teint en rouge, d'vn
panier || fait avec des palmites tissu fort artificielle- 44
ment, et d'vne grande peau figurée par tout de divers animaux sauvages si vivement representés et pourtraits que rien n'y restoit que la vie. Le Capitaine François en reciproque lui bailla des petis brasseletz d'étain argentez, vne serpe, vn miroir, et des couteaux, dont il fut fort content. Et au contraire contristé du depart des François, lesquels à l'adieu ils chargerent de grande quantité de poissons. De là traversans la riviere, ces peuples se mettoient jusques aux aisselles pour recevoir les nôtres avec presens de mil et meures blanches et rouges, et pour les porter à terre. Là ils allerent voir le Roy (que j'aime mieux nommer Capitaine) de ces Indiens, lequel ils trouverent assis sur vne ramée de cedres et de lauriers, ayant pres de soy ses deux fils, beaux et puissans au possible, et environné d'vne troupe d'Indiens, qui tous avoient l'arc en main et la trousse pleine de fleches sur le dos merveilleusement bien en conche. En cette terre il y a grande quantité de vers à soye, à cause des meuriers. Et pour ce que noz gens y arriverent le premier jour de May, la riviere fut nommée du nom de ce mois.

De là poursuivans leur route, ils trouverent vne

autre riviere laquelle ils nommerent Seine pour la ressemblance qu'elle a avec nôtre Seine. Et passans outre vers le Nord-est, trouverent encor vne autre riviere qu'ils nommerent Somme, là où il y avoit vn Capitaine non moins affable que les autres. Et plus outre encore vne autre qu'ils nommerent Loire. Et
45 consequem- || ment cinq autres ausquelles ils imposerent les noms de nos rivieres de Cherente, Garonne et Gironde, et les deux autres ils les appellerent Belle, et Grande, toutes ces neuf rivieres en l'espace de soixante lieuës, les noms dequelles les Hespagnols ont changés en leurs Tables geographiques ; et si quelques-vnes se trouvent où ces noms soient exprimés nous devons cela aux Holandois.

Or d'autant que celui qui est en plein drap choisit où il veut, aussi noz François trouvans toute cette côte inhabitée de Chrétiens, ils desirerent se loger à plaisir, et passans outre toujours vers le Nord-est, trouverent vne plus belle et grande riviere, laquelle ils pensoient estre celle de Iordan, dont ils estoient fort desireux, et par aventure est cette-ci méme, car elle est vne des belles qui soient en toute cette vniverselle côte. La profondité y est telle, nommément quand la mer commence à fluer dedans, que les plus grans vaisseaux de France, voire les caraques de Venise y pourraient entrer. Ainsi ils mouïllerent l'ancre à dix brasses d'eau, et appellerent ce lieu et la riviere méme LE PORT ROYAL. Pour la qualité de la terre, il ne se peut rien voir de plus beau, car elle estoit toute couverte de hauts chenes et cedres en infinité, et au dessus d'iceux de lentisques de si suave odeur, que cela seul rendoit le lieu desirable. Et cheminans à

travers les ramées ils ne voioient autre chose que poules d'Indes s'envoler par les forets, et perdris grises et rouges quelque peu differentes des nôtres, mais principalement en || grandeur. Ils entendoient 46
aussi des cerfs brosser parmi les bois, des ours, loups-cervier, leopars, et autres especes d'animaux à nous inconus. Quant à la pecherie, vn coup de saine estoit suffisant pour nourrir vn jour entier tout l'equipage. Cette riviere est à son embouchement large de cap en cap de trois lieuës Françoises. Ils penetrerent fort avant dans cette riviere, laquelle a plusieurs bras, et trouverent force Indiens, lesquels du commencement fuioient à leur venuë, mais par apres furent bientot apprivoisez, se faisans des presens les vns aux autres, et vouloient ces peuples les retenir avec eux, leur promettans merveilles. En vn des bras de cette riviere trouvans lieu propre, ils planterent en vne petite ile vne borne où estoient gravées les armes de France. Au reste ces peuples-là sont si heureux en leur façon de vivre, qu'ils ne la voudroient pas quitter pour la nôtre, j'entens des hommes aisés. Et en cela est la condition du menu peuple de deça bien miserable (je laisse à part le point de la religion) qu'ils n'ont rien qu'avec vne incroyable peine et travail, et ceux-là ont abondance de tout ce qui leur est necessaire à vivre. Que s'ils ne sont habillez de velours et de satin, la felicité ne git point en cela, ains je diray que la cupidité de telles choses, et autres superfluitez que nous voulons avoir, sont les bourreaux de nôtre vie. Car pour parvenir à ces choses celui qui n'a son diner prest, a besoin de merveilleux artifices, esquels bien souvent la conscience

47 demeure interessée. Mais encore cha- || cun n'a-il point ces artifices, tels qu'ils sont : tel a envie de travailler qui ne trouve pas à quoy s'occuper, et tel travaille à qui son labeur est ingrat ; et de là mille pauvretés entre nous. Et entre ces peuples tous sont riches s'ils avoient la grace de Dieu, car la vraye richesse c'est d'avoir contentement. La terre et la mer leur donnent abondamment ce qu'il leur faut, ils en vsent sans rechercher les façons de deguiser les viandes, ni tant de saulses qui bien souvent coutent plus que le poisson. Et pour les avoir se faut donner de la peine. Que s'ils n'ont tant d'appareils que nous, ils peuvent dire d'autre part que nous n'avons point libre la chasse du cerf comme eux, ni des esturgeons, saumons, et mille autres poissons à foison.

Noz François caresserent fort long temps deux jeunes Indiens pour les emmener en France et les presenter à la Royne, suivant le commandement qu'ils en avoient eu, mais il n'y eut moyen de les retenir, ains se sauverent sans emporter les habits qui leur avoient esté donnés. Au temps de Charles V. Empereur, les Hespagnols habitans de Sainct-Domingue en attirerent cauteleusement quelques-vns de cette côte, jusques au nombre de quarante, pour travailler à leurs mines, mais ils n'en eurent point le fruit qu'ils en attendoient, car ils se laisserent mourir de faim, excepté vn qui fut mené à l'Empereur, lequel il fit peu apres baptiser, et lui donna son nom. Et parce que cet Indien parloit toujours de son Seigneur (ou Roy) *Chiquola*, il fut nommé Charles de *Chiquola*. Ce
48 *Chiquola* || estoit vn des plus grands Capitaines de cette contrée, habitant avant dans les terres en vne ville,

ou grand enclos, où il y avoit de fort belles et hautes maisons.

Or le Capitaine Ribaut, apres avoir bien reconeu cette riviere, desireux de l'habiter, il assembla ses gens ausquels il fit vne longue harangue pour les encourager à se resoudre à cette demeure, leur remontrant combien ce leur seroit chose honorable à tout jamais d'avoir entrepris vne chose si belle, quoy que difficile. En quoy il n'oublia à leur proposer les exemples de ceux qui de bas lieu estoient parvenus à des choses grandes, comme de l'Empereur Ælie Pertinax, lequel estant fils d'vn cordonnier ne dedaigna de publier la bassesse de son extraction, ains pour exciter les hommes de courage, quoy que pauvres, à bien esperer, fit recouvrir la boutique de son pere d'vn marbre bien elabouré. Aussi du vaillant et redouté Agatocles, lequel estant fils d'un potier de terre, fut depuis Roy de Sicile, et parmi les vaisselles d'or et d'argent se faisoit aussi servir de poterie de terre en memoire de la condition de son pere. De Rusten Bascha, de qui le pere estoit vacher, et toutefois par sa valeur et vertu parvint à tel degré qu'il épousa la fille du Grand Seigneur son Prince. A peine eut-il achevé son propos, que la pluspart des soldats respondirent qu'vn plus grand heur ne leur pourroit avenir que de faire chose qui deust reussir au contentement du Roy, et à l'accroissement de leur honneur. Supplians le Capitaine avant que partir de ce lieu leur batir || vn fort, ou y donner com- 49
mencement, et leur laisser munitions necessaires pour leur defense. Et ja leur tardoit que cela ne fût fait.

Le Capitaine les voyant en si bonne volonté, en

fut fort rejouï, et choisit vn lieu au Septentrion de
cette riviere le plus propre et commode et au con-
tentement de ceux qui y devoient habiter, qu'il fut
possible de trouver. Ce fut vne ile qui finit en pointe
vers l'embouchure d'icelle riviere, dans laquelle il
entre vne autre petite riviere, laquelle neantmoins
est assez profonde pour y retirer galleres et galliotes
en assez bon nombre : et poursuivant plus avant au
long de cette ile, il trouva un lieu fort explané joi-
gnant le bord d'icelle, auquel il descendit, et y batit
la forteresse, laquelle il garnit de vivres et munitions
de guerre pour la defense de la place. Puis les ayant
accommodés de tout ce qui leur estoit besoin, resolut
de prendre congé d'eux. Mais avant partir, appelant
le Capitaine Albert (lequel il laissoit comme chef en
ce lieu) : « Capitaine Albert (dit-il), j'ai à vous prier
« en présence de tous que vous ayés à vous acquitter
« si sagement de vôtre devoir, et si modestement gou-
« verner la petite troupe que je vous laisse (ils n'es-
« toient que quarante), laquelle de si grande gaieté
« demeure souz votre obeissance, que jamais je n'aye
« occasion que de vous loüer, et ne taire (comme j'en ay
« bonne envie) devant le Roy le fidele service qu'en la
« presence de nous tous lui promettez faire en sa Nou-
« velle-France. Et vous, compagnons (dit-il aux sol-
« dats), je vous supplie aussi reconoistre le Capitaine
« Albert comme si c'estoit moy-méme qui demeurast,
« luy rendans obeissance telle que le vray soldat
50 || « doit faire à son chef et Capitaine, vivans en fra-
« ternité les uns avec les autres, sans aucune dissen-
« sion, et ce faisant Dieu vous assistera et benira vos
« entreprises. »

Retour du Capitaine Iean Ribaut en France. Confederation des François avec les chefs des Indiens. Festes d'iceux Indiens. Division des François. Mort du Capitaine Albert.

CHAP. VI.

LE Capitaine Ribaut ayant fini son propos, il imposa au Fort des François le nom de CHARLE-FORT, en l'honneur du Roy Charles, et à la petite riviere celui de Chenonceau. Et prenant congé de tous, il se retira avec sa troupe dans ses vaisseaux. Le lendemain levant les voiles, il salua les François Floridiens de maintes canonades pour leur dire adieu, eux de leur part ne s'oublierent à rendre la pareille.

Les voilà donc à la voile tirans vers le Nord-est pour découvrir davantage la côte, et à quinze lieuës du Port-Royal trouverent une riviere, laquelle ayans reconeu n'avoir que demie-brasse d'eau en son plus profond, ils l'appellerent la Riviere basse. Là ils se trouverent en peine, et ne savoient que faire ne trouvans que six, cinq, quatre et trois brasses d'eau, encores qu'ils fussent six lieuës en mer. Mettans donc
les voiles bas le Capitaine prit conseil de || ce qu'ils 51
auroient à faire, ou de poursuivre la découverte, ou de se mettre en mer par le Levant, attendu qu'il avoit de certain reconeu, méme laissé des François qui ja possedoient la terre. Les vns lui dirent qu'ils avoient occasion de se contenter veu qu'il ne pouvoit faire

davantage, luy remettans devant les yeux qu'il avoit reconeu en six sepmaines plus que les Hespagnols n'avoient fait en deux ans de conquestes de leur Nouvelle-Hespagne; et que ce seroit vn grand service au Roy s'il lui portoit nouvelles en si peu de temps de son heureuse decouverte. D'autres lui proposerent la perte et degast de ses vivres, et d'ailleurs l'inconvenient qui pourrait avenir pour le peu d'eau qui se trouvoit de jour le long de la côte. Ce que bien debattu, il se resolut de quitter cette route, et prendre la partie Orientale pour retourner droit en France, en laquelle il arriva le vingtieme de Iuillet mil cinq cens soixante-deux.

Cependant le Capitaine Albert s'étudia de faire des alliances et confederations avec les *Paraoustis* (ou Capitaines) du païs, entre autres avec un nommé *Audusta*, par lequel il eut la conoissance et amitié de quatre autres, sçavoir *Mayon*, *Hoya*, *Touppa* et *Stalame*, lesquels il visita et s'honorerent les vns les autres par mutuels presens. La demeure dudit *Stalame* estoit distante de Charle-Fort de quinze grandes lieuës à la partie Septentrionale de la riviere; et pour confirmation d'amitié, il bailla audit Capitaine Albert son arc et ses fleches et quelques peaux de chamois. Pour le
52 regard d'*Audusta*, l'amitié | estoit si grande entre eux qu'il ne faisoit ny entreprenoit rien de grand sans le conseil de noz François. Mémes il les invitoit aux fétes qu'ils celebrent par certaines saisons. Entre lesquelles y en a vne qu'ils appellent *Toya*, où ils font des ceremonies étranges. Le peuple s'assemble en la maison (ou cabane) du *Paraousti*, et apres qu'ils se sont peints et emplumez de diverses couleurs, ils s'ache-

minent au lieu du *Toya*, qui est vne grande place ronde, là où estans arrivez ils se rangent en ordonnance, puis trois autres surviennent peints d'autre façon, aians chacun vne tabourasse au poing, lesquels entrent au milieu du rond dansans et chantans lamentablement, estans suivis des autres qui leur repondent. Apres trois tournoyemens faits de cette façon, ils se prennent à courir comme chevaux debridez parmi l'epais des forets. Là dessus les femmes commencent à pleurer et continuent tout le long du jour si lamentablement que rien plus : et en telle furie elles empoignent les bras des jeunes filles, lesquelles elles decoupent cruellement avec des ecailles de moules bien aiguës, si bien que le sang en decoule, lequel elles jettent en l'air, s'ecrians : *He Toya* par trois fois. Les trois qui commencent la féte sont nommez *Ioanas*, et sont comme les Prétres et sacrificateurs des Floridiens, ausquels ils adjoutent foy et creance, en partie pour autant que de race ils sont ordonnez aux sacrifices, et en partie aussi pour autant qu'ils sont si subtils magiciens, que toute chose egarée est incontinent recouvrée par leur moyen. Or ne sont-ils reverez seulement pour ces choses, mais aussi || pour autant que par je ne sçay 53
quelle science et conoissance qu'ils ont des herbes ils guerissent les maladies.

En toute nation du monde la Pretrise a toujours esté reverée, et ce d'autant plus que ceux de cette qualité sont comme les mediateurs d'entre Dieu (ou ce qu'on estime estre Dieu) et les hommes. Au moyen de quoy ils ont souvent possedé le peuple et assujetti les ames à leur devotion, et souz cette couleur

se sont authorisés en beaucoup de lieux par dessus la raison. Ce qui a emeu plusieurs Rois et Empereurs d'envier cette dignité, reconoissans que cela pouvoit beaucoup servir à la manutention de leur Etat. Celui aussi qui peut reveler les choses absentes pour lesquelles nous sommes en peine non sans cause est honoré de nous, et principalement quand avec ceci il a la conoissance des choses propres à la guerison de noz corps, chose merveilleusement puissante pour acquerir du credit et authorité entre les hommes : ce que l'Ecriture saincte à remarqué quand elle a dit par la bouche du Sage fils de Sirach : « Honore le Medecin « de l'honneur qui lui appartient pour le besoin que « tu en as. La science du Medecin lui fait lever la « téte, et le rend admirable entre les Princes. » (1)

Ces Prétres donc, ou plutot Devins (tels que sont en la Nouvelle-France, province des Souriquois, où nous avons habité, ceux qu'iceux Souriquois appellent *Aoutmoins*) qui s'en sont ainsi fuis par les bois retournent deux jours apres ; puis estans arrivez, ils commencent à danser d'vne gayeté de courage tout
54 au beau milieu || de la place, et à rejouïr les bons peres Indiens, qui pour leur vieillesse ou indisposition ne sont appelés à la feste ; puis se mettent à banqueter, mais c'est d'vne avidité si grande, qu'ils semblent plutot devorer que manger. Or ces *Ioanas* durant les deux jours qu'ils sont ainsi par les bois font des invocations à *Toya* (qui est le demon qu'ils consultent) et par characteres magiques le font venir pour parler à lui, et lui demander plusieurs cho-

(1) Ecclesiastic., 38.

ses selon que leurs affaires le desirent. A cette feste furent noz François invitez, comme aussi au banquet.

Mais apres s'en estant retournés à Charle-Fort, je ne trouve point à quoy ils s'occupoient; et j'ose bien croire qu'ils firent bonne chere tant que leurs vivres durerent, sans se soucier du lendemain, ny de cultiver et ensemencer la terre, ce qu'ils ne devoient obmettre puis que c'estoit l'intention du Roy de faire habiter la province, et qu'ils y estoient demeurez pour cet effect. Le sieur de Poutrincourt en fit tout autrement en nôtre voyage. Car dés le lendemain que nous fumes arrivés au PORT-ROYAL (Port qui ne cede à l'autre, duquel nous avons parlé, en tout ce qui peut estre du contentement des yeux) il employa ses ouvriers à cela, comme nous dirons en son lieu, et print garde aux vivres de telle façon que le pain ni le vin n'a jamais manqué à personne, ains avions dix bariques de farines de reste, et du vin autant qu'il nous falloit, voire encore plus; mais ceux qui nous vindrent querir nous aiderent bien à le boire au lieu de nous appor- || ter du soulagement. 55

Noz François doncques de Charle-Fort, soit faute de prevoyance ou autrement, au bout de quelque temps se trouverent courts de vivres, et furent contraints d'importuner leurs voisins, lesquels se depouillerent pour eux, se reservans seulement les grains necessaires pour ensemencer leurs champs, ce qu'ils font environ le mois de Mars. En quoy je conjecture que dés le mois de Ianvier ils n'avoyent plus rien. C'est pourquoy les Indiens leur donnerent avis de se retirer par les bois et de vivre de glans et de racines, en attendant la moisson. Ils leur donnerent aussi avis

d'aller vers les terres d'vn puissant et redouté Capitaine nommé *Covecxis*, lequel demeuroit plus loin en la partie meridionale, abondante en toutes saisons en mil, farines, et féves, disant que par le secours de celui-ci et de son frere *Ovadé*, aussi grand Capitaine, ils pourroient avoir des vivres pour vn fort long temps, et seroient bien aises de les voir et prendre conoissance à eux. Noz François, pressez ja de necessité accepterent l'avis, et avec vne guide se mirent en mer, et trouverent *Ovadé* à vingt-cinq lieuës de Charle-Fort, en la riviere Belle, lequel en son langage lui témoigna le grand plaisir qu'il avait de les voir là venuz, protestant leur être si loyal amy à l'avenir, que contre tous ceux qui leur voudroient estre ennemis il leur seroit fidele defenseur. Sa maison estoit tapissée de plumasserie de diverses couleurs de la hauteur d'vne
56 picque, et lelict du- || dit *Ovadé* couvert de blanches couvertures tissuës en compartimens d'ingenieux artifice, et frangez tout à-l'entour d'une frange teinte en couleur d'écarlate. Là ils exposerent leur necessité, à laquelle fut incontinent pourveu par le Capitaine Indien, lequel aussi leur fit present de six pieces de ses tapisseries telles que nous avons dites. En recompense de quoy les François luy baillerent quelques serpes et autres marchandises, et s'en retournerent. Mais comme ils pensoient estre à leur aise, voici que de nuit le feu aidé du vent se prindt à leurs maisons d'vne telle apreté, que tout y fut consommé fors quelque peu de munitions. En cette extremité les Indiens ayans pitié d'eux les aiderent de courage à rebatir vne autre maison, et pour les vivres ils eurent recours vne autre fois au Capitaine *Ovadé*, et encore à son

frere *Covecxis*, vers lesquels ils allerent et leur raconterent le desastre qui les avoit ruinés, que pour cette cause ils les supplioient de leur subvenir en ce besoin. Ils ne furent trompez de leur attente. Car ces bonnes gens fort liberalement leur departirent de ce qu'ils avoient, avec promesse de plus si cela ne suffisoit. Presens aussi ne manquerent d'vne part et d'autre : mais *Ovadé* bailla à noz François nombre de perles belles au possible, de la mine d'argent, et deux pierres de fin cristal que ces peuples fouïssent au pied de certaines hautes montaignes, qui sont à dix journées de là. A tant les François se departent et retirent en leur Fort. Mais le malheur voulut que ceux qui
n'avoient peu || estre domtez par les eaux, ni par le 57
feu, le fussent par eux-mémes. Car la division se mit entr'eux à l'occasion de la rudesse ou cruauté de leur Capitaine, lequel pendit lui-méme vn de ses soldats sur vn assez maigre sujet. Et comme il menaçait les autres de chatiment (qui par aventure ne lui obeïssoient, et il est bien à croire) et mettoit quelquefois ses menaces à execution, la mutinerie s'enflamma si avant entr'eux, qu'ils le firent mourir. Et qui leur en donna la principale occasion, ce fut le degradement d'armes qu'il fit à vn autre soldat qu'il avoit envoyé en exil, et lui avoit manqué de promesse. Car il lui devoit envoyer des vivres de huit en huit jours, ce qu'il ne faisoit pas, mais au contraire disoit qu'il seroit bien aise d'entendre sa mort. Il disoit davantage qu'il en vouloit chatier encore d'autres, et vsoit de langage si mal sonnant, que l'honneteté defend de le reciter. Les soldats qui voyoient ses furies s'augmenter de jour en jour, et

craignans de tomber aux dangers des premiers, se resolurent à ce que nous avons dit, qui est de le faire mourir.

Vn Capitaine qui a la conduite d'un nombre d'hommes, et principalement volontaires, comme estoient ceux-ci, et en vn païs tant eloigné, doit vser de beaucoup de discretion, et ne point prendre au pied levé tout ce qui se passe entre soldats, qui d'eux-mémes aiment la gloire et le point d'honneur. Et ne doit point aussi tellement se devetir d'amis, qu'en vne troupe il n'en ait la meilleure partie à son com-
58 || mandement, et sur tout ceux qui sont de mise. Il doit aussi considerer que la conservation de ses gens c'est sa force, et le depeuplement sa ruine. Ie puis dire du sieur de Poutrincourt (et ce sans flatterie) qu'en tout nôtre voyage il n'a jamais frappé pas vn des siens, et si quelqu'vn avoit failli, il faisoit tellement semblant de le frapper qu'il lui bailloit loisir d'évader. Et neantmoins la correction est quelquefois necessaire, mais nous ne voyons point que par la multitude des supplices le monde se soit jamais amendé. C'est pourquoy Seneque disoit que le plus beau et le plus digne ornement d'vn Prince estoit cette corone : POVR AVOIR CONSERVÉ LES CITOYENS (1).

(1) Au liv. de la *Clemence*, ch 24.

Election d'vn Capitaine au lieu du capitaine. Albert Difficulté de retourner en France faute de navire. Secours des Indiens là dessus. Retour. Etrange et cruelle famine. Abord en Angleterre.

CHAP. VII.

LE dessein de noz mutins executé, ils retournerent querir le soldat exilé qui estoit en vne petite ile distante de Charle-Fort de trois lieuës, là où ils le treuverent à demi mort de faim. Or estans de retour, ils s'assemblerent tous pour élire vn chef sur eux. Ce qu'ils firent : et fut nommé pour Capitaine Nicolas Barré, homme digne de commande- || ment, et qui véquit en bonne con- 59
cordance avec eux. Ce pendant ils commencerent à batir vn petit bergantin en esperance de repasser en France, s'il ne leur venoit secours, comme ils attendoient de jour en jour. Et encores qu'il n'y eust homme qui entendit l'art, toutefois la necessité qui apprend toutes choses, leur en montra les moyens. Mais c'est peu de chose d'avoir du bois assemblé en cas de vaisseaux de mer. Car il y faut un si grand attirail, que la structure du bois ne semble qu'vne petite partie. Ils n'avoient ni cordages, ni voiles, ni de quoy calfeutrer leur vaisseau, ni moyen d'en recouvrer. Neantmoins en fin Dieu y proveut. Car comme ils estoient en cette perplexité, voici venir *Audusta* et *Macou*, Princes Indiens, accompagnés de

cent hommes, qui sur la plainte des François promirent de retourner dans deux jours, et apporter si bonne quantité de cordages, qu'il y en auroit suffisamment pour en fournir le bergantin. Cependant nos François allerent par les bois recueillir tant qu'ils peurent de gommes de sapins dont ils brayerent leur vaisseau. Ils se servirent aussi de mousses d'arbres pour le calage ou calfeutrage. Quant aux voiles, ils en firent de leurs chemises et draps de lit. Les Indiens ne manquerent point à leur promesse. Ce qui contenta tant les François qu'ils leur laisserent à l'abandon ce qui leur restoit de marchandises. Le bergantin achevé, ils se mettent en mer assez mal pourveuz de vivres, et partant inconsiderément, attendu la longueur du voyage et les grands accidens
60 qui peuvent || survenir en vne si spacieuse mer. Car ayans tant seulement fait le tiers de leur chemin, ils furent surpris de calmes si ennuieux qu'en trois semaines ils n'avancerent pas de vingt-cinq lieuës. Pendant ce temps les vivres se diminuerent et vindrent à telle petitesse, qu'ils furent contraints ne manger que chacun douze grains de mil par jour, qui sont environ de la valeur de douze pois : encore tel heur ne leur dura-il gueres, car tout à coup les vivres leur defaillirent, et n'eurent plus assuré recours qu'aux souliers et colets de cuir qu'ils mangerent. Quant au boire, les vns se servoient de l'eau de la mer, les autres de leur vrine ; et demeurerent en telle necessité vn fort long temps, durant lequel vne partie mourut de faim. D'ailleurs leur vaisseau faisoit eau, et étoient bien empechés à l'étancher, mémement la mer estant emeuë, comme elle fut

beaucoup de fois, si bien que comme desesperés ils
laissoient là tout, et quelquefois reprenoient vn peu
de courage. En fin au dernier desespoir, quelques-
vns d'entr'eux proposerent qu'il étoit plus expedient
qu'vn seul mourust, que tant de gens perissent :
suivant quoy ils arreterent que l'vn mourroit pour
sustenter les autres. Ce qui fut executé en la personne
de *Lachere*, celui qui avoit esté envoyé en exil par le
Capitaine Albert, la chair duquel fut departie éga-
lement entr'eux tous, chose si horrible à reciter,
que la plume m'en tombe des mains. Apres tant
de travaux en fin ils decouvrirent la terre, dont
ils furent tellement || rejouïs, que le plaisir les fit 61
demeurer vn long temps comme insensez, laissans
errer le bergantin ça et là sans conduite. Mais vne
petite Roberge Anglesque aborda le vaisseau, en la-
quelle y avoit vn François qui estoit allé l'an prece-
dent en la Nouvelle-France avec le Capitaine Ri-
baut. Ce François les reconut et parla à eux, puis
leur fit donner à manger et boire. Incontinent ils re-
prindrent leurs naturels esprits, et lui discoururent
au long leur navigation. Les Anglois consulterent
long temps de ce qu'ils devoient faire. En fin ils
resolurent de mettre les plus debiles en terre, et
mener le reste vers la Roine d'Angleterre.

De verité ce fut manquer de foy et vne inhumanité soit au Capitaine Ribaut, soit à celui qui l'avoit envoyé, de n'avoir autre soin de ces gens-ci et les laisser sans secours de vivres, ni de vaisseau pour retourner. C'est chose qu'on doit principalement desirer en voyages si lointains d'auoir vn cheval à l'étable sur lequel on se puisse asseurer, arrivant quelque

changement en vn Etat, ou accident en la mer. Vray-est que nous n'étions guere en meilleure condition que ceux-ci au voyage que nous avons fait au deça de la Floride; mais encore avions-nous des barques pour en vn besoin aller chercher les navires François qui font leurs pecheries du long de noz côtes, et leur demander le passage en France en leur payant la voiture. Et neantmoins le sieur de Mons, qui n'est point
62 Admiral, n'a oncques manqué à sa promesse || depuis ses entreprises, ains a continuellement envoié quelque navire pour rechanger ceux qui étoient allez souz son aveu en son gouvernement de la Nouvelle-France. En quoy comme en autres choses, il est loüable, n'ayant rien épargné à ce qui pouvoit servir à l'établissement d'vne province Chrétienne et Françoise.

Voyage du Capitaine Laudonniere en la Floride dite Nouvelle-France. Son arrivée à l'ile de Sainct-Dominique, puis en ladite province de la Floride. Grand âge des Floridiens. Honnesteté d'iceux. Bastiment de la forteresse des François.

CHAP. VIII.

QVAND le Capitaine Iean Ribaut arriva en France, il y trouva les guerres civiles allumées, lesquelles furent cause en partie que les François ne furent secourus ainsi qu'il leur avoit esté promis, que le Capitaine Albert fut tué, et le païs abandonné. La paix faite, l'Admiral de Châtillon, qui ne s'estoit souvenu de ses gens

tandis qu'il faisoit la guerre à son Prince, en parla au Roy au bout de deux ans, lui remontrant qu'on n'en avoit aucune nouvelle, et que ce seroit dommage de les laisser perdre. A cause de quoy sa Majesté lui accorda de faire equipper trois vaisseaux, l'vn de six vingts tonneaux, l'autre de cent, l'autre de soixante, pour les aller chercher et secourir; mais il en estoit bien tard.

|| Le Capitaine Laudonniere, Gentilhomme Poite- 63
vin, eut la charge de ces trois navires, et fit voiles du Havre de Grace le vingt-deuxieme Avril mil cinq cens soixante-quatre, droit vers les iles Fortunées, dites maintenant Canaries, en l'vne desquelles appellée *Teneriffé*, autrement le Pic, y a vne chose émerveillable digne d'estre couchée ici par écrit. C'est vne montagne au milieu d'icelle, laquelle est si excessivement haute que plusieurs afferment l'avoir veue de cinquante à soixante lieuës loin. Elle est presque semblable à celle d'*Ætna*, jettant des flammes comme le mont Gibel en Sicile, et va droit comme vn pic, et au haut d'icelle on ne peut aller sinon depuis la mi-May jusques à la mi-Aoust, à cause de la trop vehemente froidure : chose d'autant plus émerveillable qu'elle n'est distante de l'Equateur que de vingt-sept degrez et demi. Mesme il y a des neges encores au mois de May, à raison de quoy Solin l'a appellée *Nivaria*, comme qui diroit l'ile Negeuse. Quelques-vns pensent que cette montagne soit ce que les anciens ont appellé le mont d'Atlas, d'où la mer Atlantique a pris son nom.

De là par vn vent favorable en quinze jours noz François vindrent aux Antilles, puis à Sainct-Domi-

nique, qui est une des plus belles iles de l'Occident,
fort montagneuse et d'assez bonne odeur. Sur la côte
de cette ile deux Indiens voulans aborder les Fran-
çois, l'vn eut peur et s'enfuit, l'autre fut arreté, et en
cette sorte ne sçavoit quel geste tenir tant il estoit
64 espouvanté, cuidant estre entre les || mains des Hes-
pagnols, qui autrefois lui avaient coupé les genitoires,
comme il montroit. En fin toutefois il s'asseura, et
lui bailla-on vne chemise, et quelques petits joyaux.
Ce peuple jaloux ne veut qu'on approche de leurs
cabanes, et tuerent vn François pour s'en estre trop
approché. La vengeance n'en fut point faite pour
trop de considerations, lesquelles les Hespagnols ne
pouvans avoir, ont quelquefois esté par aventure in-
duits aux cruautez qu'ils ont commises. Vray est
qu'elles ont esté excessives, et d'autant plus abomi-
nables qu'elles ont parvenu jusques aux François,
qui possedoient vne terre de leur juste et loyal con-
quest, sans leur faire tort, comme nous dirons à
la fin du traité de la Floride. En cette ile de Sainct-
Dominique il y a des serpens enormement grands.
Nos François cherchans par le bois certains fruits
excellens appellés *Ananas*, tuerent vn de ces serpens
long de neuf grands piez, et gros comme la jambe.

L'arrivée en la Nouvelle-France fut le vingt-deuxieme Iuin, à trente degrez de l'Equateur, et dix lieuës au dessus du Cap François, et trente lieuës au dessus de la riviere de May, où noz François mouïllerent l'ancre en une petite riviere qu'ils nommerent la riviere des Dauphins, où ils furent receuz fort courtoisement et humainement des peuples du païs, et de leur *Paraousti* (qui veut dire Roy ou Capitaine),

au grand regret desquels ils tirerent vers la riviere de May, à laquelle estans arrivez, le *Paraousti* appellé *Satouriona*, avec deux siens || fils, beaux, grands et puis- 65
sans, et grand nombre d'Indiens, vindrent au-devant d'eux, ne sçachans quelle contenance tenir de force de joye qu'ils avoient. Ils leur montrerent la borne qu'y avoit plantée le Capitaine Ribaut deux ans auparavant, laquelle par honneur ils avoient environnée de lauriers, et au pied y avoient mis force petits paniers de mil, qu'ils appellent *tapaga tapola*. Ils la baiserent plusieurs fois, et inviterent les François à en faire de même. En quoy se reconoit combien la Nature est puissante d'avoir mis vne telle sympathie entre ces peuples-ci et les François, et vne totale antipathie entr'eux et les Hespagnols.

Ie ne veux m'arreter à toutes les particularités de ce qui s'est passé en ce voyage, craignant d'ennuyer le lecteur en la trop grande curiosité, mais seulement aux choses plus generales et plus dignes d'estre sceuës. Noz François donc, desireux de reconoitre le païs, allerent à-mont la riviere, en laquelle estans entrez bien avant et recreuz du chemin, ils trouverent quelques Indiens, lesquels n'estans asseurés, ils les appellerent crians : *Antipola Bonnason*, qui veut dire Frere, ami, comme là où nous avons demeuré *Nigmach*, et en autres endroits *Hirmo*. A cette parole ils s'approcherent, et reconoissans noz François que le premier estoit suivi de quatre qui tenoient la queuë de son vetement de peau par derriere, ils se douterent que c'estoit le *Paraousti*, et qu'il falloit aller audevant de lui. Ce *Paraousti* fit vne longue harangue tendant à ce que les nôtres allassent en || sa cabane, et 66

en signe d'amitié bailla sa robbe ou manteau de chamois au conducteur de la trouppe Françoise, dit le sieur d'Ottigni. En passant quelque marecage, les Indiens portoient les nôtres sur leurs épaules. En fin arrivés, ils furent receus avec beaucoup d'amitié, et virent vn vieillard pere de cinq generations, de l'âge duquel s'estans informés, ils trouverent qu'il avoit environ trois cens ans. Au reste tout decharné, auquel ne paroissoient que les os : mais son fils ainé avoit mine de pouvoir vivre encore plus de trente ans. Pendant ces choses le Capitaine Laudonniere visita quelque montagne où il trouva des Cedres, Palmiers, et Lauriers plus odorans que le baume; item des vignes en telle quantité qu'elles suffiroient pour habiter le païs, et outre ce, grande quantité d'Esquine entortillée à l'entour des arbrisseaux ; item des prairies entrecouppées en iles et ilettes du long de la riviere, chose fort agreable. Cela fait, il se partit de là pour aller à la riviere de Seine, distante de la riviere de May d'environ quatre lieuës, puis à la riviere de Somme, là où il mit pied à terre, et fut fort humainement receu du *Paraousti*, homme haut, grave et bien formé, comme aussi sa femme, et cinq filles qu'elle avoit d'vne tres-agreable beauté. Cette femme lui fit present de cinq boulettes d'argent, et le *Paraousti* lui bailla son arc et ses fleches, qui est un signe entr'eux de confederation et alliance perpetuelle. Il voulut voir l'effect de nos arquebuses : et comme il vit que cela faisoit vn trop plus grand
67 effort || que ses arcs et fleches, il en devint tout pensif, mais ne voulut point faire semblant que cela l'estonnast.

Apres avoir rodé la côte il fallut en fin penser de se loger. Conseil pris, on voyoit qu'au Cap de la Floride c'est vn païs tout noyé, au Port-Royal c'est vn lieu fort agreable, mais non tant commode ni convenable qu'il leur estoit de besoin, voulans planter vne colonie nouvelle. Partant trouverent meilleur de s'arreter en la riviere de May, où le païs est abondant non seulement en mil (que nous appellons autrement bled Sarrazin, d'Inde, ou de Turquie, ou de Mahais), mais aussi en or et en argent. Ainsi le vingt-neufiéme de Iuin, tournans la prouë, s'en allerent vers ladite riviere, dans laquelle ils choisirent vn lieu le plus agreable qu'ils peurent, où ils rendirent graces à Dieu, et se mirent à qui mieux mieux à travailler pour dresser vn Fort, et des habitations necessaires pour leurs logemens, aidez du *Paraousti* de cette riviere, dit *Satouriona*, lequel employa ses gens à recouvrer des Palmites pour couvrir les granges et logis. Chose qui fut faite en diligence. Mais est notable qu'en cette contrée on ne peut point batir à hauts étages, à cause des vens impetueux ausquels elle est sujette. Ie croy qu'elle participe aucunement de la violence du *Houragan*, duquel nous parlerons en autre endroit. La Forteresse achevée, on lui donna le nom LA CAROLINE, en l'honneur du Roy Charles, laquelle nous avons ici representée pour le contentement des lecteurs.

68 || *Navigation dans la riviere de May. Recit des Capitaines et* Paraoustis *qui sont dans les terres. Amour de vengeance. Ceremonie étrange des Indiens pour reduire en memoire la mort de leurs peres.*

CHAP. IX.

QVAND le Capitaine Laudonniere partit de la riviere de May, pour tirer vers la riviere de Seine, il voulut sçavoir d'où procedoit vn lingot d'argent que le *Paraousti Satouriona* lui avoit donné; et lui fut dit que cela se conquetoit à force d'armes, quand les Floridiens alloient à la guerre contre vn certain *Paraousti*, nommé *Timogona*, qui demeuroit bien avant dans les terres. Partant, la Caroline estant achevée, le Capitaine Laudonniere ne voulut demeurer oisif, ains se ressouvenant dudit *Timogona*, il envoya son Lieutenant à-mont la riviere de May avec deux Indiens pour découvrir le païs, et sçavoir sa demeure. Ayant cinglé environ vingt lieuës, les Indiens, qui regardoient çà et là, découvrirent trois *Almadies* (ou bateaux legers) et aussi tot s'avancerent à crier *Timogona*, *Timogona*, et ne parlerent que de s'avancer pour les aller combattre, jusques à se vouloir jetter dans l'eau pour cet effet, car le Capitaine Laudonniere avoit promis à *Satouriona* de ruiner ce *Timogona* son ennemi. Le dessein des François
69 n'estant de || guerroyer ces peuples, ains plutôt de les reconcilier les vns avec les autres, le Lieutenant du

dit Laudonniere (dit le sieur d'Ottigni) asseura les Indiens qui estoient dans lesdites *almadies*, et s'approchans il leur demanda s'ils avoient or ou argent, à quoy ils respondirent que non, mais que s'il vouloit envoyer quelqu'vn des siens avec eux, ils le meneroient en lieu où ils en pourroient recouvrer. Ce qui fut fait. Et cependant Ottigni s'en retourne. Quinze jours apres, vn nommé le Capitaine Vasseur, accompagné d'vn soldat, fut depeché pour aller sçavoir des nouvelles de celui que les Indiens avoient mené. Apres avoir cinglé deux jours, ils aperceurent deux Indiens joignant le rivage, qui estoient au guet pour surprendre quelqu'vn de leurs ennemis. Ces Indiens se doutans de ce qui estoit, dirent à noz François que leur compagnon n'estoit point chez eux, ains en la maison du *Paraousti Molona*, vassal d'vn autre grand *Paraousti*, nommé *Olata Ouae Outina*, où ils leur donnerent adresse. Le *Paraousti Molona* traitta noz François honnetement à sa mode, et discourut de ses voisins aliez et amis, entre lesquels il en nomma neuf, *Cadeca*, *Chilili*, *Eclaveu*, *Evacappe*, *Calanay*, *Onachaquara*, *Omittaqua*, *Acquera*, *Moquosa*, tous lesquels et autres avec lui jusques au nombre de plus de quarante il asseura estre vassaux du tres-redouté *Olata Ouae Outina*. Cela fait, il se mit semblablement à discourir des ennemis d'*Ouae Outina*, au nombre desquels il mit comme le premier le *Paraousti Satouriona*, Capitaine des confins de la riviere || de May, lequel a souz son obeïssance trente *Paraoustis*, dont il y en avoit dix qui tous 70
étoient ses freres. Puis il en nomma trois autres non moins puissans que *Satouriona*. Le premier, *Potavou*, homme cruel en guerre, mais pitoyable en l'execu-

tion de sa furie. Car il prenoit les prisonniers à merci, content de les marquer sur le bras gauche d'vn signe grand comme celuy d'vn cachet, lequel il imprime comme si le fer chaud y avoit passé, puis les renvoyoit sans leur faire autre mal. Les deux autres estoient nommés *Onatheaqua* et *Houstaqua*, abondans en richesses, et principalement *Onatheaqua*, habitant prés les hautes montagnes, fecondes en beaucoup de singularités. Qui plus est, *Molona* recitoit que ses alliés vassaux du grand *Olata* s'armoient l'estomach, bras, cuisses, jambes et front avec larges plataines d'or et d'argent, et que par ce moyen les fleches ne le pouvoient endommager. Lors le Capitaine Vasseur lui dit que quelque jour les François iroient en ce païs, et se joindroient avec son seigneur *Olata* pour deffaire toutes ces gens-là. Il fut fort rejouï de ce propos, et respondit que le moindre des *Paraoustis* qu'il avoit nommez bailleroit au chef de ce secours la hauteur de deux piez d'or et d'argent qu'ils avoient ja conquis sur *Onathaqua* et *Houstaqua*. I'ay mis ces discours ici pour montrer que generalement tous ces peuples n'ont autre but, autre pensée, autre souci que la guerre, et ne leur sçauroit-on faire plus grand plaisir que de leur promettre assistance contre leurs ennemis.

Et pour mieux entretenir le desir de la ven-
71 ||geance, ils ont des façons étranges et dures pour
en faire garder la memoire à leurs enfans, ainsi que se peut voir par ce qui s'ensuit. Au retour du Capitaine Vasseur, ne pouvant, icelui, contrarié du flot, arriver au gite à la Caroline, il se retira chés vn *Paraousti* qui demeuroit à trois lieuës de *Satouriona*,

appellé *Molona* comme l'autre duquel nous avons
parlé. Ce *Molona* fut merveilleusement réjouï de la
venuë de noz François, cuidant qu'ils eussent leur
barque pleine de tétes d'ennemis, et qu'ils ne fussent
allés vers le païs de *Timogona* que pour le guerroyer.
Ce que le Capitaine Vasseur entendant, il lui fit à
croire que de vérité il n'y estoit allé à autre inten-
tion, mais que son entreprise ayant esté découverte,
Timogona avoit gaigné les bois, et neantmoins que lui
et ses compagnons en avoient attrappé quelque nom-
bre à la poursuite qui n'en avoient point porté les
nouvelles chés eux. Le *Paraousti*, tout ravi de joye,
pria le Vasseur de lui conter l'affaire tout au long.
Et à l'instant vn des compagnons dudit Vasseur ti-
rant son epée, il lui montra par signes ce qu'il ne
pouvoit de paroles, c'est qu'au trenchant d'icelle il
en avoit fait passer deux qui fuyoient par les forets,
et que ses compagnons n'en avoient pas fait moins
de leur côté. Que si leur entreprise n'eust point
esté découverte par *Timogona*, ils l'eussent enlevé lui-
méme et saccagé tout le reste. A cette rodomontade
le *Paraousti* ne sçavoit quelle contenance tenir de
joye qu'il avoit. Et sur ce propos vn quidam print
vne javeline qui estoit fichée à la natte, et comme
furieux marchant à grand pas, il alla || frapper vn In- 72
dien qui estoit assis en vn lieu à l'écart, criant à
haute voix *Hyou*, sans que le pauvre homme se re-
muat aucunement pour le coup que patiemment il
montroit endurer. A peine avoit esté remise la jave-
line en son lieu, que le méme la reprenant il en dé-
chargea roidement encore vn autre coup sur celui
qu'il avoit frappé, s'écriant de méme que devant

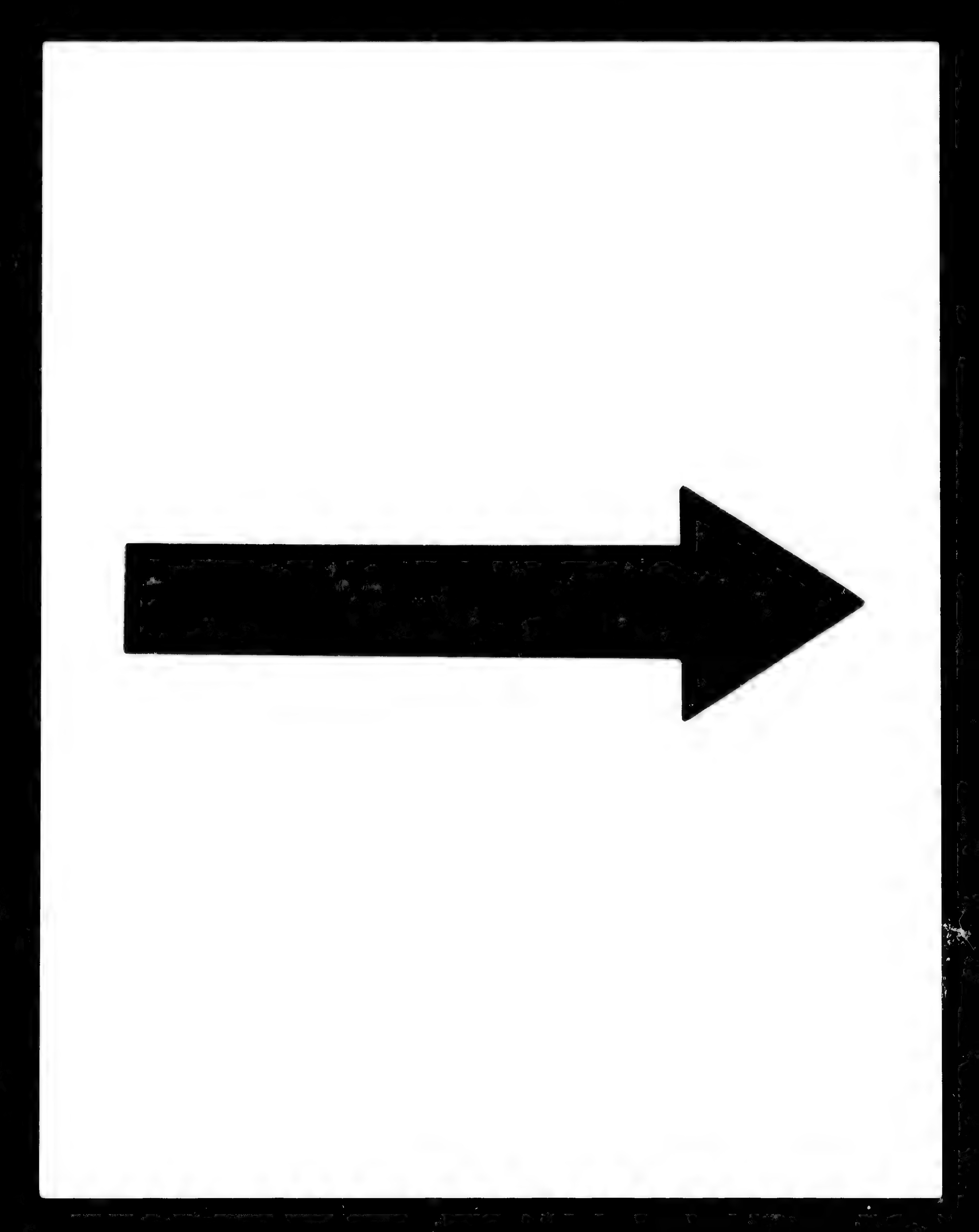
Hyou, et peu de temps apres le pauvre homme se laissa tomber à la renverse roidissant les bras et jambes, comme s'il eust esté prest à rendre le dernier soupir. Et lors le plus jeune des enfans du *Paraousti* se mit aux pieds du renversé, pleurant amerement. Peu apres deux autres de ses freres firent de méme. La mere vint encore avec grands cris et lamentations pleurer avec ses enfans. Et finalement arriva vne trouppe de jeunes filles qui ne cesserent de pleurer vn long espace de temps en la méme compagnie. Et prindrent l'homme renversé et le porterent avec un triste geste en vne autre cabane, et pleurerent là deux heures : pendant quoy le *Paraousti* et ses camarades ne laisserent de boire de la casine, comme ils avoient commencé, mais en grand silence : De quoy le Vasseur etonné n'entendant rien à ces ceremonies, il demanda au *Paraousti* que vouloient signifier ces choses, lequel lentement lui répondit : *Timogona*, *Timogona*, sans autres propos lui tenir. Faché d'vne si maigre réponse, il s'adresse à vn autre qui lui dit de méme, le suppliant de ne s'enquerir plus avant de ces choses, et qu'il eust patience pour l'heure. A tant noz Fran-
73 çois sortirent pour aller voir || l'homme qu'on avoit transporté, lequel ils trouverent accompagné du train que nous avons dit, et les jeunes filles chauffans force mousse au lieu de linge dont elles lui frottoient le côté. Sur cela le *Paraousti* fut derechef interrogé comme dessus. Il fit réponse que cela n'estoit qu'vne ceremonie par laquelle ils remettoient en memoire la mort et persecution de leurs ancestres *Paraoustis*, faite par leur ennemi *Timogona* ; allegant au surplus que toutes et quantes fois que quelqu'vn d'entre eux retournoit

de ce païs-là sans rapporter les tétes de leurs ennemis, ou sans amener quelque prisonnier, il faisoit en perpetuelle memoire de ses predecesseurs, toucher le mieux aimé de tous ses enfans par les mesmes armes dont ils avoient esté tués, afin que renouvellant la playe la mort d'iceux fust derechef pleurée.

Guerre entre les Indiens. Ceremonies avant que d'y aller. Humanité envers les femmes et petits enfants. Leurs triomphes. Laudonniere demandant quelques prisonniers est refusé. Etrange accident de tonnerre. Simplicité des Indiens.

CHAP. X.

APRES ces choses le *Paraousti Satouriona* envoya vers le Capitaine Laudonniere sçavoir s'il vouloit continuer en la promesse qu'il lui avoit faite à son arrivée, d'estre ami de ses amis, et ennemi de ses enne- || mis, et l'aider 74
d'vn bon nombre d'arquebeusiers à l'execution d'vne entreprise qu'il faisoit contre *Timogona*. A quoy ledit Laudonniere fit réponse qu'il ne vouloit pour son amitié encourir l'inimitié de l'autre; et que, quand bien il le voudroit, il n'avoit pour lors moyen de le faire, autant qu'il estoit apres à se munir de vivres et choses necessaires pour la conservation de son Fort; joint que ses barques n'étoient pas prétes, et que s'il vouloit attendre deux lunes, il aviseroit de faire ce qu'il pourroit. Cette réponse ne lui fut gueres agréable, d'autant qu'il avoit ja ses vivres appareillés,



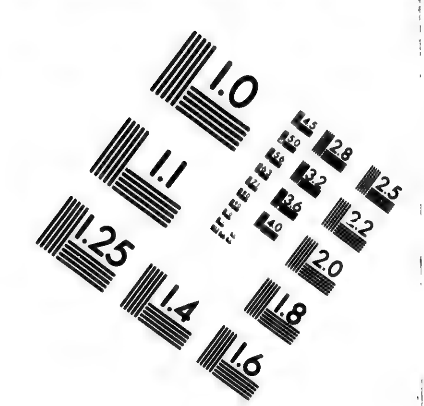
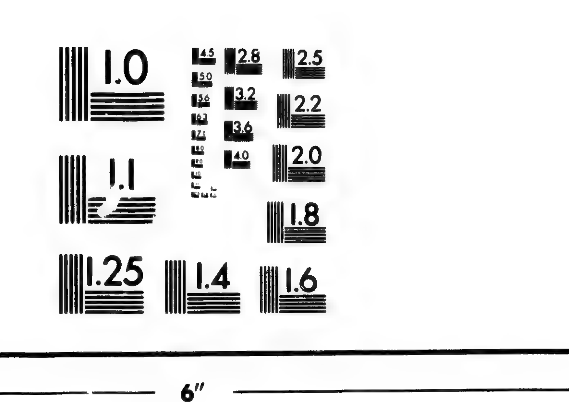
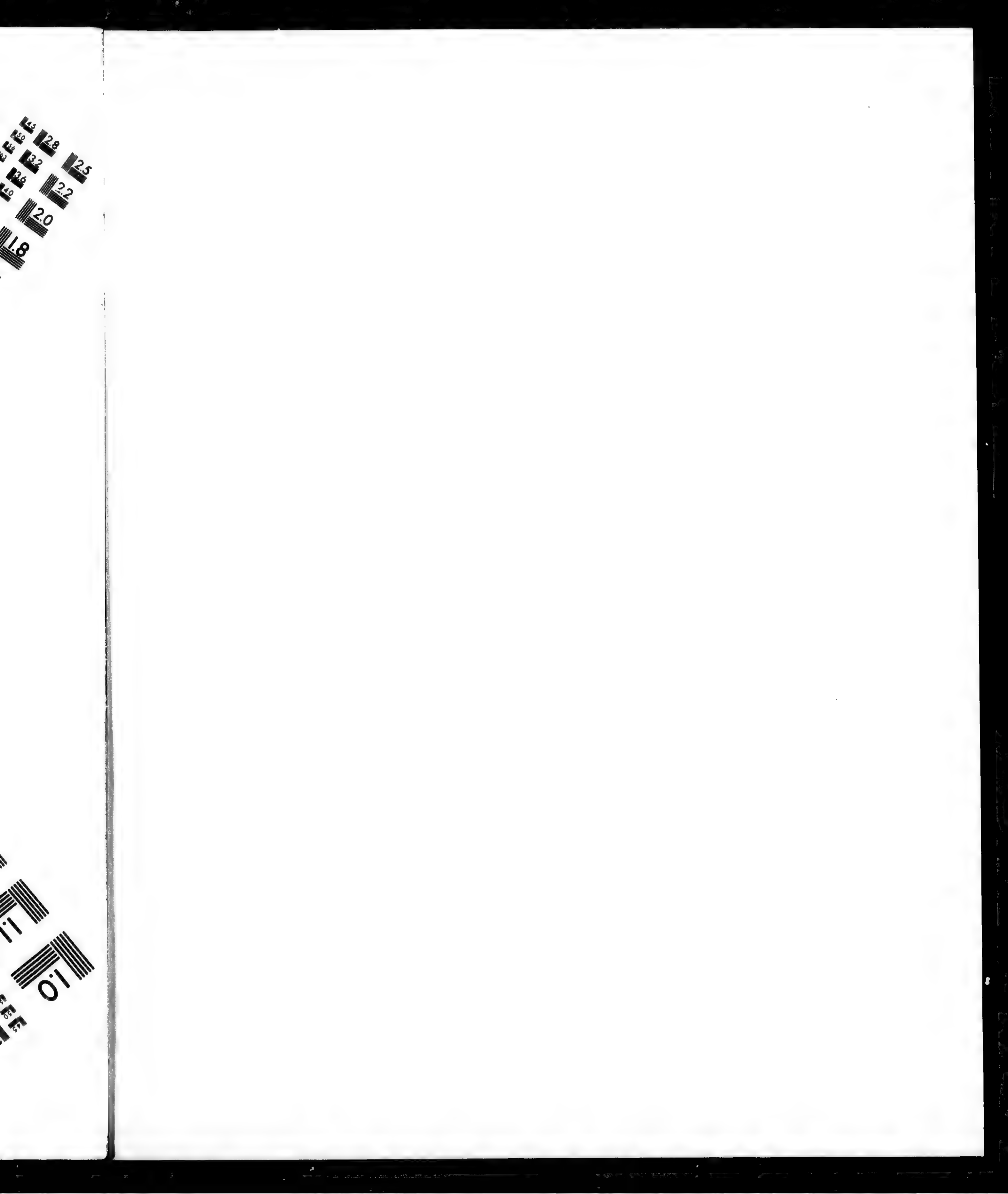


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





et dix *Paraoustis* qui l'estoint venuz trouver, si bien qu'il ne pouvoit differer. Ainsi il s'en alla. Mais avant que s'embarquer il commanda que promptement on lui apportast de l'eau. Ce fait, jettant la veuë au ciel, il se mit à discourir de plusieurs choses en gestes, ne montrant rien en lui qu'une ardante colere. Il jettoit souvent son regard au Soleil, lui requerant victoire de ses ennemis ; puis il versa avec la main sur les tétes des *Paraoustis* partie de l'eau qu'il tenoit en vn vaisseau, et le reste comme par furie et dépit dans vn feu preparé là tout exprés, et lors il s'écria par trois fois: *Hé Timogona:* voulant signifier par telles ceremonies qu'il prioit le Soleil lui faire la grace de répandre le sang de ses ennemis, et aux *Paraoustis* de retourner avec les tétes d'iceux, qui est le seul et souverain triomphe de leurs victoires. Arrivé sur les terres ennemies, il ordonna avec son Conseil que cinq des *Paraoustis* iroient par la riviere
75 avec la || moitié des trouppes, et se rendroient au point du jour à la porte de son ennemi; quant à lui il s'achemineroit avec le reste par les bois et forets le plus secrettement qu'il pourroit; et qu'estans là arrivez au point du jour, on donneroit dedans le village, et tueroit-on tout, excepté les femmes et les petits enfans. Ces choses furent executées comme elles avoient esté arrétées, et enleverent les tétes des morts. Quant aux prisonniers, ils en prindrent vingt-quatre, lesquels ils emmenerent en leurs *almadies*, chantans des loüanges au Soleil, auquel ils rapportoient l'honneur de leur victoire. Puis ils mirent les peaux des tétes au bout des javelots, et distribuerent les prisonniers à chacun des *Paraoustis*, en sorte que

Satouriona en eut treze. Devant qu'arriuer il envoya annoncer cette bonne nouvelle à ceux qui estoient demeurés en la maison, lesquels incontinent se prindrent à pleurer, mais la nuit venuë ils se mirent a danser et faire la feste. Le lendemain *Satouriona* arrivant, fit planter devant sa porte toutes les tétes (c'est la peau enlevée avec les cheveux) de ses ennemis, et les fit environner de branchages de lauriers. Incontinent pleurs et gémissemens, lesquels avenant la nuit, furent changés en danses.

Le Capitaine Laudonniere averti de ceci pria le *Paraousti Satouriona* de lui envoyer deux de ses prisonniers, ce qu'il refusa. Occasion que Laudonniere s'y en alla avec vingt soldats, et estant entré, tint vne mine refrongnée sans parler à *Satouriona*. En fin
au bout de demie-heure || il demanda où estoient les 76
prisonniers que l'on avoit pris à *Timogona*, et commanda qu'ils fussent amenés. Le *Paraousti*, depité et étonné tout ensemble, fut long temps sans repondre. En fin il dit qu'estans épouvantez de la venuë des François, ils avoient pris la fuite par les bois. Le Capitaine Laudonniere, faisant semblant de ne le point entendre, demanda derechef les prisonniers. Lors *Satouriona* commanda à son fils de les chercher. Ce qu'il fit et les amena vne heure apres. Ces pauvres gens voulans se prosterner devant Laudonniere, il ne le souffrit, et les emmena au Fort. Le *Paraousti* ne fut gueres content de cette bravade, et songeoit les moyens de s'en venger, mais dissimulant son maltalent, ne laissoit point d'envoyer des messages et presens au Capitaine des François, lequel, apres l'avoir remercié, lui fit sçavoir qu'il vouloit l'ap-

pointer avec *Timogona*, moyennant quoy il auroit passage ouvert pour aller contre *Onathaqua*, son ancien ennemi; et que, ses forces jointes avec celles d'*Olata Ouae Outina*, haut et puissant *Paraousti*, ils pourroient ruiner tous leurs ennemis et passer les confins des plus lointaines rivieres meridionales. Ce que *Satouriona* fit semblant de trouver bon, suppliant le Capitaine Laudonniere y tenir la main, et que de sa part il garderait tout ce qu'en son nom il passeroit avec *Timogona*.

Apres ces choses, il tomba à demie-lieuë du fort des François vn foudre du Ciel tel qu'il n'en a jamais esté veu de pareil, et partant sera bon d'en faire ici
77 le recit pour clorre ce chapitre. || Ce fut à la fin du mois d'Aoust, auquel temps jaçoit que les prairies fussent toutes vertes et arrousées d'eaux, si est-ce qu'en vn instant ce foudre en consomma plus de cinq cens arpens, et brusla par sa chaleur ardante tous les oyseaux des prairies : chose qui dura trois jours en feu et éclair continuel. Ce qui donnoit bien à penser à noz François, non moins qu'aux Indiens, lesquels pensans que ces tonnerres fussent coups de canons tirez sur eux par les nôtres, envoyerent au Capitaine Laudonniere des harangueurs pour lui temoigner le desir que le *Paraousti Allicamani* avoit d'entretenir l'alliance qu'il avoit avec lui, et d'etre employé à son service; et pour ce qu'il trouvoit fort étrange la canonade qu'il avoit fait tirer vers sa demeure, laquelle avoit fait bruler vne infinité de verdes prairies, et consommé jusques dedans l'eau, approché méme si prés de sa maison qu'il pensoit qu'elle deust bruler; pour ce, le supplioit de cesser, autrement qu'il seroit contraint

d'abandonner sa terre. Le Capitaine Laudonniere ayant entendu la folle opinion de cet homme, dissimula ce qu'il en pensoit, et repondit joyeusement qu'il avoit fait tirer ces canonades pour la rebellion faite par *Allicamani*, quand il l'envoya sommer de lui envoyer les prisonniers qu'il detenoit du grand *Olata Ouae Outina*, non qu'il eut envie de lui mal faire, mais s'estoit contenté de tirer jusques à mi-chemin, pour lui faire paroitre sa puissance; l'asseurant au reste que tant qu'il demeureroit en cette volonté de lui rendre o- || beïssance, il lui seroit loyal defenseur 78
contre tous ses ennemis. Les Indiens, contentez de cette réponse, retournerent vers leur *Paraousti*, lequel nonobstant l'asseurance s'absenta de sa demeure l'espace de deux mois, et s'en alla à vingt-cinq lieuës de là.

Les trois jours expirés, le tonnerre cessa et l'ardeur s'éteignit du tout. Mais és deux jours suivans il survint en l'air vne chaleur si excessive, que la riviere préque en bouïllonnait, et mourut vne si grande quantité de poissons et de tant d'especes, qu'en l'embouchure de la riviere il s'en trouva de morts pour charger plus de cinquante chariots : dont s'ensuivit vne si grande putrefaction en l'air qu'elle causa force maladies contagieuses, et extremes maladies aux François, desquels toutefois, par la grace de Dieu, aucun ne mourut.

Renvoy des prisonniers Indiens à leur Capitaine. Guerre entre deux Capitaines Indiens. Victoire à l'aide des François. Conspiration contre le Capitaine Laudonniere. Retour du Capitaine Bourdet en France.

CHAP. XI.

LA fin pour laquelle le Capitaine Laudon-
niere avoit demandé les prisonniers à *Sa-
touriona* estoit pour les renvoyer à *Ouae
Outina*, et par ce moyen pouvoir par son
amitié plus facilement penetrer dans les terres.
79 || Ainsi le dixiéme Septembre s'estans embarqués le
sieur d'Arlac, le Capitaine Vasseur, le Sergent et
dix soldats, ils navigerent jusques à quatre-vingts
lieuës, bien receuz partout, et en fin rendirent les
prisonniers à *Outina*, lequel apres bonne chere pria le
Seigneur d'Arlac de l'assister à faire la guerre à vn
de ses ennemis nommé *Potavou*. Ce qu'il lui accorda
et renvoya le Vasseur avec cinq soldats. Or, pour ce
que c'est la coutume des Indiens de guerroyer par
surprise, *Outina* delibera de prendre son ennemi à la
diane, et fit marcher ses gens toute la nuit en nom-
bre de deux cens, lesquels ne furent point si mal avi-
sez qu'ils ne priassent les arquebuziers François de
se mettre en téte, afin (disoient-ils) que le bruit de
leurs arquebuzes étonnast leurs ennemis. Toutefois
ils ne sceurent aller si subtilement que *Potavou* n'en

fust averti, encores qu'il fust distant de vingt-cinq lieuës de la demeure d'*Outina*. Ils se mirent donc du bon devoir et sortirent en grande compagnie; mais se voyans chargez d'arquebuzades (qui leur estoit chose nouvelle) et leur Capitaine du premier coup par terre d'vn coup d'arquebuze qu'il eut au front tiré par le sieur d'Arlac, ils quitterent la place, et les Indiens d'*Outina* prindrent hommes, femmes et enfans prisonniers par le moyen de noz François, ayans toutefois perdu vn homme. Cela fait, le sieur d'Arlac s'en retourna, ayant receu d'*Outina* quelque argent et or, des peaux peintes, et autres hardes, avec mille remercimens; et promit da- || vantage fournir 80
aux François trois cens hommes quand ils auroient affaire de lui.

Pendant que Laudonniere travailloit ainsi à acquerir des amis, voici des conspirations contre lui. Vn Perigourdin nommé la Roquette debaucha quelques soldats, disant que par sa magie il avoit decouvert vne mine d'or ou d'argent à mont la riviere, de laquelle ils devoient tous s'enrichir. Auec la Roquette y en avoit encore vn autre nommé le Genre, lequel pour mieux former la rebellion disoit que leur Capitaine les entretenoit au travail pour les frustrer de ce gain, et partant fallait élire vn autre Capitaine, et se depecher de cetui-ci. Le Genre lui-même porta la parole à Laudonniere du sujet de leur plainte. Laudonniere fit réponse qu'ils ne pouvoient tous aller aux terres de la mine, et qu'avant partir il falloit rendre la Forteresse en defense contre les Indiens. Au reste, qu'il trouvoit fort etrange leur façon de proceder, et que s'il leur sembloit que le Roy n'eut fait

la depense du voyage à autre fin que pour les enrichir de pleine arrivée, ils se trompoient. Sur cette réponse ils se mirent à travailler portant leurs armes quant et eux à l'intention de tuer leur Capitaine s'il leur eust tenu quelques propos facheux, mémes aussi son Lieutenant.

Le Genre (que Laudonniere tenoit pour son plus
fidele) voyant que par voye de fait il ne pouvoit venir
à bout de son méchant dessein, voulut tenter vne
autre voye, et pria l'Apothicaire de mettre quelque
81 poison dans certai- || ne medecine que Laudonniere
devoit prendre, ou lui bailler de l'arsenic ou du sublimé, et que lui-méme le mettroit dans son breuvage. Mais l'Apothicaire le renvoya éconduit de sa demande, comme aussi fit le Maitre des artifices. Se voyant frustré de ses mauvais desseins, il resolut avec d'autres de cacher souz le lict dudit Laudonniere vn barillet de poudre à canon, et par une trainée d'y mettre le feu. Sur ces entreprises, vn Gentil-homme qu'icelui Laudonniere avoit ja depeché pour retourner en France, voulant prendre congé de lui, l'avertit que le Genre l'avoit chargé d'vn libelle farci de toutes sortes d'injures contre lui, son Lieutenant et tous les principaux de la compagnie. Au moyen de quoy il fit assembler tous ses soldats, et le Gentil-homme, nommé le Capitaine Bourdet, avec tous les siens (lesquels dés le quatrieme de Septembre estoient arrivés en la rade de la riviere) et fit lire en leur presence à haute voix le contenu au libelle diffamatoire, afin de faire conoitre à tous la mechanceté de Genre, lequel s'estant evadé dans les bois, demanda pardon au sieur Laudonniere, confessant par ses lettres qu'il

avoit merité la mort, se soumettant à sa miséricorde. Cependant le Capitaine Bourdet se met à la voile le deuxieme Novembre pour retourner en France ; s'estant chargé de remener sept ou huit de ces seditieux, non compris le Genre, lequel il ne voulut, quoy qu'il lui offrit grande somme d'argent pour ce faire.

|| Autres diverses conspirations contre le Capitaine Laudonniere, et ce qui en avint. 82

CHAP. XII.

TROIS jours apres le depart du Capitaine Bourdet, le Capitaine Laudonniere, apres avoir evadé vne conspiration, retombe en vne autre, voire en deux et en trois : la premiere pratiquée par quelques matelots que ce Capitaine Bourdet lui avait laissés, lesquels debaucherent ceux dudit Laudonniere sur ce qu'ils leur proposerent d'aller aux *Entilles* butiner quelque chose sur les Hespagnols, et que là il y avait moyen de se faire riches. Ainsi le Capitaine les ayans envoyé querir de la pierre et de la terre pour faire briques à vne lieuë et demie de Charle-Fort, selon qu'ils avoient accoutumé, ils s'en allerent tout à fait et prindrent vne barque passagere d'Hespagnols prés l'ile de Cuba, en laquelle ils trouverent quelque nombre d'or et d'argent qu'ils saisirent : et avec ce butin tindrent quelque temps la mer jusques à ce que les vivres leur vindrent à faillir, qui fut cause que, vain-

cuz de famine, ils se rendirent à la Havane, ville principale de l'ile de Cuba, dont avint l'inconvenient que nous dirons ci-apres.

Qui pis est, deux Charpentiers Flamans que le
méme Bourdet avoit laissés, emmenerent vne autre
83 barque qui restoit, de sorte que Lau- || donniere de-
meura sans barque ni bateau. Je laisse à penser s'il estoit à son aise. Là-dessus il fait chercher ses larrons, il n'en a point de nouvelles. Il fit donc batir deux grandes barques, et vn petit bateau en toute diligence, et estoit la besongne ja fort avancée, quand l'avarice et l'ambition, mere de tous maux, s'enracinerent aux cœurs de quatre ou cinq soldats ausquelz cet œuvre et travail ne plaisoit point.

Ces maraux commencerent à pratiquer les meilleurs de la troupe, leurs donnans à entendre que c'estoit chose vile et deshoneste à hommes de maison comme ils estoient de s'occuper ainsi à vn travail abject et mechanique, attendu qu'ils pouvoient se rendre galans-hommes et riches s'ils vouloient busquer fortune au Perou et aux terres *Entilles*, avec les deux barques qui se batissoient. Que si le fait estoit trouvé mauvais en France, ils auroient moyen de se retirer en Italie ou ailleurs, attendant que la colere se passeroit; puis il surviendroit quelque guerre qui feroit tout oublier. Ce mot de richesse sonna si bien aux oreilles de ces soldats, qu'en fin, apres avoir bien consulté l'affaire, ils se trouverent jusques au nombre de soixante-six, lesquels prindrent pretexte de remontrer à leur Capitaine le peu de vivres qui leur restoit pour se maintenir jusques à ce que les navires vinssent de France. Pour à quoy remedier leur sem-

bloit necessaire d'envoyer à la Nouvelle-Hespagne, au Perou, et à toutes les iles circonvoisines, ce qu'ils le suplioient de leur vouloir permettre. Le || Capi- 84
taine, qui se doutoit de ce qui estoit, et qui sçavoit le commandement que la Royne lui avoit fait de ne faire tort aux sujets du Roy d'Hespagne, ne chose dont il peut concevoir jalousie, leur fit réponse que les barques achevées, il donneroit si bon ordre à tout qu'ils ne manqueroient point de vivres, joint qu'ils en avoient encore pour quatre mois. De cette réponse ils firent semblant d'estre contens. Mais huit jours apres, voyant leur Capitaine malade, oubliant tout honneur et devoir, ils commencent de nouveau à rebattre le fer, et protestent de se saisir du corps de garde et du Fort, voire de violenter leur Capitaine s'il ne vouloit condescendre à leur méchant desir.

Ainsi les cinq principaux autheurs de la sedition, armez de corps de cuirasse, la pistole au poing et le chien abbattu, entrerent en sa chambre, disans qu'ils vouloient aller en la Nouvelle-Hespagne chercher leur aventure. Le capitaine leur remontra qu'ils regardassent bien à ce qu'ils vouloient faire. A quoy ils répondirent que tout y estoit regardé, et qu'il falloit leur accorder ce point, et ne restoit plus sinon de leur bailler les armes qu'il avoit en son pouvoir, de peur que (si vilainement outragé par eux) il ne s'en aidât à leur desavantage. Ce que ne leur ayant voulu accorder, ils prindrent tout de force, et l'emporterent hors de sa maison, méme apres avoir offensé vn Gentil-homme qui s'en formalisoit. Puis se saisirent de la persone de leur Capitaine, et l'envoyerent prisonnier en vn || navire qui estoit à l'ancre au milieu 85

de la riviere, où il fut quinze jours, assisté d'vn homme seul, sans visite d'aucun : et desarmerent tous ceux qui tenoient son parti. En fin ils lui envoyerent vn congé pour signer, lequel ayant refusé, ils lui manderent que s'il ne le signoit ils lui iroient couper la gorge. Ainsi contraint de signer leur congé, il leur bailla quelques mariniers avec vn pilote nommé Trenchant. Les barques parachevées, ils les armerent des munitions du Roy, de poudres, de balles, et d'artillerie, et contraignirent le Vasseur leur livrer l'enseigne de son navire : puis s'en allerent en intention de faire voile en vn lieu des *Entilles* nommé *Leaugave*, et y prendre terre la nuit de Noël, à fin de faire vn massacre et pillage pendant qu'on diroit la Messe de minuit. Mais comme Dieu n'est point parmi telles gens, ils eurent de la division avant que partir, et se separerent au sortir de la riviere, et ne se veirent point qu'au bout de six semaines, pendant lequel temps l'vne des barques print vn bergantin chargé de quelque nombre de *Cassava*, espece de pain de racine blanc et bon à manger, avec quelque peu de vin ; et en cette conquéte perdirent quatre hommes, sçavoir deux tués, et deux prisonniers ; toutefois le bergantin leur demeura, et y transporterent vne bonne partie de leurs hardes. De là ils resolurent d'aller à *Baracou*, village de l'ile Iamaïque, où estans arrivés ils trouverent vne caravelle de cinquante à
86 soixante tonneaux, qu'ils prindrent ; || et apres avoir fait bonne chere au village cinq ou six jours, ils s'embarquerent dedans abandonnans leur seconde barque, et tirerent vers le cap de *Thibron*, où ils rencontrerent vne patache qu'ils prindrent de force apres avoir lon-

guement combattu. En cette patache fut pris le Gouverneur de la *Iamaïque*, avec beaucoup de richesses tant d'or et d'argent que de marchandises, desquelles noz seditieux ne se contentans, delibererent en chercher encore en leur caravelle, et tirerent vers la *Iamaïque*. Le Gouverneur, fin et accort, se voyant conduit au lieu où il demandoit et commandoit, fit tant par ses douces paroles, que ceux qui l'avoient prins lui permirent de mettre dans vne barquette deux petits garçons pris quant et lui, et les envoyer au village vers sa femme, à fin de l'avertir qu'elle eust à faire provisions de vivres pour les lui envoyer. Mais au lieu d'écrire à sa femme il dit secretement aux garçons qu'elle se mist en tout devoir de faire venir les vaisseaux des ports circonvoisins à son secours. Ce qu'elle fit si dextrement, qu'vn matin à la pointe du jour, comme les seditieux se tenoient à l'embouchure du port, ils furent pris n'ayans peu découvrir les vaisseaux Hespagnols, tant pour l'obscurité du temps que pour la longueur du port. Il est vray que les vingt-cinq ou vingt-six qui estoient au bergantin les découvrirent; mais ce fut quand ils furent prés, et n'ayant le loisir de lever les ancres, couperent le cable et s'enfuirent, et vindrent passer à la veuë de la *Havane* en l'ile || de Cuba. Or le pilote 87
Trenchant, le trompete et quelques autres mariniers qui avoient esté emmenez par force en ce voyage, ne desirant autre chose que s'en retourner vers leur Capitaine Laudonniere, s'accorderent ensemble de passer la traverse du canal de *Bahame*, tandis que les seditieux dormiroient, s'ils voyoient le vent à propos; ce qu'ils firent si bien que le matin au poinct du jour

environ le vingt-cinquiéme de Mars, ils se trouverent à la Floride, où connoissans le mal par eux commis, ils se mirent par maniere de mocquerie à contrefaire les Iuges (mais ce fut apres vin boire), d'autres contrefaisoient les Advocats, vn autre concluoit disant : « Vous ferez voz causes telles que bon vous semblera, mais si estans arrivés au Fort de la Caroline, le Capitaine ne vous fait pas tretous pendre, je ne le tiendray jamais pour homme de bien. » Leur voile ne fut pas plustôt découverte en la côte qu'vn *Paraousti* nommé *Patica* en envoya avertir le Capitaine Laudonniere. Sur ce le bergantin affamé vint surgir à l'embouchure de la riviere de May, et par le commandement d'icelui Capitaine fut amené devant le Fort la Caroline. Trente soldats lui furent envoyez pour prendre les quatre principaux autheurs de la sedition, ausquels on mit les fers aux pieds, et à tous le Capitaine Laudonniere fit vne remontrance du service qu'ils devoient au Roy, duquel ils recevoient gages ; de leur trop grande oubliance, et qu'ayans échappé la justice des hommes, ils n'avoient pu
88 éviter celle de || Dieu. Apres quoy les quatre enferrez furent condamnés à estre pendus et étranglez. Et voyans qu'il n'y avoit point d'huis de derriere contre cet Arret, ils se mirent en devoir de prier Dieu. Toutefois l'vn des quatre pensant mutiner les soldats leur dit ainsi : « Comment, mes freres et compagnons, souffrirez-vous que nous mourions ainsi honteusement ? » A cela le Capitaine Laudonniere, prenant la parole, respondit qu'ils n'estoient point compagnons de seditieux et rebelles au service du Roy. Neantmoins les soldats supplierent le Capitaine de les faire passer

par les armes, et que puis apres si bon luy sembloit les corps seroient penduz. Ce qui fut executé. Voilà l'issuë de leur mutinerie, laquelle je croy avoir esté cause de la ruine des affaires des François en la Floride, et que les Hespagnols, irritez, les allerent parapres forcer, quoy qu'il leur en ait couté la vie. Ici est à considerer qu'en toutes conquétes nouvelles, soit en mer, soit en terre, les entreprises sont ordinairement troublées, estant les rebellions aisées à se lever, tant par la longue distance du païs, que par l'espoir que les soldats ont de faire leur profit, comme il se voit assez par les histoires anciennes, et par les hurtades avenues de nôtre siecle à Christophe Colomb, apres sa premiere découverte; à *Francesco Pezarre*, à *Diego* d'*Alimagro* au Perou, et à *Fernando de Cortés*.

|| *Ce que fit le Capitaine Laudonniere estant délivré de ses sedi-* 89
tieux. Deux Hespagnols reduits à la vie des sauvages. Les discours qu'ils tindrent tant d'eux-mémes que des peuples Indiens. Habitans de Serropé ravisseurs de filles. Indiens dissimulateurs.

CHAP. XIII.

AYANT parlé de ces rebellions, il faut maintenant reprendre nos erres, et aller tirer de prison le capitaine Laudonniere à l'aide du sieur d'Ottigni son Lieutenant et de son Sergent, qui apres le départ des mutins l'allerent querir

et le remenerent au Fort, là où estant arrivé, il assem-
bla ce qui restoit, et leur remontra les fautes commises
par ceux qui l'avoient abandonné, les priant leur en
souvenir pour en témoigner vn jour en temps et lieu.
Là-dessus chaucun promet bonne obeïssance, à quoy
ils n'ont oncques failly, et travailloient de courage,
qui aux fortifications, qui aux barques, qui à autre
chose. Les Indiens le visitoient souvent lui appor-
tans des presens, comme poissons, cerfs, poules d'Inde,
leopars, petits ours, et autres vivres qu'il recompen-
soit de quelques menues marchandises. Vn jour, il
eut avis qu'en la maison d'vn *Paraousti*, nommé *Ona-
thaqua*, demeurant à quelque cinquante lieuës loing
90 de la Caroline vers le Su, y || avoit deux hommes
d'autre nation que de la leur. Par promesse de re-
compense il les fit chercher et amener. C'estoient
Hespagnols nuds, portans cheveux longs jusques aux
jarrets, bref ne differans plus en rien des Sauvages.
On leur coupa les cheveux, lesquels ils ne voulurent
perdre, ains les envelopperent dans vn linge, disans
qu'ils les vouloient reporter en leur païs, pour té-
moigner le mal qu'ils avaient enduré aux Indes. Aux
cheveux de l'vn fut trouvé quelque peu d'or caché
pour environ vingt-cinq escus, dont il fit present au
Capitaine. Enquis de leur venuë en ce païs-là, et des
lieux où ils pouvoient avoir esté, ils répondirent
qu'il y avoit dés-ja quinze ans passez que trois navires
dans l'vn desquels ils estoient se perdirent au travers
d'vn lieu nommé *Calos*, sur les basses que l'on dit *les
Martyres*, et que le *Paraousti* de *Calos* retira la plus
grande part des richesses qui y estoient, mais la
pluspart du monde se sauva et plusieurs femmes,

entre lesquelles y avoit trois ou quatre Damoiselles mariées demeurantes encor' et leurs enfans aussi avec ce *Paraousti* de *Calos*, qui estoit puissant et riche, ayant une fosse de la hauteur d'vn homme et large comme vn tonneau pleine d'or et d'argent, laquelle il estoit fort aisé d'avoir avec quelque nombre d'arquebuziers. Disoient aussi que les hommes et femmes és danses portoient à leurs ceintures des platines d'or larges comme vne assiette, la pesanteur desquelles leur faisoit empechement à la danse. Ce qui provenoit la pluspart des navires Hespagnoles || qui 91
ordinairement se perdoient en ce detroit. Au reste que ce *Paraousti* pour estre reveré de ses sujets leur faisoit à croire que ses sorts et charmes estoient cause des biens que la terre produisoit; et sacrifioit tous les ans vn homme au temps de la moisson, pris au nombre des Hespagnols qui par fortune s'estoient perduz en ce detroit.

L'vn de ces Hespagnols contoit aussi qu'il avoit long temps servi de messager à ce *Paraousti* de *Calos*, et avoit de sa part visité vn autre *Paraousti* nommé *Oatchaqua*, demeurant à cinq journées loin de *Calos;* mais qu'au milieu du chemin il y avait vne ile située dans vn grand lac d'eau douce, appellée *Serropé*, grande environ de cinq lieuës, et fertile principalement en dates qui proviennent des palmes, dont ils font vn merveilleux trafic, non toutefois si grand que d'vne certaine racine propre à faire du pain, dont quinze lieuës à-l'entour tout le païs est nourri. Ce qui apporte de grandes richesses aux habitans, lesquels d'ailleurs sont fort belliqueux, comme ils ont quelquefois témoigné enlevans la fille d'*Oatchaqua*, et ses

compagnes, laquelle jeune fille il envoyoit au *Paraousti* de *Calos* pour la lui donner en mariage. Ce qu'ils reputent à vne glorieuse victoire, car ils se marient puis apres à ces filles, et les aiment éperduëment.

Davantage comme le *Paraousti Satouriona* sans cesse importunoit le Capitaine Laudonniere de se joindre avec lui pour parfaire la guerison à *Ouae Outina*, di-
92 sans que sans son res- || pect il l'eust plusieurs fois defait, et en fin eust accordé la paix, les deux Hespagnols, qui conoissoient le naturel des Indiens, donnerent avis de ne se point fier en eux, pource que quand ils faisoient bon visage, c'estoit lorsqu'ils machinoient quelque trahison; et estoient les plus grands dissimulateurs du monde. Aussi ne s'y fient noz François que bien à point.

Comme le sieur Laudonniere fait provision de vivres. Découverte d'vn Lac aboutissant à la mer du Su. Montagne de la Mine. Avarice des Sauvages. Guerre. Victoire à l'aide des François.

CHAP. XIV.

Le mois de Ianvier venu, le Capitaine n'estoit sans souci à cause des vivres qui tous les jours appetissoient; partant il envoyoit de tous côtez vers les *Paraoustis* ses amis qui le secouroient. Entre autres la véve du *Paraousti Hioacaia*, demeurante à douze lieuës du Fort des Fran-

çois, lui envoya deux barques pleines de mil et de
gland, avec quelques hottées pleines de fueilles de
Cassiné, de quoy ils font leur breuvage. Cette véve
etoit tenuë pour la plus belle de toutes les Indiennes,
tant honorée de ses sujets, que la pluspart du temps
ils la portoient sur leurs épaules, ne voulans qu'elle
allast à pied. Il y survint en ce temps-là vne telle
manne de ramiers par l'es- || pace d'environ sept se- 93
maines, que noz François en tuoient chaque jour
plus de deux cens par le bois. Ce qui ne leur venoit
mal à point. Et comme il n'est pas bon de tenir vn
peuple en oisiveté, le Capitaine employoit ses gens à
visiter ses amis, et ce faisant, découvrir le dedans des
terres, et acquerir toujours de nouveaux amis. Ainsi
envoyant quelques-vns des siens à-mont la riviere,
ils allerent si avant qu'ils furent bien trente lieuës
au dessus d'un lieu nommé *Mathiaqua*, et là décou-
vrirent l'entrée d'vn Lac, à l'autre côté duquel ne se
voyoit aucune terre, selon le rapport des Indiens, qui
même bien souvent avoient monté sur les plus hauts
arbres du païs pour voir la terre, sans pouvoir la dé-
couvrir. Et quand je considere ceci, et en fais vn
rapport avec ce qu'écrit le sieur Champlain au
voyage qu'il fit en la grande riviere de *Canada* en
l'an mil six cens trois, d'vn grand lac qui est au
commencement de cette riviere et d'où elle sort, le-
quel a trente journées de long, et au bout l'eau y est
salée, estant douce au commencement, je suis induit
à croire que c'est ici le méme lac, et qui aboutit à la
mer du Su. Toutefois, le méme dit, au rapport des
Sauvages, qu'en la riviere des Iroquois (qui se dé-
charge en ladite riviere du *Canada*) il y a deux lacs

longs chacun de cinquante lieuës, et que du dernier sort vne riviere qui va descendre en la Floride à cent ou sept vingts lieuës d'icelui lac. Mais ceci n'estant encore bien averé, je m'arréte aussi tôt à ma premiere conjecture qu'à celle-ci.

94 || Noz François ayans borné leur découverte à ce lac, ne pouvans passer outre, revindrent par les villages *Edelano*, *Eneguape*, *Chilili*, *Patica* et *Coya*, d'où ils allerent visiter le grand *Ouae Outina*, lequel fit tant qu'il retint six de noz François, bien aise de les avoir prés de lui. Avec la barque s'en retourna vn qui estoit demeuré là plus de six mois, lequel rapporta que jamais il n'avait veu vn plus beau païs. Entre autres choses, qu'il avoit veu un lieu nommé *Hostaqua*, d'où le *Paraousti* estoit si puissant, qu'il pouvoit mettre trois ou quatre mille Sauvages en campagne, avec lequel si les François se vouloient entendre, ils assujettiroient tout le païs en leur obeïssance, et posséderoient la montagne de *Palassi*, au pied de laquelle sort vn ruisseau, où les Sauvages puisent l'eau avec vne cane de roseau creuse et seche jusques à ce que la cane soit remplie, puis ils la secoüent, et trouvent que parmi ce sable il y a force grains de cuivre et d'argent.

En ces quartiers avoit demeuré fort long temps vn François nommé Pierre Gambie, pour apprendre les langues et trafiquer avec les Indiens, et comme il retournoit à la Caroline conduit dans vn *Canoa* (petit bateau tout d'vne piece) par deux Sauvages, ils le tuerent pour avoir quelque quantité d'or et d'argent qu'il avoit amassé.

Quelques jours apres, le *Paraousti Outina* demanda

des forces aux François pour guerroyer son ennemi *Potavou*, afin d'aller aux montagnes sans empeche-
ment. Sur ce conseil || pris, le Capitaine lui envoya 95
trente arquebuziers, quoy qu'*Outina* n'en eust demandé que neuf ou dix (car il se faut deffier de ce peuple), lesquels arrivez, on charge de vivres femmes, enfans et hermaphrodites, dont il y a quantité en ce païs-là. Ne pouvans arriver en vn jour vers *Potavou*, ils campent dans les bois, et se partissent six à six faisans des feuz à l'entour du lieu où est couché le *Paraousti*, pour la garde duquel sont ordonnez certains archers, ausquels il se fie le plus. Le jour venu, ils arrivent prés d'vn lac où, découvrans quelques pecheurs, ils ne passent outre (car ils ne font point la pecherie sans avoir nombre de sentinelles au guet). En fin, pensans les surprendre, ils n'en peurent attraper qu'vn, lequel fut tué à coups de fleches, et tout mort, les Sauvages le tirerent à bord, et lui enleverent la peau de la téte, et lui couperent les deux bras, reservans les cheveux pour en faire des triomphes. *Outina* se voyant découvert, consulta son *Iarva*, c'est à dire Magicien, lequel apres avoir fait quelques signes hideux à voir, et prononcé quelques paroles, dit à *Outina* qu'il n'estoit pas bon de passer outre, et que *Potavou* l'attendoit avec deux mille hommes, lesquels estoient tous fournis de cordes pour lier les prisonniers qu'il s'asseuroit de prendre. Cette réponse ouïe, *Outina* ne voulut passer outre. De quoy le sieur d'Ottigni faché, dit qu'on lui donnast vn guide, et qu'il les vouloit aller attaquer avec sa petite troupe. *Outina* eut honte de ceci, et voyant ce bon courage, delibera de tenter la fortune. Aussi

96 ne falloit-il pas de trouver || l'ennemy au lieu où le Magicien avoit dit, où se fit l'écarmouche, qui dura bien trois grosses heures : en laquelle veritablement *Outina* eust esté defait, n'eust esté que les arquebuziers François porterent tout le faix du combat, et tuerent un grand nombre des soldats de *Patavou*, qui fut cause de le mettre en deroute. *Outina* se contenta de cela, fit retirer ses gens, au grand mécontantement du sieur d'Ottigni, qui desiroit fort de poursuivre la victoire. Apres qu'il fut arrivé en sa maison, il envoya ses messagers à dix-huict ou vingt *Paraoustis* de ses vassaux, les avertir de se trouver aux festes et danses qu'il entendoit celebrer à cause de sa victoire. Cela fait, le sieur d'Ottigni s'en retourne, lui laissant douze hommes pour son asseurance.

---

*Grande necessité de vivres entre les François accruë jusques à vne extréme famine. Guerre pour avoir la vie. Prise d'*Outina. *Combat des François contre les Sauvages. Façon de combattre d'iceux Sauvages.*

CHAP. XV.

Noz François Floridiens avoient eu promesse de rafraichissements et secours dans la fin du mois d'Avril. Cet espoir fut cause qu'ils ne se donnoient gueres de peine de bien ménager leurs vivres, lesquels le Capitaine leur
97 faisoit distribuer éga- || lement, autant plus petit qu'à

lui-méme. Et toutefois ils n'en pouvoient plus re-
couvrer du païs, parce que durant les mois de Ian-
vier, Fevrier et Mars, les Indiens quittent leurs
maisons, et vont à la chasse par le vague des bois.
Cela fut cause que le mois de May venu sans qu'il
arrivast rien de France, ils se trouverent en necessité
de vivres jusques à courir aux racines de la terre, et
à quelque ozeille qu'ils trouvoient par les bois et les
champs. Car ores que les Sauvages fussent de retour,
ayans auparavant troqué leur mil, féves et fruits
pour de la marchandise, ils ne donnoient aucun se-
cours que de poisson, sans quoy veritablement les
François fussent morts de faim. Cette famine dura
six semaines, pendant lequel temps ils ne pouvoient
travailler, et s'en alloient tous les jours sur le haut
d'vne montagne en sentinelle, pour voir s'ils décou-
vriroient point quelque vaisseau François. En fin,
frustrez de leur esperance, ils s'assemblent et prient
le Capitaine de donner ordre au retour, et qu'il ne
falloit laisser passer la saison. Il n'y avoit point de
navire capable de les recevoir tous, si bien qu'il en
falloit batir vn. Les charpentiers appellez promirent
qu'en leur fournissant les choses necessaires ils le
rendroient parfait pour le huitiéme d'Aoust. Là-des-
sus chacun au travail : il ne restoit plus qu'à trouver
des vivres. Ce que le Capitaine entreprit faire avec
quelques-vns de ses gens et les matelots. Pour quoy
accomplir il s'embarque sur la riviere sans aucuns
vivres, pour en aller chercher, vivant seulement || de 98
framboises, d'vne certaine graine petite et ronde, et
de racines de palmites qui estoient és côtes de cette
riviere, en laquelle apres avoir navigé en vain, il fut

contraint de retourner au Fort, où les soldats, commençans à s'ennuyer du travail, à cause de l'extréme famine qui les pressoit, proposerent, pour le remede de leur vie, de se saisir d'vn des *Paraoustis*. Ce que le Capitaine ne voulut faire du commencement, ains les envoya avertir de leur necessité, et les prier de leur bailler des vivres pour de la marchandise ; ce qu'ils firent l'espace de quelques jours qu'ils apporterent du gland et du poisson ; mais reconoissans la necessité des François, ils vendoient si cherement leurs denrées qu'en moins de rien ils leur tirerent toute la marchandise qu'ils avoient de reste. Qui pis est, craignans d'estres forcés, ils n'approcherent plus du Fort que de la portée d'vne arquebuze. Là les soldats alloient tout extenués et le plus souvent se depouilloient de leurs chemises pour avoir vn poisson. Que si quelquefois ils remontroient le prix excessif, ces méchans répondoient brusquement : « Si tu fais si grand cas de ta marchandise, mange-la, et nous mangerons nôtre poisson ; » puis ils s'éclatoient de rire et se mocquoient d'eux. Ce que les soldats ne pouvans souffrir, avoient envie de leur en faire payer la folle enchere, mais le Capitaine les appaisoit au mieux qu'il pouvoit. A la parfin il s'avisa d'envoyer vers *Outina* pour le prier de le secourir de gland et de
99 mil. Ce qu'il fit assez pe- || titement, et en lui baillant deux fois autant que la marchandise valloit. Sur ces entrefaites il se presenta quelque occasion de respirer sur ce qu'*Outina* manda qu'il vouloit faire prendre et chatier vn *Paraousti* de ses sujets, lequel avoit des vivres ; et que si on le voulait aider de quelques forces, il conduiroit les François au village

de cetui-là. Ce que fit le Capitaine Laudonniere; mais arrivez vers *Outina*, il les fit marcher contre ses autres ennemis. Ce qui depleut au sieur d'Ottigni, conducteur de l'œuvre, et eust mis *Outina* en pieces sans le respect de son Capitaine. Cette mocquerie rapportée au Fort de la Caroline, les soldats r'entrent en leur premiere deliberation de punir l'audace et mechanceté des Sauvages, et prendre vn de leurs *Paraoustis* prisonnier. Le Capitaine Laudonniere, comme forcé à ceci, en voulut estre le conducteur, et s'embarquerent cinquante des meilleurs soldats en deux barques cinglans vers le païs d'*Outina*, lequel ils prindrent prisonnier, ce qui ne fut sans grands cris et lamentations des siens; mais on leur dit que ce n'estoit pour lui faire mal, ains pour recouvrer des vivres par son moyen. Le lendemain cinq ou six cens Archers Indiens vindrent annoncer que leur ennemi *Potavou,* averti de la capture de leur *Paraousti*, estoit entré en leur village, eloigné de six lieuës de la riviere, et avoit tout brulé, et partant prioient les François de les secourir. Cependant ils voyoient des gens en embuscade en intention de les char- || ger s'ils 100
fussent descendus à terre. Se voyans découverts, ils envoyerent quelque peu de vivres. Et mesurans les François à leur cruauté, qui est de faire mourir tous les prisonniers qu'ils tiennent, et partant desesperans de la liberté d'*Outina*, ils procederent à l'élection d'vn nouveau *Paraousti*, mais le beau-pere d'*Outina* éleva dessus le siege Royal (pour vser de nôtre mot) l'vn des petits enfans d'icelui *Outina*, et fit tant que par la pluralité des voix l'honneur lui fut rendu d'vn chacun. Ce qui fut préque cause de grands troubles

entre eux. Car il y avoit le parent d'vn *Paraousti* voisin de là qui y pretendoit, et avoit beaucoup de voix entre ce peuple. Ce-pendant *Outina* demeuroit prisonnier avec vn sien fils; et entendu par ses sujets le bon traitement qu'on lui faisoit, ils le vindrent visiter avec quelques vivres. Les ennemis d'*Outina* ne dormoient point, et venoient de toutes parts pour le voir, s'efforçans de persuader à Laudonniere qu'il le fist mourir, et qu'il ne manqueroit de vivres, méme *Satouriona*, lequel envoya plusieurs fois des presens de victuailles pour l'avoir en sa puissance, dont se voyant éconduit, il se desista d'y plus pretendre. La famine ce-pendant pressoit de plus en plus, car il ne se trouvoit ni mil, ni féves partout, ayant esté employé ce qui restoit aux semailles; et fut si grande la disette qu'on faisait boüillir et piler dans un mortier des racines pour en faire du pain : méme vn soldat ramassa dans les balieures toutes les arretes de poisson qu'il peut trouver, et les mit secher pour les
101 || mieux briser, et en faire aussi du pain, si bien qu'à la pluspart les os perçoient la peau; méme la riviere estoit en sterilité de poissons; et en cette deffaillance estoit difficile de se deffendre si les Sauvages eussent fait quelque effort.

En ce desespoir vint vn avis des Indiens voisins, sur le commencement de Iuin, qu'au haut païs de la riviere il y avoit du mil nouveau. Laudonniere y alla avec quelques-vns des siens, et trouva qu'il estoit vray. Mais d'vn bien avint vn mal : car la pluspart de ses soldats, pour en avoir plus mangé que leur estomac n'en pouvoit cuire, en furent fort malades. Et de verité il y avoit quatre jours qu'ils n'avoient mangé

que de petits pinocs (fruits verds qui croissent parm les herbes des rivieres, et sont gros comme cerises) et quelque peu de poisson.

De là il s'achemina pour aller surprendre le *Paraousti* d'*Edelano*, lequel avoit fait tuer vn de ses hommes, pour avoir son or, mais il en eut le vent, et gaigna aux pieds avec tout son peuple. Les soldats François bruslerent le village, qui fut vne faible vengeance, car en vne heure ce peuple aura bati vne nouvelle maison. Arrivé à la Caroline, les pauvres soldats et ouvriers affamez ne prindrent le loisir d'egrener le mil qui leur fut distribué, ains le mangerent en épic.
Et est chose étrange qu'il faut garder les champs en
ce païs-là, depuis que les bleds (ou mils) viennent à
maturité, non seulement à cause des mulots, mais
aussi à cause des larrons, ainsi qu'on fait pardeça les
raisins en temps de || vendange. Ce que ne sçachans 102
deux charpentiers François, ils furent tuez pour en
avoir cueilli vn peu. La canne, ou tuyau de ce mil,
est si douce et sucrée, que les petits animaux de la terre la mangent bien souvent par le pied, comme il m'est avenu en ayant semé en nôtre voyage fait avec le sieur de Poutrincourt.

Ainsi que ces choses se passoient, deux des sujets d'*Outina* et vn hermaphrodite apporterent nouvelles que dés-ja les mils estoient meurs en leur terroir. Ce qui fut cause qu'*Outina* promit du mil et des féves à foison si on le vouloit remener. Conseil pris, sa requéte lui fut accordée, mais sans fruit, car estans prés de son village, on y envoya, et ne s'y trouva personne; toutefois le beau-pere et la femme d'*Outina* en estans avertis, vindrent aux barques Françoises

avec du pain, et entretenans d'esperance le Capitaine, tachoient de le surprendre. En fin, se voyans découverts, dirent ouvertement que les grains n'estoient encore meurs. De maniere qu'il fallut remener *Outina*, lequel pensa estre tué par les soldats, voyans la méchanceté de ces Indiens.

Quinze jours apres, *Outina* pria derechef le Capitaine de le remener, s'asseurant que ses sujets ne feroient difficulté de bailler des vivres, et que le mil estoit meur; et en cas de refus, qu'on fit de lui tout ce qu'on voudroit. Laudonniere en personne le conduit jusqu'à la petite riviere qui venoit de son village. On envoye *Outina* avec quelques soldats moyen-
103 nant otages, qui furent mis à la chene, || craignant l'evasion. Sur ces divers pourparlers, Ottigni avec sa troupe s'en alla en la grande maison d'*Outina*, où les principaux du païs se trouverent; et pendant qu'ils faisoient écouler le temps, ils amassoient des hommes, se plaignoient que les François tenoient leurs meches allumées, demandoient qu'elles fussent éteintes, et qu'ils quitteroient leurs arcs: ce qui ne leur fut accordé. *Outina* ce-pendant demeuroit clos et couvert, et ne se trouvoit point és assemblées. Et comme on se plaignoit à lui de tant de longueurs, il répondit qu'il ne pouvoit empécher ses sujets de guerroyer les François; qu'il avait veu par les chemins des fleches plantées, au bout desquelles y avoit des cheveux longs, signe certain de guerre denoncée et ouverte; et que pour l'amitié qu'il portoit aux François, il les avertissoit que ses sujets avoient deliberé de mettre des arbres au travers de la petite riviere, pour arréter là leurs barques et les combattre à l'aise. Là-dessus

on ouït la voix d'vn François qui avoit préque tou-
jours esté parmi les Indiens, lequel crioit pour autant
qu'on le vouloit porter dans le bois pour l'égorger,
dont il fut secouru et delivré. Toutes ces choses con-
siderées, le Capitaine arréta de se retirer le 27. de
Iuillet. Parquoy il fit mettre ses soldats en ordre, et
leur bailla à chacun vn sac de mil; puis s'achemina
vers les barques, pensant prévenir l'entreprise des
Sauvages. Mais il rencontra au bout d'vne allée d'ar-
bres de deux à trois cens Indiens, lesquels les sa-
luërent d'vne infinité de flechades bien furieuse-
ment. || Cet effort fut vaillamment soustenu par l'en- 104
seigne de Laudonniere, si bien que ceux qui tombe-
rent morts rafraichirent vn peu la colere des survi-
vans. Cela fait, les nôtres poursuivirent leur chemin
en bon ordre pour gaigner païs. Mais au bout de
quatre cens pas ils furent rechargés d'vne nouvelle
troupe de Sauvages en nombre de trois cens, qui les
assaillirent en front, ce-pendant que le reste des pre-
cedens leur donnoient en queuë. Ce second assaut fut
soustenu avec tant de valeur qu'il est possible par le
sieur d'Ottigni. Et bien en fut besoin estant si petit
nombre contre tant de Barbares qui n'ont autre étude
que la guerre.

Leur façon de combattre estoit telle, que quand deux cens avoient tiré, ils se retiroient et faisoient place aux autres qui estoient derriere, et avoient cependant le pied et l'œil si prompts, qu'aussitôt qu'ils voyoient coucher l'arquebuze en jouë, aussi-tôt estoient-ils en terre, et aussi-tôt relevez pour répondre de l'arc, et se détourner si d'avanture ils sentoient que l'on voulust venir aux prises : car il n'y

a rien que plus ils craignent, à cause des dagues et des épées. Ce combat dura depuis neuf heures du matin jusques à ce que la nuict les separa. Et n'eust esté qu'Ottigni s'avisa de faire rompre les fleches qu'ils trouvoient par les chemins, il n'y a point de doute qu'il eust eu beaucoup d'affaires : car les fleches, par ce moïen, deffaillirent aux Barbares, et furent contraints se retirer. La revuë faite, se trouva faute de deux hommes qui avoient esté tués, et vingt-
105 deux y en avoit || de navrez, lesquels à peine peurent estre conduits jusques aux barques. Tout ce qui se trouva de mil ne fut que la charge de deux hommes, qui fut distribué également. Car lors que le combat avoit commencé, chacun fut contraint de quitter son sac pour se deffendre.

Voilà comme pour la vie on est contraint de rompre les plus étroites amitiez. La pestilence, disoit vn Ancien (1), est chose heureuse, le carnage d'vne bataille perduë chose heureuse, bref, toute sorte de mort est aisée; mais la cruele faim epuise la vie, saisit les entrailles, tourment de l'esprit, dessechement du corps, maitresse de transgression, la plus dure de toutes les necessitez, le plus difforme de tous les maux, la peine la plus intolerable qui soit méme aux enfers. Ce fut vne pauvre providence aux François de porter des vivres si écharcement qu'il n'y en eust que pour vne chetive année. Et puis qu'on vouloit habiter en la province, et qu'on la tenoit pour bonne et de bon rapport, il falloit tout d'vn coup se pourvoir de vivres pour deux ou trois ans, puisque le Roy

(1) Quintil., en la Déclam. 12.

embrassoit cette affaire; et s'addonner courageusement à la culture de la terre ayans l'amitié du peuple. Les accidens de mer sont si journaliers, qu'il est difficile d'executer les promesses à point nommé, quand bien on auroit bonne volonté de ce faire. Noz voyages, graces à Dieu, n'ont point esté reduits à cette misere, ny en ont approché. Et en tout cas noz rives de mer sont en tout temps remplies de coquillages, comme de moules, coques et palourdes, qui ne manquent point au plus long et plus rigoureux hiver.

|| *Provisions de mil. Arrivée de quatre navires Angloises. Reception du Capitaine et general Anglois. Humanité et courtoisie d'icelui envers les François.* 106

CHAP. XVI.

APRES que Laudonniere eut rendu et fait rendre graces à Dieu de la delivrance de ses gens, se voyant frustré de ce côté, il fit diligence de trouver des vivre d'ailleurs. Et de fait en trouva quantité à l'autre part de la riviere, aux villages de *Saranaï* et d'*Emoloa*. Il envoya aussi vers la riviere de Somme, dite par les Sauvages *Ircana*, où le Capitaine Vasseur et son Sergent allerent avec deux barques, et y trouverent vne grande assemblée des *Paraoustis* du païs, entre lesquels estoit *Athore*, fils de *Satouriona*, *Apalou*, et *Tacadocorou*, assemblez là pour se rejouïr, pource

qu'il y a de belles femmes et filles. Noz François leur firent des presens; en contre-change de quoy leurs barques furent incontinent chargées de mil. Se voyans honnestement pourveuz de vivres, ils diligenterent au parachevement des vaisseaux pour retourner en France, et commencerent à ruiner ce qu'avec beaucoup de peines ils avoient bati. Cependant il n'y avoit celui qui n'eust vn extreme regret d'abandonner vn païs de verité fort riche et de bel espoir, auquel il avoit tant enduré pour découvrir ce que par
107 la propre || faute des nôtres il falloit laisser. Car si, en temps et lieu, on leur eust tenu promesse, la guerre ne se fust meuë à l'encontre d'*Outina*, lequel et autres ils avoient entretenus en amitié avec beaucoup de peines, et n'avoient encore perdu leur alliance, nonobstant ce qui s'estoit passé.

Comme vn chacun rongeoit ces choses en son esprit, voici paroître quatre voiles en mer le troisiéme jour d'Aoust, dont ils furent épris d'une excessive joye melée de crainte tout ensemble. Apres que ces navires eurent moüillé l'ancre, ils découvrirent comme ils envoyoient vne de leurs barques en terre, veu laquelle Laudonniere fit armer en diligence l'vne des siennes pour envoyer au devant, et sçavoir quelles gens c'estoient. Ce-pendant, de crainte que ce ne fust Hespagnols, il fit mettre ses soldats en ordre, et les tenir prets. La barque retournée, il eut avis que c'estoient Anglois, et de fait ils amenerent avec eux vn Diepois, lequel au nom du general Anglois vint prier Laudonniere de permettre qu'ils prinssent des eaux, dont ils avoient grande necessité, faisans entendre qu'il y avoit plus de quinze jours qu'ils rodoient

du long de la côte sans en pouvoir trouver. Ce Diepois apporta deux flaccons de vin avec du pain de froment, qui furent departis à la pluspart de la compagnie. Chacun peut penser si cela leur apporta de la rejoüissance. Car le Capitaine méme n'avoit point beu de vin il y avoit plus de sept mois. La requeste de l'Anglois accordée, il vint trouver le Capitaine
Laudonniere dans vne || grande barque accompagné 108
de ses gens honorablement vetuz, toutefois sans armes, et fit apporter vne grande quantité de pain et de vin pour en donner à vn chacun. Le Capitaine ne s'oublia à lui faire la meilleure chere qu'il pouvoit. Et à cette occasion fit tuer quelques moutons et poules qu'il avoit jusques alors soigneusement gardez, esperant en peupler la terre. Car pour toutes sortes de maladies et de necessitez qui lui fussent survenües, il n'avoit voulu qu'vn seul poulet fust tué. Ce qui fut cause qu'en peu de temps il en avoit amassé plus de cent chefs.

Or ce-pendant que le general Anglois estoit là trois jours se passerent, pendant lesquels les Indiens abordoient de tous côtez pour le voir, demandans à Laudonniere si c'estoit pas son frere, ce qu'il leur accordoit, et adjoutoit qu'il l'estoit venu secourir avec si grande quantité de vivres, que de là en avant il se pourroit bien passer de prendre aucune chose d'eux. Le bruit incontinent en fut épandu par toute la terre, si bien que les ambassadeurs venoient de tous côtez pour traiter alliance au nom de leurs maitres avec lui, et ceux mémes qui par avant avoient envie de lui faire la guerre se declarerent ses amis et serviteurs, à quoy ils furent receuz. Le general coneut

incontinent l'envie et la necessité qu'avoient les François de retourner en France; et pource il offrit de les passer tous. Ce que Laudonniere ne voulut, estant en doute pour quelle raison il s'offrit si liberalement et ne sçachant en quel estat estoient les affaires de France avec les Anglois; et craignant encore
109 || qu'il ne voulust attenter quelque chose en la Floride au nom de sa maitresse. Parquoy il fut refusé tout à plat, dont s'éleva vn grand murmure entre les soldats, lesquels disoient que leur Capitaine avoit envie de les faire tous mourir. Ils vindrent donc trouver le Capitaine en sa chambre, et lui firent entendre leur dessein, qui estoit de ne refuser l'occasion. Laudonniere ayant demandé une heure de temps pour leur répondre, amassa les principaux de sa compagnie, lesquels (apres leur en avoir communiqué) répondirent tous d'vne voix qu'il ne devoit refuser la commodité qui se presentoit, et qu'estans delaissés il estoit loisible de se servir des moyens que Dieu avoit envoyez.

Ils acheterent donc vn des navires de l'Anglois à prix honeste, pour la somme de sept cens escus, et lui baillerent partie de leurs canons et poudres en gage. Ce marché ainsi fait, il considera la necessité des François, qui n'avoient pour toute nourriture que du mil et de l'eau : dont émeu de pitié il s'offrit de les aider de vingt bariques de farine, six pipes de féves, vn poinson de sel, et vn quintal de cire pour faire de la chandele. Or pour autant qu'il voyoit les pauvres soldats pieds nuds, il offrit encores cinquante paires de souliers. Ce qui fut accepté, et accordé de prix avec lui. Et particulierement encore il fit present

au Capitaine d'vne jare d'huile, d'vne jane de vinaigre, d'vn baril d'olives, d'vne assez grande quantité de ris, et d'vn baril de biscuit blanc. Et fit encore plusieurs autres presens aux principaux officiers de || la compagnie selon leurs qualitez. Somme, il ne se 110
peut exprimer au monde plus grande courtoisie que celle de cet Anglois, appellé maitre Iean Havvkins, duquel si j'oubliois le nom, je penserois avoir contre lui commis ingratitude.

Incontinent qu'il fut parti, on fait diligence de se fournir de biscuit, au moyen des farines que les Anglois avoient laissé, on relie les futailles necessaires pour les provisions d'eau. Ce qui fut d'autant plustôt expedié que le desir de retourner en France fournissoit à vn chacun de courage. Estans prets de faire voile, il fut avisé de mener en France quelques beaux Indiens et Indiennes, à fin que si derechef le voyage s'entreprenoit ils peussent raconter à leurs *Paraoustis* la grandeur de noz Rois, l'excellence de noz Princes, la bonté de nôtre païs, et la façon de vivre des François. A quoy le Capitaine avoit fort bien pourveu, si les affaires ne se fussent ruinées, comme il sera dit aux chapitres prochainement suivans.



Preparation du Capitaine Laudonniere pour retourner en France. Arrivée du Capitaine Iean Ribaut. Calomnies contre Laudonniere. Navires Hespagnoles ennemies. Deliberation sur leur venuë.

CHAP. XVII.

ON n'attendoit plus que le vent et la marée, lesquels se trouverent propres le vingt-huitiéme jour du mois d'Aoust, quand (sur le point de sortir) voici que les Capi-
111 taines Vasseur et Verdier || commencerent à découvrir des voiles en la mer, dont ils avertirent leur general Laudonniere : sur quoy il ordonna de bien armer vne barque pour aller découvrir et reconoitre quelles gens c'estoient, et ce-pendant fit mettre ses gens en ordre et en tel équipage que si c'eussent esté ennemis : en quoy il y avoit sujet de doute, car sa barque estoit arrivée vers le vaisseau à deux heures apres midi, et n'avoient fait sçavoir aucunes nouvelles de tout le jour. Le lendemain au matin entrerent en la riviere environ sept barques (entre lesquelles estoit celle qu'avoit envoyée Laudonniere) chargées de soldats, tous ayans l'arquebuze et le morion en téte, lesquels marchoient tous en bataille le long des côteaux où estoient quelques sentinelles Françoises, ausquelles ils ne voulurent donner aucune réponse, nonobstant toutes les demandes qu'on leur fit : tellement que l'vne desdites sentinelles fut

contraint leur tirer une arquebuzade, sans toutefois les assener à cause de la trop grande distance. Laudonniere pensant que ce fust ennemis fit dresser deux pieces de campagne, qui lui estoient restées : de façon que si approchans du Fort ils n'eussent crié que c'estoit le Capitaine Ribaut, il n'eust failli à leur faire tirer la volée. La cause pour laquelle le Capitaine Ribaut estoit venu de cette façon estoit pour ce qu'on avoit fait des rapports en France que Laudonniere trenchoit du grand et du Roy, et qu'à grand peine pourroit-il endurer qu'vn autre que lui
entrast au Chateau de la Caroline pour y com- || man- 112
der. Ce qui estoit colomnieux. Estant donc fait certain que c'estoit le Capitaine Ribaut, il sortit du Fort pour aller au devant de lui, et lui rendre tous les honneurs qu'il lui estoit possible. Il le fit saluër par vne gentille scopeterie de ses arquebuziers, à laquelle il répondit de méme. La rejouïssance fut telle que chacun se peut imaginer. Sur les faux rapports susdits, le Capitaine Ribaut vouloit arrester le Capitaine Laudonniere pour demeurer là avec lui, disant qu'il écriroit en France, et feroit evanouïr tous ces bruits. Laudonniere dit qu'il ne lui seroit point honorable de faire telle chose, d'estre inferieur en vn lieu où il auroit commandé en chef, et où il auroit enduré tant de maux. Et que lui-méme Ribaut, mettant la main à la conscience, ne lui conseilleroit point cela. Plusieurs autres propos furent tenuz tant avec ledit Ribaut que d'autres de sa compagnie, et répondu par Laudonniere aux calomnies qu'on lui avoit mis sus en Cour, mémement sur ce qu'on avoit fait trouver mauvais à monsieur l'Admiral qu'il avoit mené vne

bonne femme pour subvenir aux necessitez du ménage, et des malades, laquelle plusieurs là méme avoient demandé en mariage, et de fait a esté mariée depuis son retour en France à vn de ceux qui la desiroient estans en la Floride. Au reste qu'il est necessaire en telles entreprises se faire reconoitre et obeïr suivant sa charge, de peur que chacun ne vueille estre maitre se sentant éloigné de plus grandes forces. Que si les rapporteurs avoient appellé cela rigueur, cette
113 chose venoit || plustot de la desobeïssance des complaignans que de sa nature, moins sujette à estre rigoureuse qu'ils n'estoient à estre rebelles, comme les les effets l'ont montré.

Le lendemain de cette arrivée voici venir Indiens de toutes parts pour sçavoir quelles gens c'estoient. Aucuns reconeurent le Capitaine Ribaut à sa grande barbe, et lui firent des presens, disans qu'en peu de jours ils le meneroient aux montagnes du *Vaiaci*, où se trouvoit du cuivre rouge, qu'ils nomment en leur langage *Pieroapira*, duquel le Capitaine Ribaut ayant fait faire quelque essai par son Orfevre, il lui rapporta que c'estoit vray or.

Pendant ces parlemens, comme le Capitaine Ribaut eut fait décharger ses vivres, voici que le quatriéme de Septembre six grandes navires Hespagnoles arriverent en la rade où les quatre plus grandes des François estoient demeurées, lesquelles mouïllerent l'ancre en asseurant nos François de bonne amitié. Ils demanderent comme se portoient les chefs de cette entreprise, et les nommerent tous par noms et surnoms. Mais le lendemain sur le point du jour ils commencerent canoner sur les nôtres, lesquels reco-

gnoissans leur équipage estre trop petit pour leur
faire téte, à raison que la pluspart de leurs gens
estoient en terre, ils abandonnerent leurs ancres, et
se mirent à la voile. Les Hespagnols se voyans dé-
couverts leur lacherent encore quelques volées de
canons, et les pourchasserent tout le jour; et voyans
les navires Françoises meilleu- || res de voiles que les 114
leurs, et aussi qu'ils ne se vouloient point depouïller
de la côte, ils se retirerent en la riviere des Dauphins,
que les Indiens nomment *Seloy*, distante de huit ou
dix lieuës de la Caroline. Les nôtres donc, se sentans
forts de voiles, les suivirent pour voir ce qu'ils fe-
roient. Ce qu'ayans fait, ils revindrent en la riviere
de May, là où le Capitaine Ribaut estant allé dans
vne barque, on lui fit le recit de ce qui estoit, méme
qu'il y estoit entré trois navires Hespagnoles dans la
riviere des Dauphins, et les trois autres estoient de-
meurées à la rade; aussi qu'ils avoient fait descendre
leur infanterie, leurs vivres et munitions. Ayant en-
tendu ces nouvelles, il revint vers la Forteresse, et en
presence des Capitaines et autres Gentils-hommes, il
proposa qu'il estoit necessaire pour le service du Roy
de s'embarquer avec toutes les forces, et aller trouver
les trois navires Hespagnoles qui estoient en la rade;
sur quoy il demanda avis. Le Capitaine Laudonniere,
malade au lit, remontra les perilleux coups de vents
qui surviennent en cette côte, et que là où il avien-
droit qu'il la dépouïllast, il seroit mal-aisé de la pou-
voir reprendre; que ce-pendant ceux qui demeure-
roient au Fort seroient en peine et danger. Les autres
Capitaines lui en remonstrerent encore davantage, et
qu'ils n'estoient point d'avis que telle entreprise se

fist, mais estoit beaucoup meilleur de garder la terre, et faire diligence de se fortifier. Ce nonobstant il se resolut de le faire et persista en son embarquement;
115 print tous les soldats || qu'il avoit souz sa charge, et les meilleurs de la compagnie de Laudonniere, avec son Lieutenant, son Enseigne et son Sergent. Laudonniere lui dist qu'il avisast bien à ce qu'il vouloit faire, puis qu'il estoit chef dedans le païs, de crainte qu'il n'arrivast quelque chose de sinistre. A quoy il répondit qu'il ne pouvoit moins faire que de continuer cette entreprise; et qu'en la lettre qu'il avoit receuë de Monsieur l'Admiral il y avoit vne apostile, laquelle il montra écrite en ces termes : « Capitaine Iean Ribaut, en fermant cette lettre j'ay eu certain avis « comme *Dom Petro Melandes* se part d'Hespagne pour « aller à la côte de la Nouvelle-France. Vous regar- « derez de n'endurer qu'il entreprenne sur nous, non « plus qu'il veut que nous entreprenions sur eux. » Vous voyez (ce dit-il) la charge que j'ay, et vous laisse à juger à vous-méme si vous en feriez moins, attendu le certain avertissement que nous avons que dés-ja ils sont en terre, et nous veulent courir sus. A cela Laudonniere ne sceut que repliquer.



Opiniatreté du Capitaine Ribaut. Prise du Fort des François. Retour en France. Mort dudit Ribaut et des siens. Brief recit de quelques cruautés Hespagnoles.

CHAP. XVIII.

LE Capitaine Ribaut, opiniatré en sa premiere proposition, s'embarqua le 8. de Septembre, et emmena avec lui 38. des gens du Capitaine Laudonniere, ensemble son
Enseigne. || Ainsi ne lui demeura aucun homme de 116
commandement, car chacun suivit ledit Ribaut comme chef, au nom duquel depuis son arrivée tous les cris et bans se faisoient. Le dixiéme de Septembre survint vne tempete si grande en mer, que jamais ne s'en estoit veu vne pareille. Ce qui fut cause que Laudonniere remontra à ce qui lui restoit de gens le danger où ils estoient d'endurer beaucoup de maux si le cas estoit écheu qu'il fust arrivé inconvenient au Capitaine Ribaut et ceux qui estoient avec lui, ayans les Hespagnols si prés d'eux, qui se fortifioient. Partant, qu'il falloit aviser à se remparer et racoutrer ce qui avoit esté demoli. Les vivres estoient petits; car méme le Capitaine Ribaut avoit emporté le biscuit que Laudonniere avoit fait faire des farines Angloises; et ne s'estoit ressenti d'aucune courtoisie dudit Ribaut, lequel lui avoit distribué son vivre comme à vn simple soldat. Nonobstant toute leur diligence, ils ne peurent achever leur cloture. En cette neces-

sité donc on fait la reveuë des hommes de defense,
qui se trouverent en bien petit nombre. Car il y avoit
plus de quatre-vingts que de goujats, que femmes
et enfans, et bon nombre de ceux d'icelui Laudon-
niere encore estropiez de la journée qu'ils eurent
contre *Outina*.Cette reveuë faite, le Capitaine ordonne
les gardes, desquelles il fit deux escoüades pour se
soulager l'vne l'autre.

La nuit d'entre le dix-neuf et vingtiéme de Sep-
tembre, vn nommé la Vigne estoit de garde avec son
117 escoüade, là où il fit tout le devoir, || encore qu'il
pleust incessamment. Quand donc le jour fut venu,
et qu'il vit la pluie continuer mieux que devant, il
eut pitié des sentinelles ainsi mouïllées; et pensant
que les Hespagnols ne deussent venir en vn si etrange
temps, il les fit retirer, et de fait lui-méme s'en alla
en son logis. Ce-pendant quelqu'vn qui avoit à faire
hors le Fort, et le trompette qui estoit allé sur le
rempart, apperceurent vne troupe d'Hespagnols qui
descendoient d'vne montagnette, et commencerent à
crier alarmes, et méme le trompette. Ce qu'entendu,
le Capitaine sort la rondelle et l'épée au poing, et s'en
va au milieu de la place criant apres ses soldats. Au-
cuns de ceux qui avoient bonne volonté, allerent de-
vers la breche là où estoient les munitions de guerre,
où ils furent forcés et tuez. Par ce méme lieu deux
enseignes entrerent, lesquelles furent incontinent
plantées. Deux autres enseignes aussi entrerent du
côté d'Ouest, où il y avoit aussi vne autre breche, à
laquelle ceux qui se presenterent furent tués et def-
faits. Le Capitaine allant pour secourir vne autre
breche trouva en téte vne bonne troupe d'Hespa-

gnols, qui ja estoient entrez, et le repousserent jusques en la place, là où estant il découvrit vn nommé François Iean, l'vn des mariniers qui deroberent les barques dont a esté parlé ci-dessus, lequel avoit amené et conduit les Hespagnols. Et voyant Laudonniere, il commença à dire. C'est le Capitaine, et lui ruerent quelques coups de picques. Mais voyant la place dés-ja prise et les enseignes plantées sur les
rempars, et n'ayant qu'vn homme aupres de soy, il 118
entra en la court de son logis, dedans laquelle il fut poursuivi; et n'eust esté vn pavillon qui estoit tendu, il eust esté pris; mais les Hespagnols qui le suivoient samuserent à couper les cordes du pavillon, et ce-pendant il se sauva par la breche du côté de l'Ouest, et s'en alla dans les bois, là où il trouva vne quantité de ses hommes qui s'estoient sauvés, du nombre desquels il y en avoit trois ou quatre fort blessez. Alors il leur dit: Enfans, puis que Dieu a voulu que la fortune nous soit avenuë, il faut que nous mettions peine de gaigner à travers les marais jusques aux navires qui sont à l'embouchure de la riviere. Les vns voulurent aller en vn petit village qui estoit dans les bois, les autres le suivirent au travers des roseaux dedans l'eau, là où ne pouvant plus aller pour la maladie qui le tenoit, il envoya deux hommes sçachans bien nager, qui estoient aupres de lui, vers les vaisseaux, pour les avertir de ce qui estoit avenu, et qu'ils le vinssent secourir. Ils ne sceurent pour ce jour-là gaigner les vaisseaux pour les avertir, et falut que toute la nuit il demeurast en l'eau jusques aux épaules, avec un de ses hommes qui jamais ne le voulut abandonner. Le lendemain, pensant mourir là, il se mit

en devoir de prier Dieu. Mais ceux des navires ayans sceu où il estoit, ils le vindrent trouver en piteux estat, et le porterent en la barque. Ils allerent aussi du long de la riviere pour recueillir ceux qui s'estoient sauvez. Le Capitaine ayant changé d'habits,
119 dont on l'ac- || commoda, ne voulut entrer dans les
navires que premierement il n'allast avec la barque le long des roseaux chercher les pauvres gens qui estoient épars, là où elle en recueillit dix-huit ou vingt. Estant arrivé aux vaisseaux, on lui conta comme le Capitaine Iacques Ribaut, neveu de l'autre (qui estoit en son navire distant du Fort de deux arquebuzades), avoit parlementé avec les Hespagnols, et que François Iean estoit allé en son navire, où il avoit longtemps esté, dont on s'emerveilla fort, veu que c'étoit celui qui estoit cause de cette entreprise.

Apres s'estre r'assemblés, on parlementa de revenir en France et des moyens de s'accommoder. Ce qu'estant fait, le vingt-cinquiéme de Septembre Laudonniere et Iacques Ribaut firent voiles, et environ le vingt-huitiéme Octobre découvrirent l'ile de Flors aux Açores, ayans assez heureusement navigé, mais avec telle incommodité de vivres, qu'ils n'avoient que du biscuit et de l'eau. L'onziéme de Novembre ils se trouverent à soixante-quinze brasses d'eau, et s'estant trouvé le Capitaine Laudonniere porté sur la côte de l'Angleterre en Galles, il y mit pied à terre, et renvoya le navire en France, attendant qu'il se fust vn petit raffraichi, et peu apres vint trouver le Roy pour lui rendre compte de sa charge.

Voilà l'issuë des affaires qui ne marchent pas par bonne conduite. Le long delay fait en l'embarque-

ment du Capitaine Iean Ribaut : et les quinze jours de temps qu'il employa à côtoyer la Floride avant que d'arriver à la || Caroline, ont esté cause de la perte 120
de tout. Car s'il fust arrivé quand il pouvait, sans s'amuser à aller de riviere en riviere, il eust eu du temps pour descharger ses navires, et se mettre en bonne defense, et les autres fussent revenuz paisiblement en France. Aussi lui a-il fort mal pris d'avoir voulu plustot suivre les conceptions de son esprit que son devoir. Car il n'eut point plustot laissé le Fort François pour se mettre en mer apres les navires Hespagnoles, que la tempéte le print, laquelle à la fin le contraignit de faire naufrage contre la côte, là où tous ses vaisseaux furent perdus, et lui à peine se peut-il sauver des ondes, pour tomber entre les mains des Hespagnols, qui le firent mourir et tous ceux de sa troupe. Ie dy mourir, mais d'vne façon telle que les Canibales et Lestrigons en auroient horreur; car apres plusieurs tourmens ils l'écorcherent cruellement (contre toutes les loix de guerre qui furent jamais) et envoyerent sa peau en Europe. Exemple indigne de Chrétiens, et d'vne nation qui veut que l'on croye qu'elle marche d'vn zele de religion en la conquéte des terres Occidentales, ce que tout homme qui sçait la verité de leurs histoires ne croira jamais. Je m'en rapporte à ce qu'en a écrit Dom Barthelemi de la Casas, Moine Hespagnol, et Evesque de Chiapa, qui a esté present aux horribles massacres, boucheries, cruautés et inhumanités exercées sur les pauvres peuples qu'ils ont domptés en ces parties-là, entre lesquels il rapporte qu'en quarante-cinq ans ils en ont fait mourir et destruit || vingt millions : 121

concluant que les Hespagnols ne vont point és Indes y estans menez de l'honneur de Dieu et du zele de sa foy, ni pour secourir et avancer le salut à leurs prochains, ni aussi pour servir à leur Roy, de quoy à faulses enseignes ils se vantent; mais l'avarice et l'ambition les y pousse, à fin de perpetuellement dominer sur les Indiens en tyrans et diables. Ce sont les mots de l'Autheur, lequel recite qu'on n'avoit (au temps qu'il y a esté) non plus de soin d'endoctriner et mener à salut ces pauvres peuples-là que s'ils eussent esté des bois, des pierres, des chiens, ou des chats; adjoutant qu'vn Iean Colmenero, homme fantastique, ignorant et sot, à qui estoit donnée vne grande ville en comande, et lequel avoit charge d'ames, estant vne fois par lui examiné, ne sçavoit seulement faire le signe de la Croix; et estant enquis quelle chose il enseignoit aux Indiens, il répondit qu'il les donnoit aux diables, et que c'estoit assez qu'il leur disoit : *Per signin sanctin cruces*. Cet autheur nous a laissé vn Recueil ou abregé intitulé : *Destruction des Indes par les Hespagnols :* meu à ce faire voyant que tous ceux qui en écrivent les histoires, soit pour aggréer, soit par crainte, ou qu'ils soient pensionnaires, passent souz silence leurs vices, cruautés et tyrannies, afin qu'on les repute gens de bien. Ie mettray ici seulement ce qu'il recite de ce qu'ils ont fait en l'ile de *Cuba*, qui est la plus proche de la Floride.

En l'an mil cinq cens et onze (dit-il) passerent à l'ile de *Cuba*, où il avint chose fort remarquable. Vn
122 *Cacique* (c'est ce que les Flori- || diens appellent *Paraousti*, Capitaine ou Prince) grand seigneur nommé *Hathuey*, qui s'estoit transporté de l'ile Hespagnole à

celle de *Cuba* avec beaucoup de ses gens, pour fuïr les cruautés et actes inhumains des Hespagnols : Comme quelques Indiens lui disoient les nouvelles que les Hespagnols venoient vers *Cuba*, il assembla son peuple, et leur dit : Vous sçavez le bruit qui court que les Hespagnols viennent par-deça, et sçavez aussi par experience comme ils ont traitté tels et tels, et les gens de *Hayti* (qui est l'ile Hespagnole, voisine de *Cuba*) ; ils viennent faire le méme ici. Sçavez-vous pourquoy ils le font? Ils répondirent que non, sinon (disoient-ils) qu'ils sont de leur nature cruels et inhumains. Il leur dit : Ils ne le font point seulement pour cela, mais aussi parce qu'ils ont vn Dieu lequel ils adorent, et demandent avoir beaucoup; et afin d'avoir de nous autres, pour l'adorer, ils mettent peine à nous subjuguer, et ils nous tuent. Il avoit aupres de soy vn coffret plein d'or et de joyaux, et dit : Voici le Dieu des Hespagnols. Faisons-luy, s'il vous semble bon, *Areytos* (qui sont bals et danses) et en ce faisant lui donnerons contentement, et commandera aux Hespagnols qu'ils ne nous facent point de déplaisir. Ils répondirent tous à claire voix : C'est bien dit, c'est bien dit. Et ainsi ils danserent devant lui jusques à se lasser. Et lors le seigneur *Hathuey* dit : Regardez quoy qu'il en soit, si nous le garderons afin qu'il nous soit oté, car à la fin ils nous tuëront. Parquoy jettons-le en la riviere. A quoy ils || s'accorderent tous, et ainsi ils jetterent ce 123
Dieu en vne grande riviere qui estoit là tout prés.

Ce seigneur et *Cacique* alloit toujours fuyant les Hespagnols incontinent qu'ils arrivoient à l'ile de *Cuba*, comme celui qui les conoissoit trop, et il se de-

ſendoit quand il les rencontroit. A la fin il fut pris, et brulé tout vif. Et comme il estoit attaché au pal, vn Religieux de sainct François, homme sainct, lui dit quelque chose de nôtre Dieu et de nôtre Foy, lesquelles il n'avoit jamais ouïes, et ne pouvoient l'instruire en si peu de temps. Le Religieux adjousta que s'il vouloit croire à ce qu'il lui disoit, il iroit au ciel, où y a gloire et repos eternel; et s'il ne le croyoit point, il iroit en enfer pour y estre tourmenté perpetuellement. Le *Cacique*, apres y avoir vn peu pensé, demanda si les Hespagnols alloient au ciel. Le Religieux répondit qu'ouï, quant aux bons. Le *Cacique* à l'heure, sans plus penser, dit qu'il ne vouloit point aller au ciel, mais en enfer, afin de ne se trouver en compagnie de telles gens. Et voici les loüanges que Dieu et nôtre Foy ont receu des Hespagnols qui sont allés aux Indes.

Vne fois (poursuit l'Autheur) les Indiens venoient au devant de nous nous recevoir avec des vivres et viandes delicates, et avec toute autre caresse de dix lieuës loin, et estans arrivez ils nous donnerent grande quantité de poisson, de pain, et autres viandes. Voilà incontinent que le diable se met és Hespagnols, et passent par l'épée en ma presence, sans
124 cause quelconque, plus de trois mille ames, || qui estoient assis devant nous, hommes, femmes et enfans. Ie vis là si grandes cruautés, que jamais hommes vivans n'en virent, ni n'en verront de semblables.

Vne autre fois et quelques jours apres, j'envoyay des messagers à tous les Seigneurs de la province de *Havana*, les asseurant qu'ils n'eussent peur (car ils

avoient ouï de mon credit) et que sans s'absenter ils nous vinssent voir, et qu'il ne leur seroit fait aucun déplaisir : car tout le païs estoit effrayé des maux et tueries passées : et fis ceci par l'avis du Capitaine méme. Quand nous fumes venus à la province, vingt et vn *Caciques* nous vindrent revoir, lesquels le Capitaine print incontinent, rompant l'asseurance que je leur avoy donnée, et les voulut le jour ensuivant bruler vifs, disant qu'il estoit expedient de faire ainsi ; qu'autrement ils feroient quelque jour vn mauvais tour. Ie me trouvay en vne tres-grande peine pour les sauver du feu : toutefois à la fin ils échapperent.

Apres que les Indiens de cette ile furent mis en la servitude et calamité de ceux de l'ile Hespagnole, et qu'ils virent qu'ils mouroient et perissoient tous sans aucun remede, les vns commencerent à s'enfuïr aux montagnes, les autres tous desesperez se pendirent, hommes et femmes, pendans quant et quant leurs enfans. Et par la cruauté d'vn seul Hespagnol que je cognoy, il se pendit plus de deux cens Indiens, et est mort de cette façon vne infinité de gens.

|| Il y avoit en cette ile vn officier du Roy à qui 125
ils donnerent pour sa part trois cens Indiens, dont au bout de trois mois il lui en estoit mort au travail des minieres deux cens soixante. Apres ils lui en donnerent encore vne fois autant, et plus, et les tua aussi bien ; et autant qu'on lui en donnoit, autant en tuoit-il, jusques à ce qu'il mourut, et que le diable l'emporta.

En trois, ou quatre mois, moy estant present, il est mort plus de six mille enfans, pour leur estre otez peres et meres qu'on avoit mis aux minieres. Ie vis

aussi d'autres choses épouventables au depeuplement de cette ile, laquelle c'est grand' pitié de voir ainsi maintenant desolée.

Ie n'ay voulu mettre que ceci des cruautés des Hespagnols en l'ile de *Cuba*. Car qui voudroit écrire ce qu'ils ont fait en trois mille lieuës de terre, on en pourroit faire vn gros volume, tout de méme étoffe que ce que dessus. Comme par exemple j'adjouteray ce que le méme dit des cruautez faites és iles de Sainct-Iean et de *Iamaïca :* Les Hepagnols (dit-il) passerent à l'ile Sainct-Iean et à celle de *Iamaïca* (qui estoient comme des jardins et ruches d'abeilles) en l'an mil cinq cens neuf, s'estans proposé la méme fin et but qu'ils avoient eu en l'ile Hespagnole, faisans et commettans les brigandages et pechez susdits, et y adjoutant davantage beaucoup de tres-grandes et notables cruautez, tuans, brulans, rotissans, et jettans aux chiens, puis apres aussi opprimans, tourmen-
126 tans, et vexans en des minieres, et par || autres travaux, jusques à consumer et extirper tous ces pauvres innocens qui estoient en ces deux iles jusques à six cens mille; voire je croy qu'ils estoient plus d'vn million; et il n'y a point aujourd'hui en chacune ile 200. personnes, et tous sont peris sans foy et sans sacremens.

Toutes lesquelles cruautés, et cent mille autres, ce bon Evesque ne pouvant supporter, il en fit ses remontrances et plaintes au Roy d'Hespagne, qui ont esté redigées par écrit, au bout desquelles est la protestation qu'il en a fait, appellant Dieu à témoin, et toutes les hierarchies des Anges, et tous les Saincts de la Cour celeste, et tous les hommes du monde,

méme ceux-là qui vivront ci-apres, de la certification qu'il en donne, et de la décharge de sa conscience, en l'année mille cinq cens quarante deux. Chose certes au recit de laquelle par avanture ceux qui ont l'Hespagne en l'ame ne me croiront point; mais ce que j'ay dit n'est qu'vne petite parcelle du contenu au livre de cet Autheur, lequel les Hespagnols mémes ne se dédaignent point de citer avec ce que dessus és livres qu'ils ont intitulez: Histoire du grand royaume de la Chine. Et pour mieux confirmer telz scrupuleux je les r'envoye encore à vn autre qui a décrit l'histoire naturele et morale des Indes tant Orientales qu'Occidentales, Ioseph Acosta (1), lequel quoy qu'il couvre ces horribles cruautés (comme estant de la nation) toutefois en adoucissant la chose il n'a pas peu se tenir de dire : *Mais nous autres à present, ne considerans rien de cela* (il parle de la bonne poli- || ce et en- 127
tendement des Mexicains), *nous y entrons par l'épée, sans les ouïr ni entendre, etc.* Et ailleurs (2), rendant la raison pourquoy les iles qu'on appelle de Barlouënte, c'est à sçavoir l'Hespagnole, Cube, Port-riche, et autres en ces environs, sont aujourd'hui si peu habitées : *Pource*, dit-il, *qu'il y est resté peu d'Indiens naturels par l'inconsidération et desordre des premiers conquéteurs et peupleurs.* Par ces paroles se reconoit qu'ils disent vne méme chose, mais l'vn parle par zele, et l'autre comme vn homme qui ne veut point scandalizer son païs.

Que s'ils ont fait telles choses aux Indiens : estans dés-ja accoutumés au carnage, il ne se faut estonner

(1) Livre 6, chap. 1.
(2) Livre 3, chap. 22.

de ce qu'ils ont fait au Capitaine Ribaut et aux siens; et s'ils eussent tenu Laudonniere, il n'en eust pas eu meilleur marché. Car les François demeurez avec lui qui tomberent entre leurs mains furent tous pendus, avec cet écriteau : *Ie ne fay ceci comme à François, mais comme à Lutheriens.* Ie ne veux point defendre les Lutheriens, mais je diray que ce n'estoit aux Hespagnols de cognoitre de la Religion des sujets du Roy, mémement n'estant point sur les terres d'eux Hespagnols, mais sur ce qui appartenoit au Roy de son propre conquest. Et puis que les François s'estoient abstenuz de les troubler (car la rebellion de laquelle nous avons parlé ci-dessus ne vient point ici en consideration) ils les devoient tout de méme laisser en leurs limites, et ne point empecher l'avancement du nom Chrétien. Car quoi qu'il y eust des Pretendus
128 Reformés, il y avoit aussi des Catholiques, et || y en eust eu plus abondamment avec le temps, là où maintenant ces pauvres peuples-là sont encore en leur ignorance premiere.

Quelques hommes sots et trop scrupuleux diront qu'il vaut mieux les laisser tels qu'ils sont, que de leur donner vne mauvaise teinture. Mais je repliqueray que l'Apostre sainct Paul (1) *se rejouïssoit de ce que (quoyque par envie et contention, et non purement) en quelque maniere que ce fust, ou par feintise, ou en verité, Christ estoit annoncé.* Il est difficile, voire impossible aux mortels d'amener tous les hommes à vne méme opinion, et principalement où il y a de choses qui peuvent estre sujettes à interpretation. L'Empereur Charles V. apres

(1) Aux Philipp. 1, vers. 15, 16, 17, 18.

la Diete d'Ausbourg, voyant qu'en vain il s'estoit tra-
vaillé apres vne telle chose, se depleut au monde et
se fit moine : auquel genre de vie voulant parmi son
loisir accorder les horloges, puis qu'il n'avoit sceu
accorder les hommes, il y perdit aussi sa peine, et ne
sceut oncques faire qu'elles sonnassent toutes en-
semble, quoy qu'elles fussent de pareille grandeur,
et faites de méme main. C'eust esté beaucoup d'avoir
donné à ce peuple quelque cognoissance de Dieu, et
par sa bonté et l'assistance de son sainct Esprit il eust
fait le reste. L'Admiral de Colligni n'a pas toujours
vécu; vn autre eust fait des colonies purement Catho-
liques, et eust revoqué les autres; et ne trouve point
quant à moy que les Hespagnols soient plus excu-
sables en leurs cruautez que les Lutheriens en leur
religion. Au reste, les Terres-neuves et Occidentales
estans d'vne si | grande étenduë que toute l'Europe 129
ne suffiroit à peupler ce qui est de vague, c'est vne
envie bien maudite, vne ambition damnable, et vne
avarice cruele aux Hespagnols de ne pouvoir souffrir
que personne y aborde pour y habiter; et vne folie
de se dire seuls seigneurs de ce de quoy personne y
ayant droit ne les a fait heritiers. Or cette cruauté
barbaresque exercée à l'encontre des François fut
vengée deux ans apres par le gentil courage du Ca-
pitaine Gourgues, comme sera veu au chapitre sui-
vant.

Entreprise haute et genereuse du Capitaine Gourgues pour relever l'honneur des François en la Floride. Renouvellement d'alliance avec les Sauvages. Prise des deux plus petits Forts des Hespagnols.

CHAP. XIX.

LAN mil cinq cens soixante-sept, le Capitaine Gourgues, Gentil-homme Bourdelois, poussé d'vn courage vrayment François et du desir de relever l'honneur de sa nation, fit vn emprunt à ses amis et vendit vne partie de ses biens pour dresser et fournir de tout le besoin trois moyens navires portans cent cinquante soldats, avec quatre-vingts mariniers choisis, souz le Capitaine Cazenove, son Lieutenant, et François Bour-
130 delois, maitre || sur les matelots. Puis partit le vingt-deuxiéme d'Aoust an susdit, et apres avoir quelque temps combattu les vents et tempétes contraires, en fin arriva et territ à l'ile de *Cuba*. De là fut au Cap Sainct-Antoine, au bout de l'ile de *Cuba*, éloignée de la Floride environ deux cens lieuës, où ledit Gourgues declara à ses gens son dessein qu'il leur avoit tousjours celé, les priant et admonétant de ne l'abandonner si prés de l'ennemi, si bien pourveus, et pour vne telle occasion. Ce qu'ils lui jurerent tous, et ce de si bon courage qu'ils ne pouvoient attendre la pleine lune à passer le détroit de *Baham*, ains découvrirent la Floride assez tôt, du Fort de laquelle les

Hespagnols les saluerent de deux canonades, estimans qu'ils fussent de leur nation, et Gourgues leur fit pareille salutation pour les entretenir en cette erreur, afin de les surprendre avec plus d'avantage, passant outre neantmoins, et feignant aller ailleurs, jusques à ce qu'il eut perdu le lieu de veuë, si que la nuit venuë il descend à quinze lieuës du Fort, devant la riviere *Tacadacorou*, que les François ont nommée Seine, pource qu'elle leur sembla telle que celle de France. Puis, ayant découvert la rive toute bordée de Sauvages pourveus d'arcs et fleches, leur envoya son Trompete pour les asseurer (outre le signe de paix et d'amitié qu'il leur faisoit faire des navires) qu'ils n'estoient là venuz que pour renoüer l'amitié et confederation des François avec eux. Ce que le Trompete executa si bien (pour y avoir demeuré souz Laudonniere) qu'il rapporta du *Paraousti Satouriona* vn chevreuil et autres || viandes pour rafraichissement; puis 131
se retirerent les Sauvages dansans en signe de joye, pour avertir tous les *Paraoustis* d'y retourner le lendemain. A quoy ils ne manquerent; et entre autres y estoient le grand *Satouriona*, *Tacadocourou*, *Halmacanir*, *Athore*, *Harpaha*, *Helmacapé*, *Helycopile*, *Molona*, et autres avec leurs armes accoutumées, lesquelles reciproquement ils laisserent pour conferer ensemble avec plus d'asseurance. *Satouriona* estant allé trouver le Capitaine Gourgues sur la rive, le fit seoir à son côté droit; et comme Gourgues voulut parler, *Satouriona* l'interrompit, et commença à lui deduire des maux incroyables et continuelles indignitez que tous les Sauvages, leurs femmes et enfans avoient receu des Hespagnols depuis leur venuë, et le bon desir qu'il

avoit de s'en venger pourveu qu'on le voulust aider. A quoy Gourgues prestant le serment, et la confederation entr'eux jurée, il leur donna quelques dagues, couteaux, miroirs, haches, et autres marchandises à eux propres. Ce qu'ayant fait, ils demanderent encore chacun vne chemise pour vétir en leurs jours solemnels, et estre enterrés avec eux à leur mort. Eux en recompense firent des presens au Capitaine Gourgues de ce qu'ils avoient, et se retirerent dansans fort joyeux, avec promesse de tenir le tout secret, et d'amener au méme lieu bonnes troupes de leurs sujets tous embatonnez pour se bien venger des Hespagnols. Ce-pendant Gourges ayant interrogé Pierre de Bré, natif du Havre de Grace, autrefois échappé jeune
132 en-|| fant du Fort à travers les bois, tandis que les Hespagnols tuoient les autres François, et depuis nourri par *Satouriona*, qui le donna audit Gourgues, il se servit fort de ses avis, sur lesquels il envoya reconoitre le Fort et l'état des ennemis par quelques-vns des siens conduits par *Olotaraca*, neveu de *Satouriona*.

La demarche concluë, et le rendez-vous donné aux Sauvages au-delà la riviere *Salinacani*, autrement Somme, il beurent tous en grande solemnité leur breuvage dit *Cassine*, fait de jus de certaines herbes, lequel ils ont accoutumé de prendre quand ils vont en lieux hazardeux, parce qu'il leur ote la soif et la faim par vingt-quatre heures; et fallut que Gourgues fit semblant d'en boire; puis leverent les mains, et jurerent tous de ne l'abandonner jamais. Ils eurent des difficultez grandes pour les pluies et lieux pleins d'eau qu'il fallut passer avec du retardement qui leur accroissoit la faim. Or avoient-ils sceu que les Hes-

pagnols estoient quatre cens hommes de defense repartis en trois Forts dressez et flanquez, et bien accommodez sur la riviere de May. Car outre la Caroline, ils en avoient encore fait deux autres plus bas vers l'embouchure de la riviere, aux deux côtés d'icelle. Estant donc arrivé assez prés, Gourgues delibere d'assaillir le Fort à la diane du matin suivant : ce qu'il ne peut faire pour l'injure du ciel et obscurité de la nuit. Le *Paraousti Helicopile*, le voyant faché d'y avoir failly, l'asseure de le conduire par vn plus aisé, bien que plus long chemin : si que le || guidant par 133
les bois il le meine en veuë du Fort, où il reconeut vn quartier qui n'avoit que certains commencemens de fossez, si bien qu'apres avoir fait sonder la petite riviere qui se rend là, ils la passerent, et aussi tôt s'appreterent au combat, la veille de Quasimodo en Avril mil cinq cens soixante-huit. Tellement que Gourgues, pour employer ce feu de bonne volonté, donne vingt arquebuziers à son Lieutenant Cazenove, avec dix mariniers chargez de pots et grenades à feu pour bruler la porte, puis attaque le Fort par autre endroit, apres avoir vn peu harangué ses gens sur l'étrange trahison que ces Hespagnols avoient joüé à leurs compagnons. Mais apperceuz venans à téte baissée, à deux cens pas du Fort, le canonier monté sur la terrasse d'icelui, ayant crié : Arme, Arme, ce sont François, leur envoya deux coups d'vne couleuvrine portant les armes de France prinse sur Laudonniere. Et comme il vouloit recharger pour le troisiéme coup, *Olotocara*, transporté de passion, sortant de son rang, monta sur vne plate-forme et lui passa sa picque au travers le corps. Surquoy Gourgues s'avan-

çant, et ayant ouï crier par Cazenove que les Hespagnols sortis armés au cri de l'alarme s'enfuyoient, tire cette part, et les enferme de sorte entre lui et son Lieutenant, que de soixante il n'en rechappa que quinze reservés à méme peine qu'ils avoient fait porter aux François. Les Hespagnols de l'autre Fort
134 ce-pendant ne cessent de tirer des ‖ canonades, qui incommodoient beaucoup les nôtres. Sur quoy Gourgues se jette (suivi de quatre-vingts arquebuziers) dans vne barque qui se trouva là bien à point pour passer dans le bois joignant le Fort, duquel il jugeoit que les assiegez sortiroient pour se sauver à la faveur dudit bois dedans le grand Fort, qui n'en estoit éloigné que d'vne lieuë. D'autre part, les Sauvages, impatiens d'attendre le retour de la barque, se jettent tous en l'eau tenans leurs arcs et fleches élevées en vne main, et nageans de l'autre; en sorte que les Hespagnols, voyans les deux rives couvertes de si grand nombre d'hommes penserent fuir vers les bois, mais tirez par les François, puis repoussez par les Sauvages, vers lesquels ils se vouloient ranger, on leur otoit la vie plustot qu'ils ne l'avoient demandée : Somme, que tous y finirent leurs jours hors-mis les quinze qu'on reservoit à punition exemplaire. Et fit le Capitaine Gourgues transporter tout ce qu'il trouva du deuxiéme Fort au premier, où il vouloit se fermer pour prendre resolution contre le grand Fort, duquel il ne sçavoit l'état.

|| *Hespagnol deguisé en Sauvage. Grande resolution d'vn Indien.* 135
Approches et prise du grand Fort. Demolition d'icelui et des deux autres. Execution des Hespagnols prisonniers. Regret des Sauvages au partir des François. Retour de Gourgues en France, et ce qui lui avint depuis.

CHAP. XX.

CE n'estoit peu avancé d'avoir fait l'execution que nous avons dit en la prise des deux petits Forts, mais il en restoit encore vne bien importante et plus difficile que les deux autres ensemble, qui estoit de gaigner le grand Fort nommé la Caroline par les François, où il y avoit trois cens hommes bien munis, souz vn brave Gouverneur, qui estoit homme pour se faire bien battre en attendant secours. Gourgues donc, ayant eu le plan, la hauteur, les fortifications et avenuës dudit Fort par vn Sergent de bande Hespagnol son prisonnier, il fait dresser huit bonnes écheles, et soulever tout le païs contre l'Hespagnol, et delibere sortir sans lui donner loisir de débaucher les peuples voisins pour le venir secourir. Cependant le Gouverneur envoye vn Hespagnol deguisé en Sauvage pour reconoitre l'état des François. Et bien que découvert par *Olotocara*, il subtiliza tout ce qu'il peut pour faire croire qu'il estoit du second Fort, duquel échappé, et ne voyant que Sauvages de toutes parts,
il s'estoit || ainsi deguisé pour mieux parvenir aux 136

François, de la misericorde desquels il esperoit plus que de ces barbares. Confronté toutefois avec le Sergent de bandes, et conveincu estre du grand Fort, il fut de la reserve, apres qu'il eut asseuré Gourgues qu'on le disoit accompagné de deux mille François, crainte desquels ce qui restoit d'Hespagnols au grand Fort estoient assés étonnez. Sur quoy Gourgues resolut de les presser en telle épouvente, et laissant son Enseigne avec quinze arquebuziers pour la garde du Fort, et de l'entrée de la riviere, fait de nuit partir les Sauvages pour s'embusquer dans les bois deçà et delà la riviere; puis part au matin, menant liez le Sergent et l'espion pour lui montrer à l'œil ce qu'ils n'avoient fait entendre qu'en peinture. S'estans acheminez, *Olotocara*, determiné Sauvage, qui n'abandonnoit jamais le Capitaine, lui dit qu'il l'avoit bien servi, et fait tout ce qu'il lui avoit commandé; qu'il s'asseuroit de mourir au combat du grand Fort. Partant le prioit de donner à sa femme apres sa mort ce qu'il lui donneroit s'il ne mouroit point, afin qu'elle l'enterre avec lui, pour estre mieux venu au village des esprits. Le Capitaine Gourgues, apres l'avoir loué de sa fidele vaillance, amour conjugal et soin genereux d'vn honneur immortel, répond qu'il l'aimoit mieux honorer vif que mort, et que Dieu aidant il le rameneroit victorieux.

Dés la découverte du Fort, les Hespagnols ne furent
137 chiches de canonades, mémement || de deux doubles couleuvrines, lesquelles montées sur vn boulevert commandoient le long de la riviere. Ce qui fit retirer le Capitaine Gourgues dans le bois, où estant, il eut assez de couverture pour s'approcher du Fort sans

offense. Et avoit bien deliberé de demeurer là jusques au matin, qu'il estoit resolu d'assaillir les Hespagnols par escalade du côté du mont où le fossé ne lui sembloit assez flanqué pour la deffense de ses courtines; mais le Gouverneur avança son desastre, faisant sortir soixante arquebuziers, lesquels coulez le long des fossez s'avancerent pour découvrir le nombre et valleur des François : vingt desquelz François se mettans souz Cazenove entre le Fort et eux ja sortis, leur coupent la retraite, pendant que Gourgues commande au reste de les charger en téte, mais ne tirer que de prés et coups qui portassent, pour puis apres les sagmenter plus aisément à coups d'épée. Ce qui fut fait; mais tournans le dos aussitôt que chargez, et resserrez d'ailleurs par Cazenove, tous y demeurerent. Dont le reste des assiegez furent si effrayez qu'ils ne sceurent prendre autre resolution pour garentir leur vie que par la fuite dans les bois prochains, où neantmoins rencontrez par les fleches des Sauvages qui les y attendoient, furent aucuns contraints de tourner téte, aimans mieux mourir par les mains des François qui les poursuivoient, s'asseurans de ne pouvoir trouver lieu de misericorde en l'vne ni en l'autre nation qu'ils avoient également et si fort outragée.

|| Le Fort pris fut trouvé bien pourveu de toute 138
chose necessaire, nommément de cinq doubles couleuvrines et quatre moyennes, avec plusieurs autres pieces de toutes sortes et dix-huit gros caques de poudre, et toutes sortes d'armes, que Gourgues fit soudain charger en la barque, non les poudres et autres meubles, d'autant que le feu emporta tout par

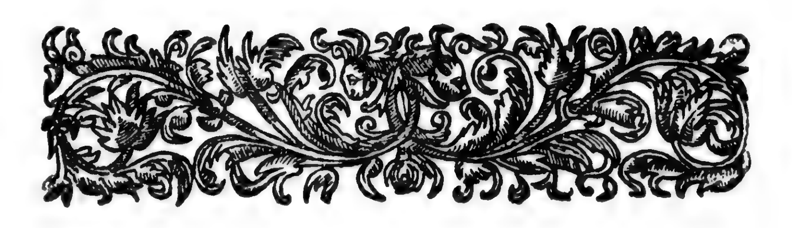
l'inadvertance d'vn Sauvage, lequel faisant cuire du poisson, mit le feu à vne trainée de poudre faite et cachée par les Hespagnols pour fétoyer les François au premier assaut.

Les restes des Hespagnols menés avec les autres, apres que Gourgues leur eut remontré l'injure qu'ils avoient faite sans occasion à toute la nation Françoise, furent tous penduz aux branches des mémes arbres qu'avoient esté les François, cinq desquels avoient esté étranglez par vn Hespagnol, qui se trouvant à vn tel desastre, confessa la faute, et la juste punition que Dieu lui faisoit souffrir. Et comme ils avoient mis des écriteaux aux François, on leur en mit tout de méme en ces mots : *Ie ne fay ceci comme à Hespagnols, ni comme à mariniers, mais comme à traitres, voleurs et meurtriers.* Puis se voyant foible de gens pour garder ces Forts, moins encore pour les peupler, et crainte aussi que l'Hespagnol n'y retournast, à l'aide des Sauvages les mit tous rez pieds rez terre en vn jour. Cela fait, il renvoye l'artillerie par eau à la riviere de Seine, où estoient ses vaisseaux; et quant à
139 lui retour- || ne à pied, accompagné de quatre-vingts arquebuziers armes sur le dos et meches allumées, suiviz de quarante mariniers portans picques, pour le peu d'asseurance de tant de Sauvages, toujours marchans en bataille, et trouvans le chemin tout couvert d'Indiens qui le venoient honorer de presens et loüanges, comme au liberateur de tous les païs voisins. Vne vieille entre autres lui dit qu'elle ne se soucioit plus de mourir, puis que les Hespagnols chassez, elle avoit vne autre fois veu les François en la Floride. Enfin arrivé, et trouvant ses navires prets

à faire voile, il conseilla les *Paraoustis* de persister en l'amitié et confederation ancienne qu'ils ont eu avec le Roy de France, qui les defendra contre toutes nations. Ce que tous lui promirent, fondans en larmes pour son départ, et sur tous *Olotocara*. Pour lesquels appaiser il leur promit estre de retour dans douze lunes (ainsi content-ils leurs années) et que son Roy leur envoyeroit armée, et force presens de couteaux, haches, et toutes autres choses de besoin. Cela fait, il rendit graces à Dieu, avec tous les siens, faisant lever les ancres le troisiéme jour de May mil cinq cens soixante-huit, et cinglerent si heureusement qu'en dix-sept jours ils firent onze cent lieuës, d'où continuans le sixiéme Iuin arriverent à la Rochelle. Apres les caresses qu'il receut de Rochelois il fit voile vers Bourdeaux; mais il l'échappa belle, car le jour méme qu'il partit de la Rochelle arriverent
dix-huit pataches et vne roberge de deux || cens ton- 140
neaux chargées d'Hespagnols, lesquels asseurez du desastre de la Floride, venoient pour l'enlever et lui faire vne merveilleuse feste, et le suivirent jusques à Blaye, mais il estoit ja rendu à Bourdeaux.

Depuis, le Roy d'Hespagne, averti qu'on ne l'avoit sceu attraper, ordonna vne grande somme de deniers à qui lui pourroit apporter sa téte: priant en outre le Roy Charles d'en faire justice, comme d'vn infracteur de leur bonne alliance et confederation, sans faire mention que les siens premierement avoient esté infracteurs de cette confederation. Tellement que Gourgues venu à Paris pour se presenter au Roy, et lui faire entendre avec le succez de son voyage le moyen de remettre tout ce païs en son obeïssance, à

quoy il protestoit d'employer sa vie et ses moyens, il eut vn recueil et réponse tant diverse, qu'il fut en fin forcé de se celer long temps en la ville de Rouën environ l'an mil cinq cens soixante-dix; et sans l'assistance de ses amis il eust esté en danger. Ce qui le facha merveilleusement, considerant les services par lui renduz tant au Roy Charles qu'às es predecesseurs Roys de France. Car il avoit esté en toutes les armées qui s'estoient levées l'espace de vingt-cinq à trente ans, esquelles il avoit rendu service à noz Roys, et avec trente soldats avoit soutenu en qualité de Capitaine les efforts d'vne partie de l'armée Hespagnole en vne place prés Siene, en laquelle ses gens furent
141 taillés en || pieces, et lui mis en galere pour témoignage de bonne guerre et bien rare faveur Hespagnole. En fin pris du Turc, et depuis par le Commandeur de Malte, il retourna en sa maison, où il ne demeura oisif; mais il dressa vn voyage au Bresil et en la mer du Su, et depuis en la Floride; si que la Royne d'Angleterre desira l'avoir pour le merite de ses vertus. Somme, qu'en l'an quatre-vingt-deux il fut choisi par Dom Antoine pour conduire en tiltre d'Admiral la flotte qu'il deliberoit envoyer contre le Roy d'Hespagne lorqu'il s'empara du royaume de Portugal. Mais arrivé à Tours, il fut saisi d'vne maladie qui l'enleva de ce monde, au grand regret de ceux qui le conoissoient.



SECOND LIVRE

DE

L'HISTOIRE DE LA NOVVELLE-FRANCE

Contenant les Voyages faits souz le sieur de Villegagnon en la France Antarctique du Bresil.

AVANT-PROPOS.

ROIS choses volontiers induisent les hommes à rechercher les païs lointains, et quitter leurs habitations natureles et le lieu de leur naissance. La premiere est l'espoir de mieux. La seconde, quand vne province est tellement inondée de peuple, qu'il faut qu'elle déborde, et envoye ce qu'elle ne peut plus contenir sur les regions ou voisines, ou éloignées : ainsi qu'apres le deluge les hommes se disperserent selon leurs langues et familles jusques aux dernieres parties du monde (1), comme en Iava, en Iapan et autres

(1) Gen. 10.

144 lieux en l'Orient, || et en Italie et és Gaulles en Occident; et les parties septentrionales se répandirent par tout l'Empire Romain, jusques en Afrique, au temps des Empereurs Honorius et Theodose le Ieune, et autres de leur siecle. Les Hespagnols, qui ne sont si abondans en generation, ont eu d'autres sujets qui les ont tirés hors de leurs provinces pour courir la mer, ç'a esté la pauvreté, n'estant leur terre d'assez ample rapport pour leur fournir les necessitez de la vie. La France n'est pas de même. Chacun est d'accord que c'est l'œil de l'Europe, laquelle n'emprunte rien d'autrui si elle ne veut. Sa fertilité se reconoit en la proximité des villes et villages, qui se regardent de tous côtez : ce qu'ayant quelquefois observé, j'ai pris plaisir, estant en Picardie, à compter dix-huit et vingt villages à l'entour de moy, lesquels reçoivent leur nourriture en vn petit pourpris comme de deux ou trois lieuës Françoises d'étenduë de toutes parts. Noz Roys, saoulez de cette félicité, et à leur exemple leurs vassaux et sujets qui avoient moyen de faire quelque belle entreprise, pensant qu'ils ne pouvoient trouver mieux qu'en leur païs, ne se sont autrement souciez des voyages d'outre l'Ocean, ni de la conquête des Nouvelles terres. Ioint que (comme a esté dit ailleurs) depuis la découverte des Indes Occidentales la France a tou-
145 jours esté travaillée de guerres intestines et ex- || ternes, qui en ont retenu plusieurs de tenter la méme fortune qu'on fait les Hespagnols.

La troisiéme chose qui fait sortir les peuples de leur païs et s'y déplaire, c'est la division, les quereles, les procés; su-

jet qui fit jadis sortir les Gaullois de leurs terres et les abandonner pour en aller chercher d'autres en Italie, à ce que dit Iustin l'historien (1), là où ils chasserent les Toscans hors de leur païs, et bâtirent les villes de Milan, Come, Bresse, Verone, Bergame, Trente, Vicence, et autres.

Quoy que ce soit qui ait poussé quelques François à traverser l'Ocean, leurs entreprises n'ont encore bien reüssi. Vray est qu'ils sont excusables en ce qu'ayans rendu des témoignages de leur bonne volonté et courage, ils n'ont point esté virilement soutenus, et n'a-on marché en ces affaires ici que comme par manière d'acquit. Nous en avons veu des exemples és deux voyages de la Floride; et puis que nous sommes si avant, passons du Tropique de Cancer à celui du Capricorne, et voyons s'il est mieux arrivé au Chevalier de Villegagnon en la France Antarctique du Bresil; puis nous viendrons visiter le Capitaine Iacques Quartier, lequel est dés y a long temps à la découverte de Terres-neuves vers la grande riviere de Canada.

(1) Iustin liv. 20.



146 || *Entreprise du Sieur de Villegagnon pour aller au Bresil. Discours de tout son voyage jusques à son arrivée en ce païs-là. Fievre pestilente à cause des eaux puantes. Maladies des François et mort de quelques-vns. Zone Torride temperée. Multitude de Poissons. Ile de l'Ascension. Arrivée au Bresil. Riviere de Ganabara. Fort des François.*

Chap. I.

En l'an mil cinq cens cinquante-cinq, le sieur de Villegagnon, Chevalier de Malte, se fachant en France, et méme ayant (à ce qu'on dit) receu quelque mécontentement en Bretagne, où il se tenoit lors, fit sçavoir en plusieurs endroits le desir qu'il avoit de se retirer de la France, et habiter en quelque lieu à l'écart, eloigné des soucis qui rongent ordinairement la vie à ceux qui se trouvent enveloppés aux affaires du monde de deça. Partant il jette l'œil et son desir sur les terres du Bresil qui n'estoient encores occupées par aucuns Chrétiens, en intention d'y mener des colonies Françoises, sans troubler l'Hespagnol en ce qu'il avoit découvert et possedoit. Et d'autant que telle entreprise ne se pouvoit bonnement faire sans l'aveu, entremise, consentement et authorité de l'Admiral, qui estoit pour lors Messire Gaspard de Colligni, imbeu des opinions de la Religion pretenduë re-
147 formée, il fit entendre || (soit par feinte ou autrement) audit sieur Admiral, et à plusieurs Gentils-

hommes et autres soy disans reformez, que dés long temps il avoit non seulement vn desir extréme de se ranger en quelque païs lointain où il peust librement et purement servir à Dieu selon la reformation de l'Evangile; mais aussi qu'il desiroit y preparer lieu à tous ceux qui s'y voudroient retirer pour éviter les persecutions, lesquelles de fait estoient telles en ce temps contre les heretiques, que plusieurs d'entr'eux et de tout sexe et qualité, estoient en tout lieu du Royaume de France, par Edits du Roy et par Arrests de la Cour de Parlement, brulez vifs, et leurs biens confisquez. L'Admiral ayant entendu cette resolution, en parla au Roi Henry II lors regnant, aupres duquel il estoit bien venu, et lui discourut de la consequence de l'affaire, et combien cela pourroit à l'avenir estre vtile à la France si Villegagnon, homme entendu en beaucoup de choses, estant en cette volonté, entreprenoit le voyage. Le Roy, facile à persuader, memement en ce qui estoit de son service, accorda volontiers à ce que l'Admiral lui proposa, et fit donner à Villegagnon deux beaux navires equippez et fourniz d'artillerie, et dix mille francs pour faire son voyage. Duquel j'avois omis les particularitez pour n'en avoir sceu recouvrer les memoires, mais sur le poinct que l'Imprimeur achevoit ce qui est de la Floride, vn de mes amis m'en a fourni de bien amples, lesquels en ce temps-là ont esté envoyez par-deça de la France Antarctique || par vn 148
des gens dudit sieur de Villegagnon, dont voici la teneur.

L'an du Seigneur mil cinq cens cinquante-cinq, le douziéme jour de Iuillet, Monsieur de Villegagnon

ayant mis ordre et appareillé tout ce qui lui sembloit estre convenable à son entreprise, accompagné de plusieurs Gentils-hommes, manouvriers et mariniers, equippa en guerre et marchandise deux baux vaisseaux, lesquels le Roy Henry second de ce nom lui avoit fait delivrer, du port chacun de deux cens tonneaux, munis et garnis d'artillerie, tant pour la defense desdits vaisseaux que pour en delaisser en terre : avec vn hourquin de cent tonneaux, lequel portoit les vivres et autres choses necessaires en telle faction. Ces choses ainsi bien ordonnées, commanda qu'on fist voile ledit jour sur les trois heures apres midi, de la ville du Havre de Grace, auquel lieu s'estoit fait son embarquement. Pour lors la mer estoit belle, afflorée du vent Nord-est, qui est Grec levant, lequel (s'il eust duré) estoit propre pour nôtre navigation, et d'icelui eussions gaigné la terre Occidentale. Mais le lendemain et jours suivans il se changea au Sur-oüest, auquel avions droitement affaire ; et tellement nous tourmenta, que fumes contraints relacher à la côte d'Angleterre nommée le Blanquet, auquel lieu mouillames les ancres, ayans esperance que la fureur de cetui vent cesseroit, mais ce fut pour rien, car il nous convint icelles lever en la plus grande diligence qu'on sçau-
149 roit dire, pour relacher et retour- || ner en France, au lieu de Dieppe. Avec laquelle tourmente il survint au vaisseau auquel s'estoit embarqué ledit Seigneur de Villegagnon vn tel lachement d'eau, qu'en moins de demie-heure l'on tiroit par des sentines le nombre de huit à neuf cens batonnées d'eau, qui revient à quatre cens seaux : qui estoit chose étrange

et non ouïe à navire qui sort d'vn port. Pour toutes ces choses nous entrames dans le havre de Dieppe, à grande difficulté, parce que ledit havre n'a que trois brassées d'eau, et nos vaisseaux tiroient deux brassées et demie. Avec cela il y avoit grande levée pour le vent qui ventoit, mais les Dieppois (selon leur coutume loüable et honnéte) se trouverent en si grand nombre pour haller les emmares et cables, que nous entrames par leur moyen le dix-septiéme jour dudit mois. De celle venuë plusieurs de noz Gentils-hommes se contenterent d'avoir veu la mer, accomplissant le proverbe : *Mare vidit et fugit.* Aussi plusieurs soldats, manouvriers et artisans furent degoutez et se retirerent. Nous demeurames là l'espace de trois semaines, tant pour attendre le vent bon et second, que pour le radoubement desdites navires. Puis apres le vent retourna au Nord-est, duquel nous nous mimes encore en mer, esperans toujours sortir hors les côtes et prendre la haute mer. Ce que ne peumes, ains nous convint relacher au Havre d'où nous estions partis, par la violence du vent qui nous fut autant contraire qu'auparavant. Et là demeurames jusques à
la veille nôtre Da- || me de la mi-Aoust. Entre lequel 150
chacun s'efforça de prendre nouveaux rafraichissements pour r'entrer encor, et pour la troisiéme fois, en mer. Auquel jour nous apparut la clemence et benignité de nôtre bon Dieu : car il apaisa le courroux de la mer et le ciel furieux contre nous, et les changea selon que nous lui avions demandé par nos prieres. Quoy voyans, et que le vent pourroit durer de la bande d'où il estoit, derechef avec plus grand espoir que n'avions encor eu, pour la troisiéme fois

nous nous embarquames et fimes voile ledit jour quatorziéme Aoust. Celui vent nous favorisa tant, qu'il fit passer la Manche, qui est vn detroit entre l'Angleterre et la Bretagne, le gouffre de Guyenne et de Biscaye, Hespagne, Portugal, le Cap de S. Vincent, le detroit de Gibraltar appellé les Colomnes de Hercules, les iles de Madere, et les sept iles Fortunées, dites les Canaries. L'vne desquelles reconeumes, appellée le pic Tanariffé, des anciens le Mont Atlas; et de cetui selon les Cosmographes est dite la mer Atlantique. Cetui Mont est merveilleusement haut: il se peut voir de vingt-cinq lieuës. Nous en approchames à la portée du canon le Dimanche vingtiéme jour de nôtre troisiéme embarquement. Du Havre de Grace jusques audit lieu il y a quinze cens lieuës. Cetui est par les vingt et huit degrez au Nord de la ligne Torride. Il y croist, à ce que je puis entendre, des sucres en grande quantité, et de bons vins. Cette ile est habitée des Hespagnols, comme nous sceumes: car comme nous pensions mouïller l'ancre pour demander de l'eau douce et des rafraichisse-
151 || mens, d'vne belle Forteresse située au pied d'vne montagne, ils deployerent vne enseigne rouge, nous tirans deux ou trois coups de couleuvrine, l'vn desquels perça le Vic'Admiral de nôtre compagnie; c'estoit sur l'heure de onze ou douze du jour, qu'il faisoit vne chaleur merveilleuse sans aucun vent. Ainsi il nous convint soutenir leurs coups. Mais aussi de nôtre part nous les canonames tant qu'il y eut plusieurs maisons rompues et brisées: les femmes et enfans fuyoient par les champs. Si nos barques et bateaux eussent esté hors les navires, je crois que

nous eussions fait le Bresil en cette belle ile. Il n'y eut qu'vn de nos canoniers qui se blessa en tirant d'vn cardinac, dont il mourut dix jours apres. A la fin l'on vit que nous ne pouvions rien pratiquer là que des coups : et pour ce nous nous retirames en mer, approchans la côte de Barbarie, qui est vne partie d'Afrique. Nôtre vent second nous continua et passames la riviere de Loyre en Barbarie, le Promontoire blanc, qui est souz le Tropique de Cancer : et vinmes le huitiéme jour dudit mois en la hauteur du Promontoire d'Æthiopie, où nous commençames à sentir la chaleur. De l'ile qu'avions reconeuë jusques audit Promontoire, il y a trois cens lieuës. Cette chaleur extreme causa vne fievre pestilentieuse dans le vaisseau où estoit ledit Seigneur, pour raison que les eaux estoient puantes et tant infectes que c'estoit pitié, et les gens dudit navire ne se pouvoient garder d'en boire. Cette fievre fut tant contagieuse
et pernicieuse, que de cent || personnes elle n'en 152
épargna que dix qui ne fussent malades : et des nonante qui estoient malades, cinq moururent, qui estoit chose pitoyable et pleine de pleurs. Ledit seigneur de Villegagnon fut contraint soy retirer dans le Vic'Admiral, où il m'avoit fait embarquer, dans lequel nous estions tous dispos et fraiz, bien fachés toutefois de l'accident qui estoit dans nôtre compagnon. Ce Promontoire est quatorze degrez prés de la Zone Torride, et est la terre habitée des Mores. Là nous faillit notre bon vent, et fumes persecutez six jours entiers de bonasses et calmes, et les soirs sur le Soleil couchant, des tourbillons et vents les plus impetueux et furieux, joints avec pluie tant puante,

que ceux qui estoient moüillez de ladite pluie, soudain estoient couverts de grosses pustules, de ces vents tant furieux. Nous n'osions partir, que bien peu, de la grand' voile du Papefust; toutefois le Seigneur nous secourut, car il nous envoya le vent Suroüest, contraire neantmoins, mais nous estions trop Occidentaux. Ce vent fut toujours fraiz, qui nous recrea merveilleusement l'esprit et le corps, et d'icelui nous côtoyames la Guinée, approchans peu à peu de la Zone Torride, laquelle trouvasmes tellement temperée (contre l'opinion des Anciens) que celui qui estoit vétu n'avoit besoin de se depouiller pour la chaleur, ne celui qui estoit devétu, se vétir pour la froideur. Nous passames ledit centre du monde le 10. Octobre prés les iles Sainct-Thomas, qui sont droit souz l'Equinoctial, prochaines de la
153 terre || de Manicongo. Combien que ce chemin ne nous estoit propre, si est-ce qu'il convenoit faire cette route-là, obeïssans au vent qui nous estoit contraire; et tellement y obeïmes que pour trois cens lieuës qu'avions seulement à faire de droit chemin, nous en fimes mille ou quatorze cens. Voire que si nous eussions voulu aller au Promontoire de Bonne Esperance, qui est trente-sept degrez deça la ligne en l'Inde Orientale, nous y eussions plustôt esté qu'au Bresil, cinq degrez Nord dudit Equateur, et cinq degrez Suroüest du méme Equateur. Nous trouvames si grand nombre de poissons et de diverses especes, que quelquefois nous pensions estre assechez sur lesdits poissons. Les especes sont Marsouïns, Dauphins, Baleines, Stadins, Dorades, Albacorins, Pelamides, et le poisson volant, que nous voyons voler en troupe

comme les étourneaux en nôtre païs. Là nous failli-
rent nos eaux, sauf celle des ruisseaux, laquelle estoit
tant puante et infecte, que nulle infection n'est à y
comparer. Quand nous en beuvions, il nous falloit
boucher les yeux, et etouper le nez. Estans en ces
grandes perplexitez et préque hors d'espoir de venir
au Bresil, pour le long chemin qui nous restoit, qui
estoit de neuf cens à mille lieuës, le Seigneur Dieu
nous envoya le vent au Suroüest, dont nous convint
mettre la Proue à l'Oüest, qui estoit le lieu où nous
avions affaire. Et tant fumes portez de ce bon vent,
qu'vn Dimanche matin vingtiéme Octobre eumes
conoissance d'vne belle ile, appellée dans la || Charte 154
marine, l'Ascension. Nous fumes tous rejouïs de la
voir, car elle nous montroit où nous estions, et quelle
distance y pouvoit avoir jusques à la terre de l'Ame-
rique. Elle est elevée de huit degrez et demi. Nous
n'en peumes approcher plus prés que d'vne grande
lieuë. C'est vne chose merveilleuse que de voir cette
ile estant loin de la terre ferme de cinq cens lieuës.
Nous poursuivimes nôtre chemin avec vn vent se-
cond, et fimes tant par jour et par nuit que le 3. jour
de Novembre, vn Dimanche matin, nous eumes co-
noissance de l'Inde Occidentale, quarte partie du
monde, dite Amerique, du nom de celui qui la dé-
couvrit l'an mil quatre cens nonante-trois. Il ne faut
demander si nous eumes grande joye, et si chacun
rendoit graces au Seigneur, veu la pauvreté et le
long temps qu'il y avoit que nous estions partis. Ce
lieu que nous découvrimes est par vingt degrez, ap-
pellé des Sauvages *Pararbe*. Il est habité des Portu-
gais, et d'vne nation qui ont guerre mortelle avec

ceux auxquels nous avons alliance. De ce lieu nous avons encore trois degrez jusques au Tropique de Capricorne, qui valent octante lieuës. Nous arrivames le dixiéme jour de Novembre en la riviere de *Ganabara*. Elle est droitement sous le Tropique de Capricorne. Là nous mimes pied en terre, chantans loüanges et actions de graces au Seigneur. Nous y trouvames de cinq à six cens Sauvages tous nuds, avec leurs arcs et fleches, nous signifians en leurs langages que nous estions les bien venus, nous of-
155 frans de leurs biens, et faisans les || feuz de joye dont nous estions venus pour les defendre contre les Portugais, et autres leurs ennemis mortels et capitaux. Le lieu est naturellement beau et facile à garder, à raison que l'entrée en est étroite, close des deux côtez de deux hauts monts. Au milieu de ladite entrée (qui est, possible, de demie-lieuë de large) y a une roche longue de cent pieds, et large de soixante, sur laquelle Monsieur de Villegagnon a fait vn Fort de bois, y mettant une partie de son artillerie, pour empecher que les ennemis ne viennent les endommager. Cette riviere est tant spacieuse, que toutes les navires du monde y seroient seurement. Elle est semée de preaux et iles fort belles, garnie de bois toujours verds, à l'vn desquels (estant à la portée du canon de celui qu'il a fortifié) il a mis le reste de son artillerie et tous ses gens, craignant que s'il se fust mis en terre ferme, les Sauvages ne nous eussent saccagez pour avoir sa marchandise.

Voila le discours du premier voyage fait en la terre du Bresil, où je reconois vn grand defaut, soit au Chevalier de Villegagnon, soit en ceux qui l'avoient

envoyé. Car que sert de prendre tant de peine pour aller à vne terre de conquéte, si ce n'est pour la posseder entierement? Et pour la posseder, il faut se camper en la terre ferme et la bien cultiver : car en vain habitera-on en vn païs s'il n'y a de quoy vivre. Que si on n'est assés fort pour s'en faire à croire, et commander aux peuples qui occupent le païs, c'est folie d'entreprendre et s'exposer à tant de dangers. Il y a assez de prisons partout sans en aller chercher si loin.

|| Quant à ce qui est des mœurs et coutumes des 156
Bresiliens, et du rapport de la terre, nous recueillerons au dernier livre tant ce que l'autheur du Memoire sus-écrit en a dit, que ce que d'autres nous en ont laissé.

Renvoy de l'vn des navires en France. Expedition des Genevois pour envoyer au Bresil. Conjuration contre Villegagnon. Decouverte d'icelle. Punition de quelques-vns. Description du lieu et retraite des François. Partement de l'escoüade Genevoise.

CHAP. II.

APRES que le sieur de Villegagnon eut déchargé ses vaisseaux, il pensa d'en r'envoyer vn en France, et quant et quant donner avis au Roy, à Monsieur l'Admiral et autres, de tout son voyage, et de l'esperance qu'il avoit là de faire quelque chose de bon qui reüssiroit à l'honneur de Dieu, au service du Roy, et au soula-

gement de plusieurs de ses sujets. Et pour ne manquer de secours et rafraichissement l'an suivant, et ne demeurer là comme degradé (ainsi que ceux qui estoient anciennement relegués en des iles par maniere de punition), conoissant qu'il ne pouvoit rien faire sans ledit Admiral, et qu'il se falioit conformer à son humeur ou quitter l'entreprise, il écrivit aussi parti-
157 culierement à l'Eglise de Geneve et aux Mi- || nistres dudit lieu, les requerant de l'aider autant qu'il leur seroit possible à l'avancement de son dessein, et à cette fin qu'on lui envoyat des Ministres et autres personnes bien instruites en la Religion Chrétienne pour endoctriner les Sauvages, et les attirer à la conoissance de leur salut.

Les lettres receuës et leuës, les Genevois, desireux de l'amplification de leur Religion (comme chacun naturellement est porté à ce qui est de sa secte), rendirent solennellement graces à Dieu de ce qu'ils voyoient le chemin preparé pour établir par-delà leur doctrine, et faire reluire la lumiere de l'Evangile parmi ces peuples Barbares, sans Dieu, sans Loy, sans Religion. Ledit sieur Admiral sollicita par lettres Philippe de Corguilleray, dit le sieur du Pont, son voisin en la terre de Châtillon sur Loin (lequel avoit quitté sa maison pour aller demeurer auprés de Geneve), d'entreprendre le voyage pour conduire ceux qui se voudroient acheminer au Bresil vers Villegagnon. L'Eglise de Geneve aussi l'en pria, et les Ministres encor : si bien que, quoy que vieil et caduc, porté neantmoins de zele et affection, il postposa le soin de sa femme et de ses enfans à cette entreprise, pour laquelle il accepta ce dont il estoit requis.

On lui trouva nombre de jeunes hommes ayans
bien estudié à leur mode, lesquelz furent par l'exa-
men trouvez capables de pouvoir instruire ces peuples
en la Religion Chrétienne. On lui fournit aussi d'ar-
tisans et ouvriers, selon que Villegagnon avoit man-
dé, lesquels || sans apprehender la dure façon de vivre 158
qui leur estoit proposée en ce païs-là par les lettres
dudit Villegagnon, car il n'y avoit ni pain ni vin,
mais au lieu de pain il falloit vser de certaine farine
faite d'une racine blanche de laquelle vsent les Bre-
siliens (comme sera dit en ce méme chapitre), de
gayeté de cœur suivirent ledit sieur du Pont en
nombre de quatorze, sans les manouvriers. D'autres,
apprehendans la façon de vivre de delà, aimoient
mieux flairer l'odeur des cuisines Françoises ou de
Geneve que le boucan du Bresil, et conoitre ce païs-
là par theorique plustot que par pratique. Mais avant
que les laisser mettre en chemin, il est besoin de
dire ce qui se faisoit en la France Antarctique du
Bresil parmi la troupe que Villegagnon y avoit menée,
ce que je feray suivant le memoire d'vne seconde
lettre envoyée en France au mois de May l'an mil
cinq cens cinquante-six, conceuë en ces mots :

Mes freres et meilleurs amis, etc. Deux jours apres le partement des navires (qui fut le quatorziéme jour de Fevrier mil cinq cens cinquante-six), nous découvrimes vne conjuration faite par tous les artisans et manouvriers qu'avions amenez, qui estoient au nombre d'vne trentaine, contre monsieur de Villegagon, et tous nous autres qui estions avec lui, qui n'estions que huit de defense. Nous avons sceu que ce avoit esté conduit par un Truchement, lequel

avoit esté donné audit seigneur par vn Gentil-homme
Normand, qui avoit accompagné ledit Seigneur jus-
ques en ce lieu. Ce Truchement estoit marié avec
159 vne || femme Sauvage, laquelle il ne vouloit ni laisser
ni la tenir pour femme. Or ledit seigneur de Ville-
gagnon, en son commancement, regla sa maison en
homme de bien et craignant Dieu, defendant que nul
homme n'eust affaire à ces chiennes Sauvages, si l'on
ne les prenoit pour femmes, et sur peine de la mort.
Ce Truchement avoit vécu (comme tous les autres
vivent) en la plus grande abomination et vie Epicu-
rienne qu'il est possible de raconter, sans Dieu, sans
Foy ne Loy, l'espace de sept ans. Pourtant lui faisoit
mal de laisser sa putain et vie superieure, pour vivre
en homme de bien et en compagnie de Chrétiens.
Premierement, il proposa d'empoisonner monsieur
de Villegagnon, et nous aussi; mais vn de ses com-
pagnons l'en détourna. Puis s'adressa à ceux des ar-
tisans et manouvriers, lesquels il conoissoit vivre en
regret en grand travail et à peu de nourriture. Car
par ce que l'on n'avoit apporté vivres de France pour
vivre en terre, il convint du premier jour laisser le
cidre, et au lieu boire de l'eau cruë. Et pour le bis-
cuit s'accommoder à vne certaine farine du païs faite
de racines d'arbres, qui ont la fueille comme le *Pæo-
nia mas*, et croist plus haut en hauteur qu'vn homme.
Laquelle soudaine et repentine mutation fut trouvée
étrange, mémement des artisans, qui n'estoient venus
que pour la lucrative et profit particulier. Ioint les
eaux difficiles, les lieux âpres et deserts, et labeur
incroyable qu'on leur donnoit, pour la necessité de
160 se loger où nous estions : parquoy aisé- || ment les

seduit, leur proposant la grande liberté qu'ils auroient, et les richesses aussi par-apres, desquelles ils en donneroient aux Sauvages en abandon, pour vivre à leur desir. Lesquels volontairement s'accorderent, et à la chaude voulurent mettre le feu aux poudres, qui avoient esté mises en vn cellier fait legerement, sur lequel nous couchions tous; mais aucuns ne le trouverent pas bon, parce que toute la marchandise, meubles et joyaux que nous avions eussent esté perdus, et n'y eussent rien gaigné. Ils conclurent donc entr'-eux de nous venir saccager, et couper la gorge, durant que nous serions en nôtre premier somme. Toutefois ils y trouverent vne difficulté pour trois Ecossois qu'avoit ledit seigneur pour sa garde, lesquels ils s'efforcerent pareillement à seduire. Mais eux, apres avoir coneu leur mauvais vouloir et la chose estre certaine, m'en vindrent avertir, et decelerent tout le fait. Ce que soudainement je declaray audit seigneur et à mes compagnons, pour y remedier. Nous y remediames soudainement, en prenant quatre des principaux, qui furent mis à la chaine et aux fers devant tous : l'autheur n'y estoit pas. Le lendemain, l'vn de ceux qui estoient aux fers, se sentant conveincu, se traina pres de l'eau et se noya miserablement; vn autre fut étranglé. Les autres servent ores comme esclaves; le reste vit sans murmure, travaillant beaucoup plus diligemment qu'auparavant. L'autheur truchement (parce qu'il n'y estoit pas) fut averti que son affaire avoit esté découverte. Il
n'est || retourné du païs à nous : il se tient mainte- 161
nant avec les Sauvages, lequel a débauché tous les autres Truchements de ladite terre, qui sont au

nombre de vingt ou vingt-cinq : lesquels font et disent tout du pis qu'ils peuvent, pour nous étonner et nous faire retirer en France. Et parce qu'il est avenu que les Sauvages ont esté persecutez d'vne fiévre pestilentieuse depuis que nous sommes en terre, dont il en est mort plus de huit cens, ils leur ont persuadé que c'estoit Monsieur de Villegagnon qui les faisoit mourir : parquoy ils conçoivent vne opinion contre nous en telle sorte qu'ils nous voudroient faire la guerre si nous estions en terre continente ; mais le lieu où nous sommes les retient. Ce lieu est vne ilette de six cents pas de long et de cent de large, environnée de tous côtez de la mer, large et long d'un côté et d'autre de la portée d'vne couleuvrine, qui est cause qu'eux n'y peuvent approcher, quand leur frenesie les prent. Le lieu est fort naturellement, et par art nous l'avons flanqué et remparé, tellement que quand ils nous viennent voir dans leurs auges et *almadas*, ils tremblent de crainte. Il est vray qu'il y a vne incommodité d'eau douce, mais nous y faisons vne cisterne, qui pourra garder et contenir de l'eau, au nombre que nous sommes, pour six mois. Nous avons du depuis perdu vn grand bateau et vne barque contre les roches, qui nous ont fait grande faute, pour-ce que nous ne saurions recouvrer ni eau,
162 ni bois, ni vivres, que par bateaux. || Avec ce, vn maitre charpentier et deux autres manouvriers se sont allez rendre aux Sauvages, pour vivre plus à leur liberté. Nonobstant Dieu nous a fait la grace de resister constamment à toutes ces entreprises, ne nous défians de sa misericorde. Lesquelles choses il nous a voulu envoyer pour montrer que la parole de

Dieu prend difficilement racine en vn lieu, afin que la gloire lui en soit rapportée ; mais aussi quand elle est enracinée, elle dure à jamais. Ces troubles m'ont empeché que je n'ay peu reconoitre le païs, s'il y avoit mineraux, ou autres choses singulieres, qui sera pour vne autre fois. L'on nous menasse fort que les Portugais nous viendront assieger, mais la bonté divine nous en gardera. Ie vous supplie tous deux de m'écrire amplement de vos nouvelles, etc. De la riviere de *Ganabara*, au païs du Bresil, en la France Antarctique, souz le Tropique de Capricorne, ce vingt-cinquiéme jour de May mil cinq cens cinquante-six. Vôtre bon amy N. B.

Or pour revenir aux termes de ce que nous avions commencé à dire touchant le voyage du sieur du Pont, les volontaires qui se rangerent de sa troupe partirent de Geneve le dixiéme de Septembre mil cinq cens cinquante-six, et allerent trouver ledit sieur Admiral en sa maison de Châtillon sur Loin, où il les encouragea à poursuivre leur entreprise, avec promesse de les assister pour le fait de la marine. De là ils vindrent à Paris, où durant un mois qu'ils y se-
journerent plusieurs Gentils- || hommes et autres, 163
avertis de leur voyage, se joignirent avec eux. Puis s'en allerent à Honfleur, où ils attendirent que leurs navires fussent prets et appareillez pour faire voiles.

Seconde navigation au Bresil aux dépens du Roy. Accident d'vne vague de mer. Discours des iles de Canaries. Barbarie païs fort bas. Poissons volans et autres pris en mer. Tortues merveilleuses.

CHAP. III.

TANDIS que les Genevois disposoient les choses comme nous avons dit, le sieur de Bois-le-Comte, neveu du sieur de Villegagnon, preparoit les vaisseaux à Honfleur, lesquels il fit equipper en guerre au nombre de trois, aux dépens du Roy. Fournis qu'ils furent de vivres et autres choses necessaires, les ancres furent levées, et se mirent en mer le dix-neufiéme Novembre. Ledit sieur de Bois-le-Comte, eleu Vic'Admiral de cette flotte, avoit quatre-vingts personnes tant soldats que matelots dans son vaisseau; dans le second y en avoit six-vingts; dans le troisiéme y en avoit environ quatre-vingts-dix personnes, compris six jeunes garçons qu'on y menoit pour apprendre le langage du païs, et cinq jeunes filles et vne femme pour les gouverner, afin de commencer à faire multiplier la race des François par-delà.

164 || Au partir les canonades ne manquerent point, ni l'éclat des trompettes, ni le son des tambours et fifres, selon la coutume des navires de guerre qui vont en voyage. Au bout de quelques jours ils arriverent de bon vent aux iles Fortunées, dites Canaries, où quelques matelots penserent mettre pied à terre

pour butiner quelque chose, mais ils furent repoussez par les Hespagnols qui les avoient apperceuz de loin. Le seziéme Decembre ils furent pris d'vne forte tempéte qui mit à fond vne barque attachée à vn navire, en laquelle y avoit deux matelots pour la garde d'icelle, qui penserent boire à tous leurs amis pour vne derniere fois. Car il est bien difficile en tel accident de sauver vn homme parmi les fortes vagues de la mer. Neantmoins, apres beaucoup de peine, ils furent sauvés avec les cordages qu'on leur jetta. En cette tempéte arriva vn hazard fort remarquable, et que je mettray volontiers ici (quoy que je ne me vueille arréter à toutes les particularitez qu'a écrit Iean de Lery, autheur de l'histoire de ce voyage). C'est que comme le cuisinier eut mis vn matin dessaller dans vn cuvier de bois du lard pour le repas, vn coup de mer sautant impetueusement sur le pont du navire, l'emporta plus de la longueur d'une pique hors le bord (c'est à dire hors le navire), et vne autre vague venant à l'opposite, sans renverser ledit cuvier, de grand roideur le rejetta au méme lieu dont il estoit party, avec ce qui estoit dedans. Le méme autheur rapporte à propos vn exemple de Valere le Grand
|| que j'ay dés y a long temps admiré, savoir : d'vn 165
matelot qui vuidant l'eau de la basse partie d'vn navire, avec la pompe (comme il faut presumer), fut jetté en mer par vn coup de vague, et incontinent repoussé dedans par une autre vague contraire (1).

Le dix-huitiéme dudit mois de Decembre noz François découvrirent la Grand'Canarie, ainsi ap-

(1) Valere, liv. 1, chap. 8.

pellée (je croy) à cause des Cannes de sucre qu'elle produit en abondance, et non point pour-ce qu'elle produit grande quantité de chiens, ainsi que disent Pline et Solin (1). A cette ile est voisine celle qui est aujourd'hui appellée *Teneriffé*, de laquelle nous avons parlé au huitiéme chapitre. Et puis que nous sommes sur le propos des iles Canaries, il n'y a point danger de nous y arréter vn petit, mémement veu que la possession qu'en ont aujourd'hui les Hespagnols, ils la doivent aux François. Elles sont sept en nombre, distantes de quarante et cinquante lieuës les vnes des autres, appellées par les Anciens d'vn mot general, Fortunées, à cause de leur beauté, et pour la temperature de l'air, n'y ayant jamais ni de froid, ni de chaud excessif, dont ne faut s'étonner si plusieurs les ont prises pour les Hesperides, desquelles les Poëtes ont chanté tant de fables. De ces sept il y en a quatre Chrétiennes, à sçavoir Lanzarette, Forteventure, la Gomere et l'ile du Fer. Les trois autres sont peuplées d'Idolatres, qui sont appellées la Grand'-Canarie, Teneriffé et la Palme, non encore domptées
166 par les Chrétiens, que je sçache. || Ces peuples sont Barbares, toujours en guerre, et se tuent l'vn l'autre comme bétes; et qui est le plus fort, est celui qui emporte la seigneurie et domination d'entr'-eux. Ils vont tout nuds comme ceux de la Nouvelle-France, ne souffrent aucun approcher de leurs iles. Neantmoins comme les Chrétiens se mettent quelquefois aux aguets pour les attraper et les envoyer vendre en Hespagne, il avient souvent qu'eux-mémes sont pris;

(1) Solin, chap. 70; Pline, liv. 6, chap. 32.

mais les Barbares ont cette humanité qu'ils ne tuent point leurs prisonniers, ains leur font faire le plus vil exercice qu'ils estiment estre possible, qui est d'écorcher leurs chevres, et les depecer ainsi que font les Bouchers, jusques à ce qu'ils ayent payé leur rançon ; et lors ils sont delivrez ; et par le moyen de ces prisonniers on sçait ce qui est en leurs iles, et leurs coutumes et façons de vivre, que je n'ay entrepris de representer en ce lieu, pour ne m'égarer de mon sujet. Mais je repeteray ce que j'ay dés-ja dit, que les Hespagnols doivent aux François la possession qu'ils ont de ces iles, suivant le rapport qu'en fait Pierre Martyr, celui qui a écrit l'histoire des Indes Occidentales, lequel en parle en cette sorte : « Ces isles (dit-il), bien qu'elles fussent venuës à la « conoissance des anciens, si est-ce que la memoire « en estoit effacée : et en l'an mil quatre cens cinq, il « y eut vn François de nation, nommé Guillaume « de *Bentachor*, lequel ayant congé d'vne Royne de « Castille de découvrir nouvelles terres, trouva les « deux Canaries, qui ores se nomment Lancelotte et « Forteventure, les- || quelles apres sa mort ses heri- 167
« tiers vendirent aux Hespagnols, etc. » Ici peut-on remarquer que les Hespagnols, par envie ou autrement, ont voulu obscurcir le nom et la gloire du premier qui a découvert les Canaries, apres estre demeurées tant de siecles comme ensevelies et hors la conoissance des hommes. Car ce Guillaume de *Bentachor* s'appelloit Betancourt, Gentil-homme de Picardie, lequel par son testament supplia le Roy de Castille d'estre protecteur de ses enfans ; mais il aima mieux estre protecteur des iles conquises par ledit

Betancourt, comme il a fait, et y en a adjouté d'autres, desquelles il a peu plus justement s'emparer.

Quant à la situation de ces iles, tous sont aujourd'hui d'accord qu'elles gisent par les vingt-sept degrez et demi au-deça de l'Equateur. Et partant les Geographes et historiens qui ont situé lesdites iles par les dix-sept degrez ou environ, en se trompant en ont trompé beaucoup d'autres, s'estans en cela arretés au calcul de Ptolomée, lequel a marqué les iles Fortunées au Promontoire Arsinarie, qui sont les iles du Cap verd. Mais il y a lieu d'excuser Ptolomée en cet endroit, et dire que ceux qui ont transcrit ses livres, ne pouvans discerner les nombres des Grecs, ont esté cause de l'erreur qui se trouve en cet autheur. Car il n'est point à croire qu'vn homme tel que lui, qui ne marche qu'avec vne grande solidité et doctrine, eust si lourdement choppé en ceci.

168 Noz François donc ayans passé les Canaries, || côtoyerent la Barbarie, habitée des Mores, qui est vn païs fort bas, si bien qu'à perte de veuë ils découvroient des campagnes immenses, et leur sembloit qu'ils deussent aller fondre là-dessus. Et comme ordinairement où est la force là est l'insolence, noz gens se sentans forts d'hommes et d'armes, ne faisoient difficulté d'attaquer quelque navire ou caravelle, si elle se rencontroit en leur chemin, et prendre ce que bon leur sembloit. En quoy je ne les veux louër; et valoit mieux faire des amis en s'établissant paisiblement, que de proceder par ces voyes. Aussi Dieu n'a-il point beni leurs entreprises. És derniers voyages faits en la Nouvelle-France, on y est allé

honetement équippé, et y a eu moyen quelquefois (méme de ma conoissance) de prendre le dessus du vent, et faire ammener les voiles à plusieurs navires qui se sont rencontrez, mais on n'a jamais mis en avant de leur faire tort. Aussi n'est-ce pas le dessein de ceux qui en ce dernier temps veulent habiter la Nouvelle-France, lesquelz ne recherchent que ce que la mer et la terre par vn juste exercice leur acquerront, sans envier la fortune d'autrui.

Passage de la Zone Torride, où navigation difficile, et pourquoy. Et sur ce, refutation des raisons de quelques autheurs. Route des Hespagnols au Perou. De l'origine du flot de la mer. Vent Oriental perpetuel souz la ligne æquinoctiale. Origine et causes d'icelui, et des vens d'abas et de Midi. Pluies puantes sous la Zone Torride. Effets d'icelles. Ligne æquinoctiale pourquoy ainsi dite. Pourquoy souz icelle ne se voit ne l'vn ne l'autre Pole. 169

CHAP. IV.

Noz François estans en ces parties de la Zone Torride à trois ou quatre degrez en deça de l'Æquateur, i's trouverent la navigation fort difficile pour l'inconstance de plusieurs vens qui s'assemblent là, et transportent les vaisseaux diversement, à l'Est, au Nort, à l'Oüest, selon qu'ils se rencontrent. Iean de Lery, cherchant la raison de cela, presuppose que la ligne æquinoctiale tirant de l'Orient à l'Occident soit comme le dos et l'echine du monde à ceux qui voyagent du Nort au Su, c'est à

dire du Septentrion au Midi : tellement que pour y
aborder d'vne part ou d'autre il faut comme monter à
cette sommité du monde, ce qui est difficile. Il ad-
joute vne seconde raison, c'est que là est la source des
vents qui soufflans oppositement l'vn à l'autre assail-
170 lent les vaisseaux de toutes parts. || Et pour vn troi-
sieme il dit que les courans de la mer prenans là leur
commencement, en rendent les approches difficiles.
Or jaçoit que ces raisons soient studieusement recher-
chées, si est-ce que je ne puis bonnement m'y accor-
der. Car quant à la premiere, il est certain que la
terre et la mer faisans un globe rond, il n'y a point
d'ascendant plus difficile auprés de la ligne æquinoc-
tiale qu'au 20. 40. et 60. degré. Quant à la seconde,
il est certain que le Nort ne prend point là sa source ;
et l'experience journaliere fait conoitre que souz la
ligne et dedans la Torride, les vens de Levant y re-
gnent tousjours soufflans continuellement, sans per-
mettre leurs contraires y avoir aucun accez, ni vent
d'Oüest, ni de Midi, qu'on appelle vents d'abas. Et
c'est l'occasion pourquoy les Hespagnols qui vont au
Perou ont ordinairement plus de peine à gaigner les
Canaries, qu'en tout le reste du voyage ; mais passé
icelle, ils cinglent aisément jusques à entrer en la
Torride, où ils trouvent incontinent ce vent Oriental
qui suit le Soleil, et les chasse en poupe de telle
sorte, qu'à peine est-il plus besoin en tout le voyage
de toucher aux voiles. Pour cette raison, ils appellent
ce grand trait de mer le Golphe des Dames, pour sa
douceur et serenité. Et en fin arrivent en l'ile de la
Dominique, Guadelupe, Desirée, Marigualante et les
autres, qui sont en cette part comme les faux bourgs

des Indes. Mais au retour ils prennent vn autre chemin, et viennent à la Havane chercher leur hauteur hors le Tro- || pique de Cancer, là où regnent les 171
vents d'abas, ainsi qu'entre les Tropiques les vents de Levant, lesquels vents d'abas leur servent jusques à la veuë des Açores ou Tierceres, et de là à Seville. Et pour le regard de la troisiéme raison, je di qu'en la grande et pleine mer il n'y a point de Courans, ains les Courans se font quand la mer, resserrée entre deux terres, ne trouve point son passage libre pour continuer son flux, de maniere qu'elle est contrainte de roidir son cours ainsi qu'vn fleuve qui passe par vn canal. Mais posons le cas que son flux prenne là son origine : estant lent en cette haute et spacieuse étenduë, il ne fait pas grand empechement aux navires d'aborder l'Æquateur ; et puis s'il y a six heures de flux contre les navigans, il y en a autant pour eux au retour de la mer, sans compter le chemin qu'ils avancent deux mémes sans l'aide du flot. Or ne suisje point d'accord que le principe du flot de la mer soit souz la ligne æquinoctiale, car il y a plus d'aparance de croire qu'elle n'a qu'vn flux qui va d'vn Pole à l'autre, en sorte que quand il est Ebe au Pole Arctique, il est flot au Pole Antarctique, que de lui donner double flux, ce qu'il faudra faire si on ne met le principe souz ladite ligne ; si ce n'est qu'on vueille dire que le flux de la mer est comme le bouïllon d'vn pot, lequel s'estend de toutes parts et tout à la fois. De dire qu'il y a de grands calmes, c'est chose qui est rare souz ladite ligne æquinoctiale, attendu ce que j'ay dit que le vent y est perpetuel d'Orient en Occident. Et si l'on veut || sçavoir la cause 172

de ce vent Oriental qui est perpetuel souz cette ligne, qui fait la ceinture du monde, je m'en arreteray volontiers au jugement du docte naturaliste Ioseph Acosta (1), lequel attribuë ceci au premier mobile, dont le mouvement circulaire est si rapide qu'il meine à la danse non seulement tous les autres cieux, mais aussi les elemens plus legers, le feu et l'air, lesquels tournent aussi quant et lui de l'Orient à l'Occident en vingt-quatre heures, la terre et l'eau demeurans par leur trop grande pesanteur au centre du monde. Or ce mouvement est d'autant plus grand, vehement et puissant, qu'il s'approche de la ligne æquinoctiale, où est la plus grande circumference du tournoyement du ciel, et diminuë cette vehemence à mesure qu'on s'approche de l'vn et de l'autre Tropique; si bien qu'és environs d'iceux, par je ne sçay quelle repercussion du cours et mouvement de la Zone, les vapeurs que l'air attire quant et soy (d'où procedent les vents qui courent d'Orient en Occident) sont contraintes de retourner quasi au contraire; et de là viennent les vents d'abas et Suroüest communs et ordinaires hors les Tropiques. Ie di donc que la plus vray-semblable cause de la difficulté qu'ont eu noz François de parvenir à la ligne æquinoctiale a esté qu'ils n'estoient pas encor' eloignez de terre (témoins les pluies puantes, qui ne venoient d'autre part que des vapeurs terrestres, qui sont grossieres et malfaisantes) et ainsi se trouvoient enveloppez de certains
173 vents terrestres, d'autant plus divers || que la terre est
inegale, à cause des montagnes et vallées, rivieres,

(1) Livre de son Histoire naturelle des Indes, chap. 6.

lacs, et situations de païs, et de quelques vents maritimes, lesquels rencontrans ce vent fort et Oriental conduit par la force du Soleil, et le mouvement du premier mobile, ne pouvoient passer outre, du moins qu'avec vn grand combat, qui arrétoit leurs vaisseaux et les dispersoit ça et là.

Quant aux pluies puantes desquelles je viens de parler, cela est tout commun au long de la côte de la Guinée souz la Zone Torride voisine de la terre : voire est tellement contagieuse, qui si elle tombe sur la chair il s'y levera des pustules et grosses vessies, voire méme imprime la tache de sa puanteur és habillemens. D'ailleurs l'eau douce leur faillit, du moins elle se corrompit tellement par les ardantes chaleurs du climat, qu'elle estoit remplie de vers, et falloit en la beuvant tenir la tasse d'vne main et se boucher le nez de l'autre, pour l'extreme puanteur qui en sortoit. Le biscuit en fut de méme. Car les longues pluies ayans penetré jusques dans la Soute, le gaterent entierement : si bien qu'il falloit manger autant de vers que de pain. Ce qui eust esté aucunement tolerable si estans en ce mauvais passage ils en fussent bientôt sortis, mais ils furent environ 5. semaines à tournoyer sans pouvoir approcher de cette ligne æquinoctiale, à laquelle en fin ils arriverent avec vn vent de Nort-nordest le 4. jour de Fevrier 1557. Ici il est bon de dire pour les moins sçavans que cette partie du monde est dite estre souz la ligne æquinoctiale
(autrement souz l'Æquateur) || pour-ce que le Soleil 174
venant à cette partie du ciel qui fait le milieu entre les deux Poles (ce qui arrive deux fois l'année, sçavoir l'onziéme de Mars, quand il s'approche de nous,

et le treziéme de Septembre, quand il se recule pour porter l'Esté aux terres Antarctiques), les jours et les nuits sont égaux par tout le monde. Et comme le Soleil ayant passé cette ligne noz jours r'acourcissent, aussi venant au deça de la méme ligne ils diminuënt aux regions Antarctiques. Or cette ligne n'est qu'vne chose imaginaire, mais il est necessaire vser de ce mot pour entendre la chose et en sçavoir discourir. Et au surplus est à remarquer que les peuples qui habitent souz cette ligne imaginaire ont en tout temps les nuits et les jours égaux, pour raison de quoy aussi elle pourroit bien estre dite æquinoctiale.

Or, comme en beaucoup de choses on fait des ceremonies pour la ressouvenance, aussi c'est la coutume des matelots (qui se rejouïssent volontiers) de faire la guerre à ceux qui n'ont point encores passé la ligne æquinoctiale, quand ils y arrivent. Ainsi ils les plongent dans l'eau, ou leur donnent la bascule, ou les attachent au grand mast pour en avoir memoire. Toutefois il y a un moyen de se racheter de cette condemnation en payant le vin des compagnons.

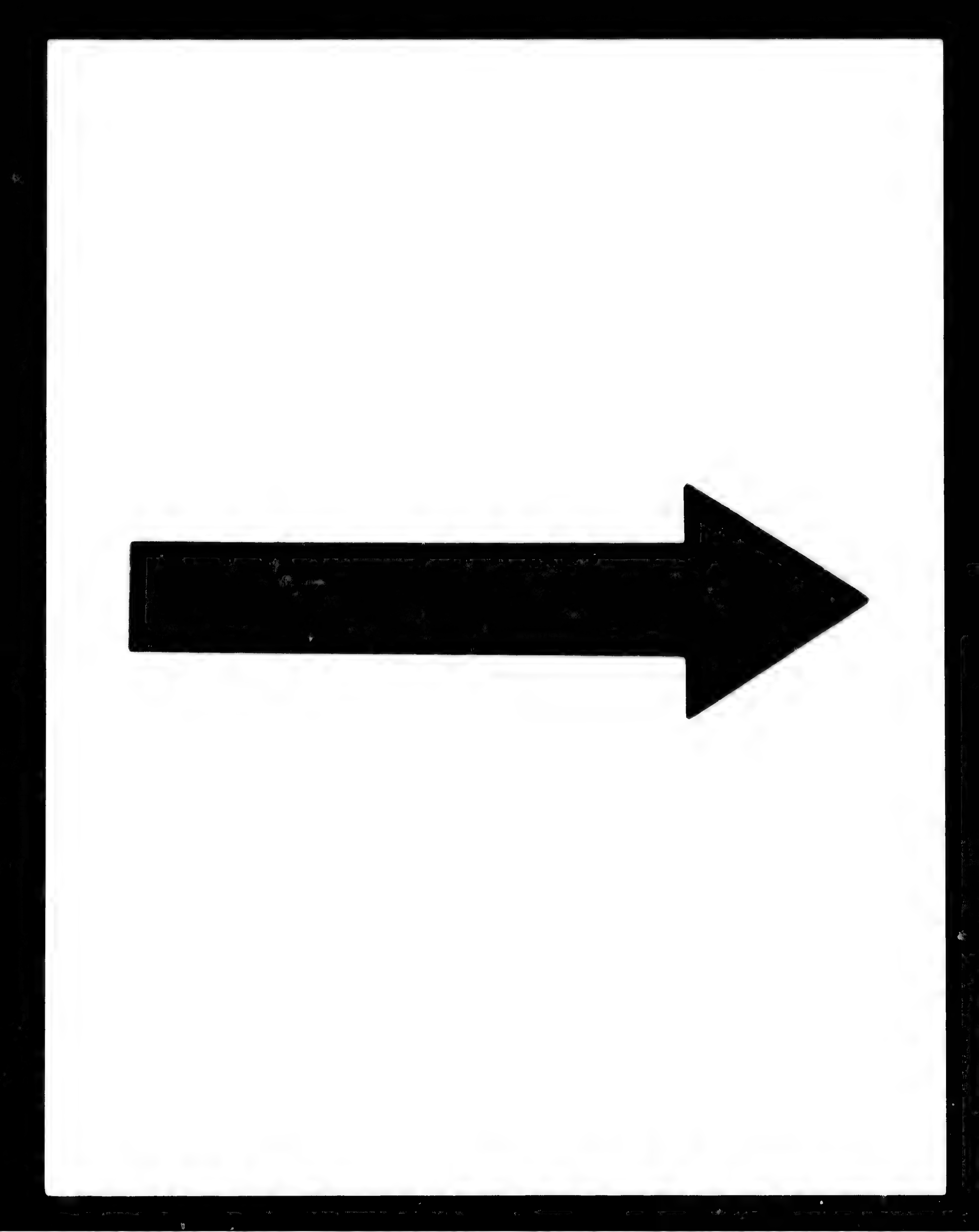
Aidez de ce vent du Nort-nordest (comme nous avons dit) ils franchirent quatre degrez au delà de l'Equateur, d'où ils commencerent à découvrir le pole
175 Antarctique, ayans || demeuré long temps sans voir ni l'vn ni l'autre, tant à cause de quelques calmes, que des vents divers qui se rencontrent environ le milieu du monde (que je prens souz ladite ligne æquinoctiale) allans comme pour combattre et deposseder ce vent Oriental que nous avons dit, lequel ne s'en etonne gueres. Et neanmoins encores qu'on eust le vent à propos, si est-ce qu'estant au milieu d'vne

si grande circumference qu'est celle du ciel, il n'est pas possible de voir l'vn ou l'autre pole, moins les deux ensemble, si tot qu'on est venu souz ladite ligne; ains faut s'approcher de quelques degrez de l'vn ou de l'autre : d'autant que les deux poles sont comme deux points imaginaires et immobiles, ainsi que le point milieu d'vne rouë à l'entour duquel se fait le mouvement d'icelle, où comme les deux poincts invisibles qu'on se peut imaginer aux deux côtez d'vne boule roulante, pour lesquels voir tout ensemble il faudroit estre au centre de ladite boule; aussi pour voir les deux poles ou essieux du monde, il faudroit estre au centre de la terre. Mais y ayant grande distance de ce centre à la superficie d'icelle ou de la mer, de là vient que nonobstant la rondeur de ces deux plus bas elements, on ne peut si tôt apercevoir le pole quand on est parvenu à la ligne æquinoctiale.

|| *Découverte de la terre du Bresil.* Margajas *quels peuples.* 176
Façon de troquer avec les Ou-etacas, *peuple le plus barbare de tous les autres. Haute roche appellée l'Emeraude de* Mak-hé. *Cap de Frie. Arrivée des François à la riviere de* Ganabara, *où estoit le sieur de Villegagnon.*

CHAP. V.

Le treziéme de Fevrier, les maitres de noz navires Françoises ayans pris hauteur à l'astrolabe, se trouverent avoir le Soleil droit pour zenith; et apres quelques tourmentes et calmes, par vn bon vent d'Oüest qui dura



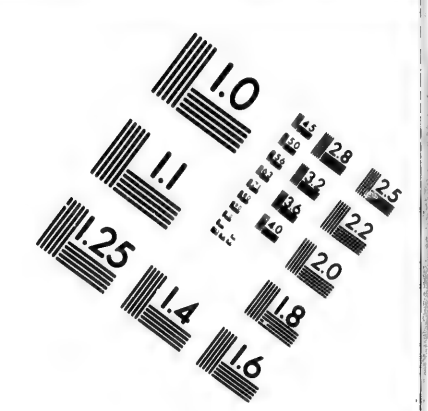
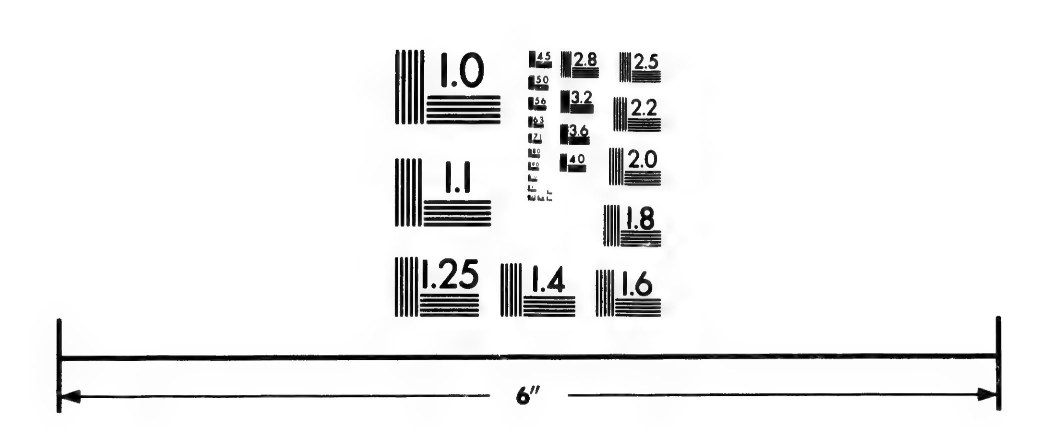
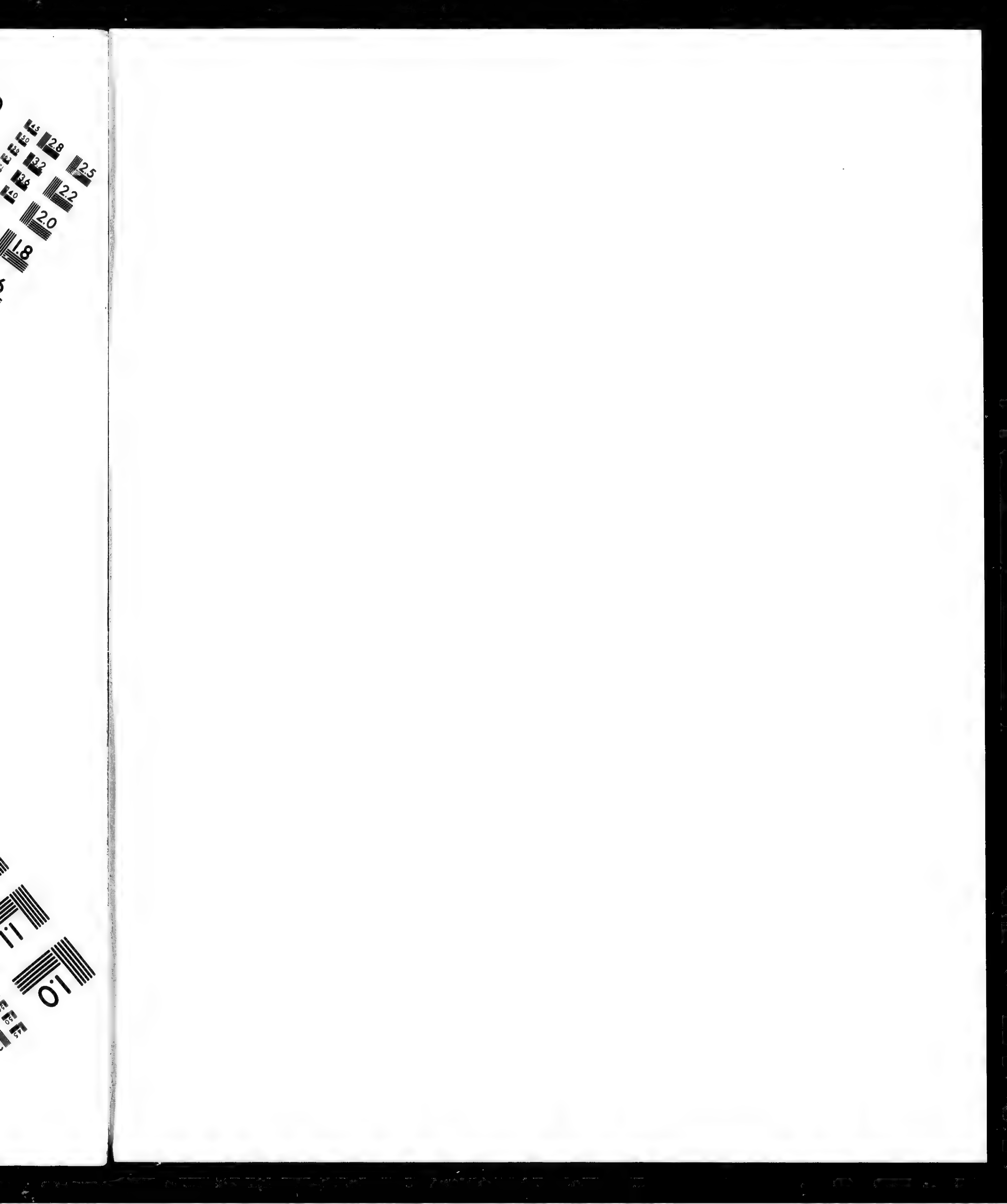


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





quelques jours, ils eurent la veuë de la terre du Bresil le vingt-sixiéme de Fevrier mil cinq cens cinquante-sept, au grand contentement de tous, comme on peut penser, apres avoir demeuré prés de quatre mois sur la mer sans prendre port en aucun lieu.

La premiere terre qu'ils découvrirent est montueuse, et s'appelle *Huvassou* par les Sauvages de ce païs-là, à l'abord de laquelle (selon la coutume) ils tirerent quelques coups de canon pour avertir les habitans, qui ne manquerent de se trouver en grande troupe sur la rive. Mais les François ayans reconeu que c'estoient *Margajas*, alliez des Portugais, et par conse-
177 quent leurs ennemis, ils ne descendirent || point à terre, sinon quelques matelots qui dans vne barque allerent pres du rivage à la portée de leurs fleches, leur montrans des couteaux, miroirs, peignes, et autres bagatelles, pour lesquelles ils leur demanderent des vivres. Ce que les Sauvages firent en diligence, et apporterent de leur farine de racines, des jambons et de la chair d'vne certaine espece de sanglier qu'ils ont, avec autres victuailles et fruits, telz que le païs les porte : car en cette saison-là, quoy que ce fust le mois de Fevrier, les arbres estoient aussi verds qu'ils sont ici en Iuin. Les Sauvages ne furent point tant scrupuleux d'aborder les navires François. Car il y en vint six avec vne femme entierement nuds, peints, et noircis par tout le corps, ayans les levres de dessouz percées, et en chaque trou vne pierre verte, bien polie, et proprement appliquée, de la largeur d'vn teston, pour estre plus coints et jolis. Mais quand la pierre est levée, ils sont effroyablement hideux, ayans comme deux bouches au dessouz du nez.

La femme avoit les oreilles de méme si hideusement percées, que le doigt y pourroit entrer, ausquelles elle portoit des pendans d'os blancs qui lui battoient sur les épaules. Ces Sauvages eussent fort désiré qu'on se fust là arrété, mais on ne s'y voulut pas fier, joint qu'il falloit tendre ailleurs. A neuf ou dix lieuës de là les François se trouverent à l'endroit d'vn Fort des Portugais dit par eux *Spiritus Sanctus*, et par les Sauvages *Moab*, qui est par les vingts degrez au delà de l'Æquateur. Les gardes de ce Fort, reconoissans à l'equipage que ce n'estoient pas de leurs gens, tire- 178
rent trois coups de canon sur les François, lesquels firent de méme envers eux, mais l'vn et l'autre en vain. De là passerent auprés d'vn lieu nommé *Tapemiri*, et plus avant vindrent cotoyant les *Paraïbes*, outre lesquels tirans vers le Cap de Frie, il y a des basses et escueils entremélez de pointes de rochers qu'il faut soigneusement eviter. Et à cet endroit y a vne terre pleine d'environ quinze lieuës de longueur, habitée par vn certain peuple farouche et étrange nommé *Ou-etacas*, dispos du pied autant et plus que les cerfs et biches, lesquels ils prennent à la course; portent les cheveux longs jusques aux fesses, contre la coutume des autres Bresiliens qui les rongnent par derriere; mangent la chair cruë, ont langage particulier, n'ont aucun trafic avec les nations de deça, d'autant qu'ils ne veulent point que leur païs soit coneu : semblables aux Hespagnols de l'Amerique, qui ne souffrent aucune nation étrangere vivre parmi eux. Toutefois quand les voisins de ces *Ou-etacas* ont quelques marchandises dont ils les veulent accommoder, voici leur façon et maniere de permuter. Le

Margaja, *Caraja* ou *Tououpinambaoult* (qui sont les peuples voisins d'iceux) ou autres Sauvages de ce païs-là, sans se fier ni approcher de l'*Ou-etacas*, lui montrant de loin ce qu'il aura, soit serpe, soit couteau, peigne, miroir, ou autre chose, il lui fera entendre par signes s'il veut changer quelque chose à cela. Que si l'*Ou-etacas* s'y accorde, lui montrant au reciproque de la plumasserie, des pierres vertes, pour servir d'or-
179 nement à la levre d'embas, || ou autre chose provenant de leur terre, le premier mettra sa marchandise sur vne pierre, ou piece de bois, et se retirera, et lors l'*Ou-etacas* apportera ce qu'il aura et le lairra à la place ; puis se retirant, permettra que le *Margaja*, ou autre, le vienne querir; et jusques là se tiennent promesse l'vn à l'autre. Mais chacun ayant son change, sitôt que chacun est retourné en ses limites d'où il avoit parlementé, les treves rompuës, c'est à qui pourra attraper son compagnon : ainsi que noz soldats és dernieres guerres, sortans de quelque ville neutre, telle qu'estoit la petite ville de Vervin en Tierarche, lieu de ma naissance, appartenant à la tres-illustre maison de Couci. Apres avoir laissé derriere ces espiegles d'*Ou-etacas*, ils passerent à la veuë d'vn autre païs voisin nommé *Mak-hé*, d'où certes les habitans n'ont besoin de tousjours dormir, ayans de tels reveils-matin auprés d'eux. En cette terre, et sur le bord de la mer, se voit vne grosse roche faite en forme de tour, laquelle aux rayons du Soleil reluit et brille si fort, qu'aucuns pensent que ce soit vne sorte d'Emeraude. Et de fait les mariniers tant Portugais que François l'appellent l'Emeraude de *Mak-hé*. Mais le lieu est inaccessible estant environné de mille

pointes de rochers qui se jettent fort en avant en mer.

Là prés il y a trois petites iles, dites les iles de *Mak-hé*, où ayans moüillé l'ancre, vne tempéte de nuit se leva si furieuse que le cable d'vn des navires fut rompu, tellement que porté à la merci des Sauvages
contre terre il vint jusques à || deux brasses d'eau. Ce 180
que voyans le Maître et le Pilote, comme au desespoir ils crierent deux ou trois fois nous sommes perdus. Toutefois en ce besoin les matelots ayans fait diligence de jetter vne autre ancre, Dieu voulut qu'elle tint, et par ce moyen furent sauvez. C'est chose rude qu'vne tempéte en pleine mer, où l'on ne voit que montagnes d'eau et profondes vallées; mais encore n'est-ce que jeu au pris du peril où est reduit vn vaisseau qui est sur vne côte, en perpetuel danger de s'aller échoüer sur la rive, ou briser contre les rochers. Mais en pleine mer on ne craint point tout cela, quand on a fait diligence d'ammener les voiles à temps. Vray est qu'on est balotté de merveilleuse façon en telle occasion, mais le peril en est dehors; j'entens en vn bon vaisseau, car vn coup de mer emportera quelquesfois vn quartier d'vn mauvais navire, comme j'ay ouï reciter n'a pas long temps d'vn Capitaine qui fut emporté estant dans sa chambre vers le gouvernail.

La tempéte passée, le vent vint à souhait pour gaigner le Cap de la Frie, port et havre des plus renommés en ce païs-là pour la navigation des François. Là, apres avoir mouillé l'ancre et tiré quelques coups de canon, ceux qui se mirent à terre trouverent d'abordée grand nombre de Sauvages nommez *Tououpi-*

nambaouls, alliez et confederez de nôtre nation, lesquels,
outre la caresse et bonne reception, dirent à noz Fran-
çois des nouvelles de *Paycolas* (ainsi nommoient-ils le
181 sieur de Villegagnon). En ce || lieu ils virent nombre
de perroquets, qui volent par troupes, et fort haut, et
volontiers s'accouplent comme les tourterelles. Partis
de là ayans vent à propos, ils arriverent au bras de
mer et riviere nommée *Ganabara* par les Sauvages, et
Genevre par les Portugais, le septiéme de Mars mil
cinq cens cinquante-sept, où environ vn quart de
lieuë loin ils saluerent ledit sieur de Villegagnon à
force de canonades, et lui leur rendit la pareille en
grande rejouïssance.

Comme le sieur du Pont exposa au sieur de Villegagnon la cause de sa venuë et de ses compagnons. Réponse dudit sieur de Villegagnon. Et ce qui fut fait au Fort de Colligni apres l'arrivée des François.

CHAP. VI.

ESTANS descendus à terre en l'ile où le sieur de Villegagnon s'estoit logé, la troupe rendit graces à Dieu, puis alla trouver ledit sieur de Villegagnon, qui les attendoit en vne place, où il les receut avec beaucoup de demonstration de joye et de contentement. Apres les accollades faites, le sieur du Pont, conducteur de la troupe Genevoise, commence à parler et lui exposer les causes de leur voyage fait avec tant de perils,

peines et difficultez, qui estoient en vn mot pour dresser vne Eglise, qu'il appelloit reformée, selon la parole de || Dieu, en ce païs-là, suivant ce qu'il avoit 182
écrit à ceux qui les avoient envoyés. A quoy il répondit (ce dit l'Autheur) qu'ayant voirement dés long temps et de tout son cœur desiré telle chose, il les recevoit volontiers à ces conditions ; méme parce qu'il vouloit leur Eglise estre la mieux reformée pardessus toutes les autres, il declara qu'il entendoit dés-lors que les vices fussent reprimez, la somptuosité des accoutremens reformée (je ne puis croire qu'il en fust si tôt de besoin), et en somme tout ce qui pourroit apporter de l'empéchement au pur service de Dieu. Puis levant les yeux au ciel et joygnant les mains : « Seigneur Dieu (dit-il), je te rends graces de ce que tu m'as envoyé ce que dés si long temps je t'ay si ardamment demandé. » Et derechef s'addressant à eux dit : « Mes enfans (car je veux estre vôtre pere), comme Iesus-Christ estant en ce monde n'a rien fait pour lui, ains tout ce qu'il a fait a esté pour nous, aussi ayant cette esperance que Dieu me preservera en vie jusques à ce que nous soyons fortifiés en ce païs et vous vous puissiez passer de moy, tout ce que je pretens faire ici est tant pour vous que pour tous ceux qui y viendront à méme fin que vous estes venus. Car je delibere de faire vne retraite aux pauvres fidelles qui seront persecutez en France, en Hespagne et ailleurs outre mer, à fin que sans crainte ni du Roy, ni de l'Empereur, ou d'autres Potentats, ils y puissent purement servir à Dieu selon sa volonté. »

Apres cet accueil, la compagnie entre dans vne

183 petite salle qui estoit au milieu de l'ile, et || chanterent le Psalme 5. qui commence selon la traduction de Marot : *Aux paroles que je veux dire*, etc., lequel fut suivi d'vn preche, où le Ministre Richer print pour texte ces versets du Psalme 26. et entre les Hebrieux 27 : *Ie demande vne chose au Seigneur, laquelle je requerray encore, c'est que j'habite en la maison du Seigneur tous les jours de ma vie;* durant l'exposition desquels Villegagnon ne cessoit de joindre les mains, lever les yeux au ciel, faire des soupirs et autres semblables contenances, si bien que chacun s'en emerveilloit. Apres les prières, chacun se retira horsmis les nouveaux venus, lesquels dinerent en la méme salle, mais ce fut vn diner de Philosophe, sans excez, car pour toutes viandes ils n'eurent que de la farine de racines, à la façon des Sauvages, du poisson boucané, c'est à dire roti, et de quelques autres sortes de racines cuites aux cendres; et pour breuvage (par ce qu'en cette ile il n'y a point d'eau douce) ils beurent de l'eau des égouts de l'ile, lesquels on faisoit venir dans vn certain reservoir ou cisterne, en façon de ces fossés où barbottent les grenouilles. Vray est qu'elle valloit mieux que celle qu'il falloit boire sur la mer. Mais il n'est pas besoin d'estre toujours en souffrance. C'est vne des principales parties d'vne habitation d'avoir les eaux douces à commandement. La vie depend de là, et la conservation du lieu qu'on habite, lequel ayant ce defaut ne peut soutenir un long siege. Le sieur de Mons, ces années dernieres s'estant logé en vne ile semblable, fut incommodé pour les eaux,
184 mais || vis à vis en la terre ferme il y avoit de beaux ruisseaux gazouïllans à travers les bois, ou ses gens

alloient faire la lescive et autres necessitez du ménage. Ce qui me fait dire que puis qu'il faut batir en vne ile et s'y fortifier, il vaut beaucoup mieux employer ce travail sur la rive d'vne riviere qui servira toujours de rempart en son endroit. Car ayant la terre ferme libre, on y peut labourer et avoir les commoditez du païs plus à l'aise, soit pour se fortifier, soit pour preparer les moyens de vivre.

Ie trouve vn autre défaut en ceux qui ont fait tant les voyages du Bresil que de la Floride, c'est de n'avoir porté grande quantité de blés et farines, et chairs salées pour vivre au moins vn an ou deux, puis que le Roy fournissoit honnetement aux fraiz de l'equipage, sans s'en aller par-delà pour y mourir de faim, par maniere de dire. Ce qui estoit fort aisé à faire, veu la fecondité de la France en toutes ces choses qui lui sont propres, et ne les emprunte point ailleurs.

Le sieur de Villegagnon donc ayant ainsi traité ses nouveaux hôtes, il s'avisa de les embesogner à quelque chose, de peur que l'oisiveté ne leur engourdit les membres. Il les employa donc à porter des pierres et de la terre pour le Fort commun qu'ils avoient nommé Colligni. En quoy ils eurent assez à souffrir, attendu le travail de la mer, duquel ils se ressentoient encor', le mauvais logement, la chaleur du païs, et l'écharse nourriture, qui estoit en somme par chacun jour deux gobelets de farine || dure faite 185
de racines, d'vne partie de laquelle ils faisoient de la bouïllie, avec de l'eau que nous avons dit des égouts de l'ile. Toutefois le desir qu'ils avoient de s'établir et faire quelque chose de bon en ce païs-là leur faisoit prendre le travail en patience et en oublier la peine.

Méme le Ministre Richer, pour les encourager davantage, disoit qu'ils avoient trouvé vn second sainct Paul en la personne dudit sieur de Villegagnon, comme de fait tous lui donnent cette loüange de n'avoir jamais ouï mieux parler de la Religion et reformation Chrétienne qu'à lui. Ce qui leur augmentoit la force et le courage parmi la debilité où ils se trouvoient.

Ordre pour le fait de la Religion. Pourquoy Villegagnon a dissimulé sa Religion. Sauvages amenés en France. Mariages celebrés en la France Antarctique. Debats pour la Religion. Conspiration contre Villegagnon. Rigueur d'icelui. Les Genevois se retirent d'avec lui. Question touchant la celebration de la Cene à faute de pain et de vin.

CHAP. VII.

D'AVTANT que la Religion est le lien qui maintient le peuple en concorde, et est comme le pivot de l'Etat, dés la premiere semaine que les François furent arrivez auprés de lui, il établit vn ordre pour le service de
186 Dieu, qu'outre les prieres publiques qui se fai- || soient tous les soirs apres qu'on avoit laissé la besongne (où l'on chantoit l'Oraison Dominicale en rhimes François), les Ministres precheroient deux fois le Dimanche, et tous les jours ouvriers vne heure durant : declarant aussi par exprés qu'il vouloit et entendoit que sans aucune addition humaine les Sacremens

fussent administrez selon la pure parole de Dieu, et
qu'au reste la discipline Ecclesiastique fust pratiquée
contre les defaillans. Suivant quoy le Dimanche vingt-
vniéme de Mars ils firent la celebration de leur Cene,
apres avoir catechizé tous ceux qui y devoient com-
munier. Et ce faisant firent sortir les matelots et
autres Catholiques, disans qu'ils n'estoient pas capa-
bles d'vn tel mystere. Et lors Villegagnon s'estant
mis à genoux sur vn careau de velours, lequel son
page portoit ordinairement apres lui, fit deux prieres
publiques et à haute voix, rapportées par Iean de
Lery en son histoire du Bresil, lesquelles finies, il se
presenta le premier à la Cene, et receut à genoux le
pain et le vin de la main du Ministre. Et neantmoins
on tient qu'il y avoit de la simulation en son fait :
car quoy que lui et vn certain M. Iean Cointa (qu'on
dit avoir esté Docteur de la Sorbonne) eussent abjuré
publiquement l'Eglise Catholique Romaine, si est ce
qu'ils ne demeurerent gueres à émouvoir des disputes
touchant la doctrine, et principalement sur le point
de la Cene. Voire méme il y a apparence que Ville-
gagnon ne fut jamais autre que Catholique, en ce
qu'il avoit ordinairement en main les œuvres du 187
subtil Lescot pour se tenir prét à la defense contre
les Calvinistes sur toutes les disputes susdites. Mais
il lui sembloit estre necessaire de faire ainsi, ne pou-
vant venir à chef d'vne telle entreprise s'il n'eust eu
apparence d'estre des pretendus reformez, du côté
desquels d'ailleurs s'il se fust voulu maintenir, il
estoit en danger d'estre accusé envers le Roy (qui le
tenoit pour Catholique) par les Catholiques qui es-
toient avec lui, et de perdre vne pension de quelques

mille livres que Sa Majesté lui bailloit. Toutefois, faisant toujours bonne mine, et protestant ne desirer rien plus que d'estre droictement enseigné, il renvoya en France le Ministre Chartier, dans l'vn des navires, lequel (apres qu'il fut chargé de Bresil et autres marchandises du païs) partit le quatriéme de Iuin pour s'en revenir, afin que sur ce different de la Cene il rapportast les opinions des Docteurs de sa secte. Dans ce navire furent apportés en France dix jeunes garçons Bresiliens, âgez de neuf à dix ans et au dessous, lesquels ayans esté pris en guerre par les Sauvages amis des François, avoient esté vendus pour esclaves au sieur de Villegagnon. Le Ministre Richer leur imposa les mains, et prieres furent faites pour eux avant que partir, à ce qu'il pleust à Dieu en faire des gens de bien. Ils furent presentés au Roy Henry second, lequel en fit present à plusieurs grands Seigneurs de la Cour.

188 || Au surplus, le troisiéme Avril precedent se firent les premiers mariages des François qui ayent jamais esté faits en ce païs-là ; ce fut de deux jeunes hommes domestics de Villegagnon avec deux de ces jeunes filles que nous avons dit avoir esté menées au Bresil. Il y avoit des Sauvages presens à telles solennitez, lesquels estoient tout étonnez de voir des femmes Françoises vétuës et parées au jour des nopces. Le dix-septiéme de May ensuivant se maria semblablement maitre Iean Cointa (que l'on nommoit monsieur Hector) à vne autre de ces jeunes filles. Comme le feu fut mis aux étouppes, deux autres filles qui restoient ne demeurerent gueres à estre mariées, et s'il y en eust eu davantage, elles l'eussent aussi esté.

Car il y avoit là force gens deliberez qui ne demandoient pas mieux que d'aider à remplir cette nouvelle terre. Et de prendre en mariage des femmes infideles il n'estoit pas juste, la loi de Dieu (1) estant rigoureuse à l'encontre de ceux qui font telle chose, laquelle méme en la loy Evangelique est aussi defenduë par l'Apôtre sainct Paul (2), quand il dit : *Ne vous accouplez point avec les infideles*, là où jaçoit qu'il discoure de la profession de la foy, toutefois cela se peut fort commodément rapporter au fait des mariages. Et en l'ancien Testament (3) il estoit defendu d'accoupler à la charruë deux animaux de diverses especes.

Ce sujet de conjonction charnelle avec les femmes infideles fut cause que sur l'avis qu'eut Villegagnon
que certains Normans s'estans || autrefois dés y avoit 189
long temps sauvés du naufrage, et devenus comme Sauvages, paillardoient avec les femmes et filles, et en avoient des enfans, pour obvier à ce que nul des siens n'en abusast de cette façon, par l'avis du Conseil fit defenses à peine de la vie que nul ayant tiltre de Chrétien n'habitât avec les femmes et filles des Sauvages, sinon qu'elles fussent instruites en la conoissance de Dieu et baptizées. Ce qui n'arriva point en tous les voyages des François par-delà, car ce peuple est si peu susceptible de la Religion Chrétienne, qu'il n'a point esté possible en trois ans d'en donner aucun asseuré fondement au cœur de pas vn d'eux. Ce qui n'est pas en nôtre Nouvelle-France. Car toutes et

(1) Exod. 24; Deut. 7; Nomb. 25.
(2) En la IIe aux Cor., chap. 6, vers. 14.
(3) Deut. 22, vers. 10.

quantes fois qu'on voudra ils seront Chrétiens, et sans difficulté recevront la doctrine de salut. Ie le dy, pource que je le sçay, et en ay fait des plaintes en mon Adieu à la Nouvelle-France.

Or, pour revenir au different de la Cene, la Pentecoste venuë, nouveau debat s'éleve encore tant pour ce sujet qu'autres points. Car jaçoit que Villegagnon eust au commencement declaré qu'il vouloit bannir de la Religion toutes inventions humaines, toutefois il mit en avant qu'il falloit mettre de l'eau au vin de ladite Cene, et vouloit que cela se fist, disant que sainct Cyprien et saint Clement l'avoient écrit; qu'il falloit méler l'vsage du sel et de l'huile avec l'eau du baptéme; qu'vn Ministre ne se pouvoit marier en secondes nopces; amenant pour preuve le passage de sainct Paul à Timothée (1) : Que l'Evesque soit mary
190 d'vne seule femme. Somme, il s'en fit à || croire; et fit faire des leçons publiques de Theologie à Maître Iean Cointa, lequel se mit à interpreter l'Evangile selon sainct Iean, qui est la Theologie la plus sublime et relevée. Le feu de division ainsi allumé entre ce petit peuple, Villegagnon, sans attendre la resolution que le Ministre Chartier devoit apporter, dit ouvertement qu'il avoit changé l'opinion qu'il disoit autrefois avoir eu de Calvin, et que c'estoit vn heretique devoyé de la Foy. On tient que le Cardinal de Lorraine, par quelques lettres, l'avoit fort âprement repris de ce qu'il avoit quitté la Religion Catholique Romaine, et que cela lui donna sujet de faire ce qu'il fit; mais, comme j'ay dés-ja dit, il ne pouvoit bonne-

(1) I. à Timothée, 3.

ment entreprendre les voyages du Bresil sans le support de l'Admiral, pour à quoy parvenir il fallut faire du reformé. Dés-lors il commença à devenir chagrin, et menacer par le corps de sainct Iacques (c'estoit son serment ordinaire) qu'il romproit bras et jambes au premier qui le facheroit. Ces rudesses, avec le mauvais traitement, firent conspirer quelques-vns contre lui, lesquels ayant découvert, il en fit jetter vne partie en l'eau, et chastia le reste, entre autres vn nommé François la Roche, lequel il tenoit à la cadene : l'ayant fait venir, il le fit coucher tout à plat contre terre, et par vn de ses satellites lui fit battre le ventre à coups de batons, à la mode des Turcs, et au bout de là il falloit aller travailler. Ce que quelques-vns ne pouvans supporter, s'allerent rendre parmy les Sauvages. Iean de Lery, qui n'aime gueres la memoire de || Villegagnon, rapporte d'autres actes de sa 191
severité, et remarque que par ses habits (qu'il prenoit à rechange tous les jours, et de toutes couleurs) on jugeoit dés le matin s'il seroit de bonne humeur ou non, et quand on voyoit le jaune ou le vert en païs, on se pouvoit asseurer qu'il n'y faisoit pas beau; mais sur tout quand il estoit paré d'vne robe de camelot jaune bendée de velours noir, ressemblant (ce disoient aucuns) son enfant sans souci.

Finalement les Genevois se voyans frustrez de leur attente, lui firent dire par leur Capitaine le sieur du Pont, que puis qu'il avoit rejetté l'Evangile, ils n'estoient plus à son service, et ne vouloient plus travailler au Fort. Là-dessus on leur retranche les deux gobelets de farine de racine qu'on avoit accoutumé leur bailler par chacun jour, dequoy ils ne se

tourmenterent gueres, car ils en avoient plus pour une serpe, ou deux ou trois couteaux qu'ils échangeoient aux Sauvages, qu'on ne leur en eust sceu bailler en demi-an. Ainsi furent bien aises d'estre delivrez de sa sujetion. Et neantmoins cela n'aggreoit pas beaucoup à Villegagnon, lequel avoit bien envie de les dompter s'il eust peu, et comme il est bien à presumer; mais il n'estoit pas le plus fort. Et pour en faire preuve, certains d'entre eux ayans pris congé du Lieutenant de Villegagnon, sortirent vne fois de l'ile pour aller parmi les Sauvages, où ils demeurerent quinze jours. Villegagnon feignant ne rien sçavoir dudit congé, et par ainsi pretendant qu'ils eussent enfraint son ordonnance portant defence de
192 || sortir de ladite ile sans licence, leur voulut mettre les fers aux pieds, mais se sentans supportez d'vn bon nombre de leurs compagnons mal-contens et bien vnis avec eux, lui dirent tout à plat qu'ils ne souffriroient pas cela, et qu'ils estoient affranchis de son obeïssance, puis qu'il ne les vouloit maintenir en l'exercice et liberté de leur Religion. Cette audace fit que Villegagnon appaisa sa colere. Neantmoins sur cette occasion il y en avoit plusieurs et des principaux de ses gens (pretendus reformez) qui desiroient fort d'en voir vne fin et le jetter en l'eau, à fin (disoient-ils) que sa chair et ses grosses épaules servissent de nourriture aux poissons. Mais le respect de monsieur l'Admiral (lequel souz l'authorité du Roy l'avoit envoyé) les retint. Aussi qu'ils ne laissoient de faire leur preche sans lui, horsmis que pour obvier à trouble ils faisoient leur Cene de nuit, et sans son sceu. Sur laquelle Cene, comme le vin porté de

France vint à defaillir et n'y en avoit plus qu'vn
verre, il y eut question entr'eux, sçavoir si à faute
de vin ils se pourroient servir d'autres breuvages
communs aux païs où ils estoient. Cette question ne
fut point resoluë entr'eux, mais elle fut en balance,
les vns disans qu'il ne falloit point changer la sub-
stance du Sacrement, et plustot que de ce faire qu'il
vaudroit mieux s'en abstenir; les autres au contraire
disans que lors que Iesus-Christ institua sa Cene, il
avoit vsé du breuvage ordinaire en la province où il
estoit; et que s'il eust esté en la terre du Bresil || il 193
est vray-semblable qu'il eust vsé de leur farine de ra-
cine en lieu de pain, et de leur breuvage au lieu de
vin; et partant qu'au defaut de notre pain et vin, ils
ne feroient point difficulté de s'accommoder à ce qui
tient lieu de pain et de vin. Et de ma part, quand je
considere la varieté du monde, et que la terre en
tout endroit ne produit pas mémes fruits et semences,
ainsi que les païs Meridionaux en rapportent d'vne
autre sorte, et les Septentrionaux d'vne autre, je
trouve que la question n'est pas petite, et eust bien
merité que sainct Thomas d'Aquin en eust dit quel-
que chose. Car de reduire ceci tellement à l'étroit
qu'il ne soit loisible de communiquer la saincte Eu-
charistie que souz l'espece de pain de pur froment,
souz ombre qu'il est écrit *Cibavit eos ex adipe frumenti*,
cela est bien dur; et faut considerer qu'il y a plus des
deux parts du monde qui n'vsent pas de nôtre fro-
ment, et toutefois à faute de cela ne devroient pas
estre exclus du Sacrement, s'ils se trouvoient dispo-
sés à le recevoir dignement, ayans du pain de quel-
que autre sorte de grain, comme de mahis ou autre;

car és païs chauds nôtre froment (qui veut estre hiverné) ne profite point bien (1), et és Indes occidentales il n'y en avoit point avant que nos Europeans y en eussent porté; bien avoient-ils du mahis (que nous appellons blé Sarrazin ou de Turquie) en certaines provinces, dequoy on fait de fort bon pain, et par aventure estoit-ce de ce blé-là duquel nôtre Seigneur vsa au pain de sa saincte Cene, car il n'est pas
194 dit que ce fust du nôtre. || Mais d'ailleurs le passage susdit du Psalme LXXXI. ne donne point loy en cet endroit, d'autant que là nôtre Dieu dit à son peuple que s'il eust écouté sa voix, et cheminé en ses voyes, il lui eust fait des biens exprimez audit lieu du Psalme, et l'eust repeu de la graisse de froment, et saoulé du miel tiré de la roche. En somme, l'Eglise qui sçait dispenser de beaucoup de choses selon les temps, et lieux, et personnes, comme elle a dispensé les laïcs de l'vsage du Calice, et en certaines Eglises du pain sans levain, aussi pourroit-elle bien dispenser là-dessus, estant vne même chose; car elle ne veut point que ses enfans meurent de faim, non plus souz le Pole qu'és autres lieux. Si quelqu'vn dit qu'on y en peut porter des païs lointains, je lui repliqueray qu'il y a plusieurs peuples qui n'ont dequoy fournir à la depense d'vne navigation, et on ne va point en païs étranger (nommément au Nort) pour plaisir, ains pour quelque profit. Ioint à ceci que les navigations sur l'Ocean sont, par maniere de dire, encore recentes, et estoit bien difficile auparavant l'invention de l'eguille marine, de trouver le

(1) Voy. Pline, lib. 18, chap. 8 et 10.

chemin à de si lointaines terres. Ceci soit dit souz la correction des plus sages que moy.

Or en fin, Villegagnon se voulant depetrer des pretendus reformez, detestant publiquement leur doctrine, leur dit qu'il ne vouloit plus les souffrir en son Fort ni en son ile, et partant qu'ils en sortissent. Ce qu'ils firent (quoy qu'ils eussent peu remuer du ménage) apres y avoir demeuré environ huit mois,
se retirerent || en la terre ferme, attendant qu'vn na- 195
vire du Havre de Grace là venu pour charger du bresil fust pret à partir, où par l'espace de deux mois ils eurent des frequentes visites des Sauvages circonvoisins.

Description de la Riviere, ou Fort de Ganabara. *Ensemble de l'ile où est le Fort de Colligni. Ville-Henry de Thevet. Baleine dans le port de* Ganabara. *Baleine échouée.*

CHAP. VIII.

DEVANT que remener nos Genevois en France, apres avoir veu leurs comportemens au Bresil, et ceux du sieur de Villegagnon, il est à propos de contenter les plus curieux en décrivant vn peu plus amplement qu'il n'a esté fait ci-devant le lieu où ils avoient jetté les premiers fondemens de la France Antarctique. Car quant aux meurs du peuple, animaux quadrupedes, volatiles, reptiles et aquatiques, bois, herbes, fruits de ce païs-là, selon qu'il viendra à propos nous les toucherons

au troiziéme livre en parlant de ce qui est en nôtre Nouvelle-France Arctique et Occidentale.

Nous avons dit que le sieur de Villegagnon arrivant au Bresil, ancra en la riviere dite par les Sauvages de *Ganabara*, et Genevre par les Portugais, par
196 ce qu'ils la découvrirent le premier || jour de Ianvier, qu'ils nomment ainsi. Cette riviere demeure par les vingt-trois degrez au delà de la ligne æquinoctiale et droit souz le Tropique de Capricorne. Le port en est beau et de facile defense, comme se peut voir par le pourtrait que j'en ai ici representé, et d'vne étenduë comme d'vne mer. Car il s'avance environ de douze lieues dans les terres en longueur, et en quelques endroits il a sept ou huit lieuës de large. Et quand au reste il est environné de montagnes de toutes parts, si bien qu'il ne ressembleroit pas mal au lac de Geneve, ou de Leman, si les montagnes des environs estoient aussi hautes. Son embouchure est assez difficile, à cause que pour y entrer il faut côtoyer trois petites iles inhabitables, contre lesquelles les navires sont en danger de heurter et se briser si elles ne sont bien conduites. Apres cela il faut passer par vn détroit, lequel n'ayant pas demi quart de lieuë de large, est limité du côté gauche (en y entrant) d'vne montagne et roche pyramidale, laquelle n'est pas seulement d'emerveillable et excessive hauteur, mais aussi à la voir de loin on diroit qu'elle est artificiele. Et de fait parce qu'elle est ronde, et semblable à vne grosse tour, noz François l'appelloient le Pot de beurre. Vn peu plus avant dans la riviere il y a vn rocher assez plat, qui peut avoir cent ou six vingts pas de tour, sur lequel Villegagnon à son arrivée ayant premiere-

ment déchargé ses meubles et son artillerie, s'y pensa fortifier, mais le flux et reflux de la mer l'en chassa. Vne lieuë plus outre est l'ile où demeu- || roient les 197
François, ayans seulement vne petite demie-lieuë de circuit, et estant beaucoup plus longue que large, environnée de petits rochers à fleur d'eau, qui empéchent que les vaisseaux n'en peuvent approcher plus prés que la portée du canon, ce qui la rend merveilleusement forte. Et de fait il n'y a moyen d'y aborder, méme avec les petites barques, sinon du côté du Port, lequel est encore à l'opposite de l'avenuë de la grand' mer. Or cette ile estant rehaussée de deux montagnes aux deux bouts, Villegagnon fit faire sur chacune d'icelles vne maisonnette, comme aussi sur vn rocher de cinquante ou soixante pieds de haut qui est au milieu de l'ile il avoit fait batir sa maison. De côté et d'autre de ce rocher on avoit applani des places, esquelles estoit batie tant la salle où l'on s'assembloit pour faire les prieres publiques et pour manger, qu'autres logis, esquels (compris les gens de Villegagnon) environ quatre-vingts personnes qu'estoient noz François faisoient leur retraite. Mais faut noter que (excepté la maison qui est sur la roche, où il y a vn peu de charpenterie, et quelques boulevers mal-batis, sur lesquels l'artillerie estoit placée) tous ces logis ne sont pas des Louvres, mais des loges faites de la main des Sauvages, couvertes d'herbes et gazons, à leur mode. Voilà l'état du Fort que Villegagnon pour aggréer à l'Admiral (sans lequel il ne pouvoit rien faire) nomma Colligni en la France Antarctique, nom de triste augure (dit vn certain
Historien) duquel faute de bonne garde il || s'est 198

laissé chasser par les Portugais, au grand des-honneur de lui et du nom François, apres tant de fraiz, de peines et de difficultés. Il vaudroit beaucoup mieux demeurer en sa maison que d'entreprendre pour estre moqué par-apres, principalement quand on a dés-ja vn pied bien ferme en la terre que l'on veut habiter. Je ne sais quand nous serons bien resolus en nos irresolutions, mais il me semble que c'est trop prophaner le nom François et la Majesté de noz Rois de parler tant de la Nouvelle-France et de la France Antarctique, pour avoir vn nom en l'air, vne possession imaginaire en la main d'autrui, sans faire aucun effort de se redresser apres vne cheute. Dieu doint meilleur succés aux entreprises qui se renouvellent aujourd'huy pour le méme sujet, lesquelles sont vrayement saintes, et sans autre ambition que d'accroitre le royaume celeste. Ie ne veux pas dire pourtant que les autres eussent vn autre desir et but que cetui ci, mais on peut dire que leur zele n'estoit point accompagné de science, ni d'vne ferveur suffisante à telle entreprise.

És chartes geographiques qu'André Thevet fit imprimer au retour de ce païs-là, il y a à côté gauche de ce port de *Ganabara* sur la terre ferme vne ville depeinte, qu'il a nommé VILLE-HENRY en l'honneur du Roy Henry II. Ce que quelques-vns blament, attendu qu'il n'y eut jamais de ville en ce lieu. Mais soit qu'il y ait ville ou non, je n'y trouve point sujet
199 de blame si on a égard au temps que les || François possedoient cette terre, ayant fait cela, à fin d'inviter le Roy à avancer cette entreprise.

Pour continuer donc ce qui reste à décrire tant de

la riviere de *Ganabara* que de ce qui est situé en icelle, quoy que nous en ayons touché quelque chose ci-devant en la relation du premier voyage, toutefois nous ajouterons encore que quatre ou cinq lieuës plus avant que le Fort de Colligni, il y a vne autre ile belle et fertile contenant environ six lieuës de tour fort habitée de Sauvages nommez *Tououpinambaoults*, alliez des François. Davantage il y a beaucoup d'autres petites ilettes inhabitées, esquelles il se trouve de bonnes et grosses huitres. Quant aux autres poissons il n'en manque point en ce port, ni en la riviere, comme mulets, requiens, rayes, marsoins et autres. Mais principalement est admirable d'y voir des horribles et épouventables baleines montrans journellement leurs grandes nageoires comme ailes de moulins à vent hors de l'eau, s'égayans dans le profond de ce port, et s'approchans souvent si prés de l'ile, qu'à coups d'arquebuze on les pouvoit tirer : ce qu'on faisoit quelquefois par plaisir, mais cela ne les offensoit gueres, ou point du tout. Il y en eut vne qui se vint échouër à quelques lieuës loin de ce Port en tirant vers le Cap de Frie (qui est à la partie Orientale), mais nul n'en osa approcher tant qu'elle fust morte d'elle-méme, tant elle estoit effroyable. Car en se debattant (à faute d'eau) elle faisoit trem- || bler la terre 200
tout autour d'elle, et en oyoit-on le bruit et étonnement à plus de deux lieuës loin. On la mit en pieces, et tant les François que grand nombre de Sauvages en prindrent ce qu'ils voulurent, et neantmoins il y en demeura plus des deux tiers. La chair n'en est gueres bonne, mais du lart on en fait de l'huile en grande quantité. La langue fut mise en des barils, et

envoyée au sieur Admiral, comme la meilleure piece.

A l'extremité et au cul de sac de ce Port il y a deux fleuves d'eau douce, sur lesquels noz François alloient souvent se rejouïr en découvrant païs.

A 28. ou 30. lieuës plus outre en allant vers la Plate, ou le détroit de Magellan, il y a vn autre grand bras de mer appellé par les François *La riviere des Vases*, en laquelle ceux qui vont par-delà prennent Port, comme ils font encore au havre du Cap de Frie, qui est de l'autre côté vers l'Orient.

Que la division est mauvaise, principalement en Religion. Retour des Genevois en France. Divers perils en leur voyage. Mer herbuë.

CHAP. IX.

COMME la Religion est le plus solide fondement d'vn Etat, contenant en soy la Iustice, et consequemment toutes les vertus, aussi faut-il bien prendre garde qu'elle
201 soit vnifor- || me s'il est possible, et n'y ait point de varieté en ce que chacun doit croire soit de Dieu, soit de ce qu'il a ordonné. Plusieurs au moyen de la Religion vraye ou faulse ont dompté des peuples farouches, et les ont maintenus en concorde, là où ce point venant à estre debattu, les esprits alterés ont fait des bandes à part, et ont causé la ruine et desolation des Royaumes et republiques. Car il n'y a rien qui touche les hommes de si prés que ce qui regarde l'ame et le salut d'icelle. Et si les grandes assem-

blées des hommes qui sont fondées de longue main
sont bien souvent ruinées par cette division, que
pourra faire vne petite poignée de gens faible et im-
becile de foy qui ne se peut à peine soutenir? Certes
elle deviendra en proye au premier qui la viendra
attaquer, ainsi qu'il est arrivé à cette petite troupe
de François, qui avec tant de peines et perils s'estoit
transportée au Bresil, et comme nous avons rap-
porté de ceux qui s'estoient divisés en la Floride,
encore qu'ils ne fussent en discord pour la Religion.

Doncques tandis que nos Genevois estoient logés
en quelques cabanes dressées en la terre ferme du
port de *Ganabara*, et qu'vn navire François estoit à
l'ancre dans ledit port, attendant qu'il eust sa charge
parfaite, le sieur de Villegagnon envoya ausdits Ge-
nevois vn congé écrit de sa main, et écrivit vne lettre
au maitre dudit navire par laquelle il lui mandoit
(car le marinier n'eust rien osé faire sans la volonté
dudit Villegagnon, lequel estoit com- | me Vice-Roy 202
en ce païs-là) qu'il ne fist difficulté de les repasser en
France pour son égard; disant que comme il avoit
esté bien aise de leur venuë pensant avoir trouvé ce
qu'il cherchoit, aussi que puis qu'ils ne s'accordoient
pas avec lui il estoit content qu'ils s'en retournassent.
Mais on se plaint que sous ces beaux mots il leur
avoit brassé vne étrange tragedie, ayant donné à ce
maitre de navire vn petit coffret enveloppé de toille
cirée (à la façon de la mer) plein de lettres qu'il en-
voyait par-deça à plusieurs personnes, parmi lesquelles
y avoit aussi vn procez qu'il avoit fait contr'eux à
leur desceu, avec mandement exprés au premier juge
auquel on le bailleroit en France, qu'en vertu d'icelui

il les retint et fist bruler comme heretiques; mais il en avint autrement, comme nous dirons apres que nous les aurons amenés en France.

Ce navire donc estant chargé de bresil, poivre Indic, coton, guenons, sagoins, perroquets et autres choses, le quatriéme de Ianvier mil cinq cens cinquante-huit ils s'embarquerent pour le retour quinze en nombre, sans l'equipage du navire, non sans quelque apprehension, attendu les difficultez qu'ils avoient eu en venant. Et se fussent volontiers quelques-vns resolus de demeurer là perpetuellement, sans la revolte (ainsi l'appellent-ils) de Villegagnon, reconoissans les traverses qu'il faut souffrir par deça durant la vie, laquelle ils treuvoient aisée par-dela apres vn bon establissement, lequel estoit d'autant
203 plus asseuré, que || sans cette division sept ou huit cens personnes avoient deliberé d'y passer cette méme année dans des grandes hourques de Flandres, pour commencer à peupler l'environ du port de *Ganabara*, et n'eussent manqué les nouvelles peuplades és années ensuivantes, lesquelles à present seraient accreuës infiniment, et auroient planté là le nom François souz l'obeïssance du Roy, si bien qu'aujourd'hui nôtre nation y auroit vn facile accez, et y seroient les voyages journaliers, pour la commodité et retraite de plusieurs pauvres gens dont la France n'abonde que trop, lesquels pressés ici de necessité ou autrement s'en fussent allés cultiver cette terre plustot que d'aller chercher leur vie en Hespagne (comme font plusieurs) et ailleurs hors le Royaume.

Or (pour revenir à nôtre propos) le commencement de cette navigation ne fut sans difficulté : car il fal-

loit doubler des grandes basses, c'est à dire des sables et rochers entremelez, qui se jettent environ trente lieuës en mer (ce qui est fort à craindre) et ayans vent mal propre, ils furent long temps à louvier (1) sans gueres avancer ; et parmi ceci vn inconvenient arrive qui les pensa tretous perdre. Car environ la minuit les matelots tirans à la pompe pour vuider l'eau selon la coutume (ce qu'ils font par chacun quart), ils ne la peurent epuiser. Ce que voyant le Contremaitre, il descendit en bas, et vit que non seulement le vaisseau estoit entr'ouvert en bas, mais aussi dés-ja si plein
d'eau, que de la pesanteur il ne gouver- || noit plus, 204
et se laissoit aller à fond. S'il y en avoit des étonnés, je le laisse à penser : car si en vn vaisseau bien entier on est (comme on dit) à deux doigts prés de la mort, je croy que ceux-ci n'en estoient point éloignés de demi-doigt. Toutefois, apres que les matelots furent harassez, quelques-vns prindrent tel courage, qu'ils soutindrent le travail de deux pompes jusques à midi, vuidans l'eau; qui estoit aussi rouge que sang à cause du bois de Bresil duquel elle avoit pris la teinture. Ce-pendant les charpentiers et mariniers ayans trouvé les plus grandes ouvertures, ils les étouperent tellement, que n'en pouvans plus ils eurent vn peu plus de relache, et découvrirent la terre, vers laquelle ils tournerent le cap. Et sur ce fut dit par lesdits charpentiers que le vaisseau estoit trop vieil et tout mangé de vers, et ne pourroit retourner en France. Partant valloit mieux en faire vn neuf, ou attendre qu'il en vint quelqu'vn de France. Cela fut bien debattu.

(1) *Louvier* c'est comme qui diroit tourner çà et là.

Neantmoins le maitre mettant en avant que s'il retournoit en terre ses matelots le quitteroient, et qu'il aimoit mieux hazarder sa vie que de perdre son vaisseau et sa marchandise, il conclut à tout peril de poursuivre sa route. Et pource que les vivres estoient courts, et la navigation se prevoyoit devoir estre longue, on en mit cinq dans vne barque, lesquels à la mal-heure on renvoya à terre, car ils n'y firent pas de vieux os.

Ainsi se mit derechef le vaisseau en mer, passant avec grand hazard par dessus lesdites basses, quoy
205 qu'il fust petit, et ayans éloigné la || terre d'environ deux cents lieuës, ils découvrirent vne ile inhabitée ronde comme vne tour, de demie-lieuë de circuit, fort agreable à voir à cause des arbres y verdoyans en nôtre plus froide saison. Plusieurs oyseaux en sortoient qui se venoient reposer sur les mats du navire, et se laissoient prendre à la main. Ils estoient gros en apparence, mais le plumage oté, ce n'estoient quasi que passereaux. En cinq mois que dura le voyage, on ne découvrit aucune terre que cette ile et autres petites à l'environ, lesquelles n'estoient marquées sur la carte marine.

Sur la fin de Fevrier, n'estans encore qu'à trois degrez de la ligne æquinoctiale (qui n'estoit pas la troisiéme partie de leur route), voyans que leurs vivres defailloient, ils furent en deliberation de relacher au Cap Sainct-Roch (qui est par les cinq degrez en la terre du Bresil) pour y avoir quelques rafraichissemens : toutefois la pluspart fut d'avis qu'il valloit mieux passer outre, et en vn besoin manger les guenons et perroquets qu'ils portoient. Et arrivez

qu'ils furent vers ladite ligne, ils n'eurent moins d'empechement que devant, et furent long temps à tournoyer sans pouvoir franchir ce pas. I'en ay rendu la raison ci-dessus au chapitre xxiv, où j'ay aussi dit que les vapeurs qui s'élevent de la mer és environs de l'Æquinoxe, attirées par l'air et trainées quant et lui en la course qu'il fait suivant le mouvement du premier mobile, venans à rencontrer le cours et mouvement de la Zone sont con- || traintes par la reper- 206
cussion de retourner quasi au contraire, d'où viennent les vents d'abas, c'est à dire du Ponant et du Suroüest : aussi fut-ce vn vent de Suroüest qui tira nos François hors de difficulté et les porta outre l'Æquinoxe, lequel passé, peu apres ils commencerent à découvrir notre pole arctique.

Or, comme il y a souvent de la jalousie entre mariniers et conducteurs de navires, il avint ici vne querelle entre le Pilote et le Contremaitre, qui pensa les perdre tous. Car en dépit l'vn de l'autre ne faisans pas ce qui estoit de leurs charges, vn grain de vent s'éleva la nuit, à quoy le Pilote ne preveut point, lequel s'enveloppa tellement dans les voiles, que le vaisseau fut préque renversé la quille en haut, et n'eut-on plus beau que de couper en grande diligence les écoutes de la grand' voile : et en cet accident tomberent et furent perduz dans l'eau les cables, cages d'oiseaux, et toutes autres hardes qui n'estoient pas bien attachées.

Apres r'entrans en nouveau danger, quelques jours apres vn charpentier cherchant au fond du vaisseau les fentes par où l'eau y entroit, il s'enleva prés la quille (or la quille est le fondement du navire, comme

l'eschine à l'homme et és animaux, sur laquelle sont entées et arrengées les côtes) vne piece de bois large d'vn pied en carré, laquelle fit ouverture à l'eau en si grande abondance, que les matelots qui assistoient ledit charpentier montans en haut tout éperduz ne sceurent dire autre chose : Nous sommes perduz,
207 nous sommes || perduz. Sur quoy les Maitre et Pilote voyans le peril evident, firent jetter en mer grande quantité de bois de Bresil, et les panneaux qui couvroient le navire, pour tirer la barque dehors, dans laquelle ils se vouloient sauver. Et craignans qu'elle ne fust trop chargée (parce que chacun y vouloit entrer), le Pilote se tint dedans l'épée à la main, disans qu'il couperoit les bras au premier qui feroit semblant d'y entrer : de maniere qu'il se falloit resoudre à la mort, comme quelques-vns faisoient. Enfin toutefois le charpentier, petit homme courageux, n'ayant point abandonné la place, avoit bouché le trou avec son caban ou capot de mer, soutenant tant qu'il pouvoit la violence de l'eau qui par fois l'emportoit : et apres qu'on lui eut fourni de plusieurs hardes et lits de coton, à l'aide d'aucuns il racoutra la piece qui avoit esté levée, et ainsi evaderent ce danger, l'ayans échappée belle. Mais il en falloit encore bien endurer d'autres, estans à plus de mille lieuës du port où ils pretendoient aller.

Apres ce danger, ils trouverent force vents contraires, ce qui fut cause que le Pilote (qui n'estoit pas des mieux entendus en son métier) perdit sa route, et navigerent en incertitude jusques au Tropique de Cancer. Pendant lequel temps ils rencontrerent vne mer si epessement herbuë qu'il falloit trencher les

herbes avec vne coignée, et comme ils pensoient estre entre des marais, ils jetterent la sonde et ne trouverent point de fond. Aussi ces herbes || n'avoient point 208
de racines, ains s'entretenoient l'vne l'autre par longs filamens comme lierre terrestre, ayans les fueilles assez semblables à celles de ruë de jardins, la graine ronde, et non plus grosse que celle de genevre. És navigations de Christophe Colomb se trouve qu'au premier voyage qu'il fit à la découverte des Indes (qui fut l'an mil quatre cens nonante-deux), ayant passé les iles Canaries, apres plusieurs journées il rencontra tant d'herbes qu'il sembloit que ce fust vn pré. Ce qui lui donna de la peur, encore qu'il n'y eust point de danger.

Famine extreme, et les effects d'icelle. Pourquoy on dit Rage de faim. Découverte de la terre de Bretagne. Recepte pour r'afermir le ventre. Procez contre les Genevois envoyé en France. Retour de Villegagnon.

CHAP. X.

LE Tropique passé, et estans encore à plus de cinq cens lieuës de France, il fallut retrencher les vivres de moitié, s'estant la provision consommée par la longueur du voyage causée par les vents contraires et le defaut de bonne conduite. Car (comme nous avons dit) le Pilote ignorant avoit perdu la conoissance de sa route; si

bien que pensant estre vers le Cap de Fine-Terre en
Hespagne, il n'estoit qu'à la hauteur des Açores, qui
209 en sont à || plus de trois cens lieuës. Cette erreur fut
cause qu'à la fin d'Avril, dépourveuz de tous vivres, il se fallut mettre à balayer et nettoyer la Soute (qui est le lieu où se met la provision du biscuit) en laquelle ayans trouvé plus de vers et de crottes de rats que de miettes de pain, neantmoins cela se partissoit avec des culieres et en faisoient de la bouïllie; et sur cela on fit apprendre aux guenons et perroquets des gambades et langages qu'ils ne sçavoient pas, car ils servirent de pature à leurs maitres. Bref, dés le commencement de May que tous vivres ordinaires estoient faillis, deux mariniers moururent de mal-rage de faim, et furent ensevelis dans les eaux. Outre-plus, durant cette famine la tourmente continuant jour et nuict l'espace de trois semaines, ils ne furent pas seulement contraints de plier les voiles et amarrer (*attacher*) le gouvernail, mais aussi durant trois semaines que dura cette tourmente ils ne peurent pas pécher vn seul poisson : qui est chose pitoyable, et sur toutes autres deplorable. Somme, les voilà à la famine jusques aux dents (comme on dit), assaillis d'vn impitoyable element, et par dedans et par dehors.

Or estans ja si maigres et affoiblis qu'à peine se pouvoient-ils tenir debout pour faire les manœuvres du navire, quelques-vns s'aviserent de couper en pieces certaines rondelles faites de peaux, lesquelles ils firent bouïllir pour les manger, mais elles ne furent trouvées bonnes ainsi, à cause de quoy quelques-vns les firent rotir en forme de carbonnades : et estoit

heu- || reux celui-là qui en pouvoit avoir. Apres ces 210
rondelles succederent les colets de cuir, souliers, et cornes de lanternes, lesquelles ne furent point épargnées. Et nonobstant, sur peine de couler à fond, il falloit perpetuellement estre à la pompe pour vuider l'eau.

En ces extremitez, le douziéme May, mourut encores de rage de faim le canonier, duquel le métier ne pouvoit gueres servir alors, car quand ils eussent fait rencontre de quelques pyrates, ce leur eust esté grand plaisir de se donner à eux : mais cela n'avint point : et en tout le voyage ils ne virent qu'vn vaisseau, duquel a cause de leur trop grande foiblesse ils ne peurent approcher.

Tant qu'on eut des cuirs on ne s'avisa point de faire la guerre aux rats, qui sont ordinairement beaux et potelez dans les navires ; mais se ressentans de cette famine, et trottans continuellement pour chercher à vivre, ils donnerent avis qu'ils pourroient bien servir de viande à qui en pourroit avoir. Ainsi chacun va à la chasse, et dresse-on tant de pieges, qu'on en prend quelques-vns. Ils estoient à si haut prix qu'vn fut vendu quatre escus. Vn autre fit promesse d'vn habit de pied en cap à qui lui en voudroit bailler vn. Et comme le Contre-maitre en eust appreté vn pour le faire cuire, ayant coupé et jetté sur le tillac les quatre pattes blanches, elles furent soigneusement recueillies et grillées sur les charbons, disant celui qui les mangea n'avoir jamais trouvé ailes de perdris si bonnes. Mais cette necessité n'es-
|| toit seulement des viandes, ains aussi de toute sorte 211
de boisson : car il n'y avoit ni vin, ni eau douce. Seulement restoit vn peu de cidre, duquel chacun n'avoit

qu'vn petit verre par jour. A la fin fallut ronger du bresil pour en tirer quelque substance : ce que fit le sieur du Pont, lequel desiroit avoir donné bonne quittance d'vne partie de quatre mille francs qui lui estoient deuz, et avoir vn pain d'vn sol et vn verre de vin. Que si cetui-ci estoit tellement pressé, il faut estimer que la misere estoit venuë au dessus de tout ce que la langue et la plume peuvent exprimer. Aussi y mourut-il encores deux mariniers le quinziéme et seziéme de May, de cette miserable pauvreté, laquelle non sans cause est appellée rage, d'autant que la nature defaillant, les corps estans attenuez, les sens alienez et les esprits dissipez, cela rend leurs personnes non seulement farouches, mais aussi engendre vne colere telle qu'on ne se peut regarder l'vn l'autre qu'avec vne mauvaise intention, comme faisoient ceux-ci. Et de telle chose Moyse ayant conoissance, il en menace entre autres chatimens le peuple d'Israel, quand il viendra à oublier et mepriser la loy de son Dieu (1). « Alors (dit-il) l'homme le plus ten-
« dre et plus delicat d'entre vous regardera d'vn œil
« malin son frere et sa femme bien-aimée, et le de-
« meurant de ses enfans; et la femme la plus deli-
« cate, qui pour sa tendreté n'aura point essayé de
« mettre son pied en terre, regardera d'vn œil malin
212 « son mari bien-aimé, son fils et sa fille, etc. » || Cette famine et miserable necessité estant si étrange, je n'ay que faire de m'amuser à rapporter les exemples des sieges des villes, où l'on trouve tousjours quelque suc, ni de ceux que l'on rapporte estre morts en pas-

(1) Deuter. 28, vers. 54, 55, 56.

sant les deserts de l'Afrique, car il n'y avoit jamais de fin. Cet exemple seul est suffisant pour faire étonner le monde. Et quoy que ceux-ci ne soient point venus jusques à se tuer l'vn l'autre pour se repaitre de chair humaine, comme firent ceux qui retournerent du premier voyage de la Floride (ainsi que nous avons veu au chapitre septiéme), toutefois ils sont venus jusques en pareille, voire plus grande necessité, car ceux-là n'attendirent point vne si extreme faim que d'en mourir, et ne fait point mention l'histoire qu'ils ayent rongé le bois du Bresil ou grillé les cornes de lanternes.

Or, à la parfin Dieu eut pitié de ces pauvres affligez et les amena à la veuë de la basse Bretagne le vingt-quatriéme jour de May mil cinq cens cinquante-huit, estans tellement abbattus qu'ils gisoient sur le tillac sans pouvoir remuer ni bras ni jambes. Toutefois, parce que plusieurs fois ils avoient esté trompés cuidans voir terre là où ce n'estoit que des nuées, ils pensoient que ce fust illusion, et quoy que le matelot qui estoit à la hune criast par plusieurs fois : Terre, terre, encore ne le pouvoient-ils croire ; mais ayans vent propice et mis le cap droit dessus, tôt apres ils s'en asseurerent, et en rendirent graces à Dieu. Apres quoy le Maitre du navire dit tout
haut que pour certain, || s'ils fussent demeurés encor' 213
vingt-quatre heures en cet état, il avoit deliberé et resolu de tuer quelqu'vn sans dire mot, pour servir de pature aux autres.

Approchez qu'ils furent de terre, ils mouillerent l'ancre, et dans vne chalouppe quelques-vns s'en allerent au lieu plus proche, dit Hodierne, acheter des

vivres; mais il y en eut qui ayans pris de l'argent de leurs compagnons, ne retournerent point au navire et laisserent là leurs coffres et hardes, protestans de jamais n'y retourner, tant ils avoient peur de r'entrer au païs de famine. Tandis il y eut quelques pécheurs qui s'estans approchés du navire, comme on leur demandoit des vivres, ils se voulurent reculer, pensans que ce fust mocquerie et que souz ce pretexte on leur voulust faire tort; mais nos affamez se saisirent d'eux, et se jetterent si impetueusement dans leur barque (que j'appelle chalouppe) que les pauvres pécheurs pensoient tous estre saccagez. Toutefois on ne prit rien d'eux que de gré à gré, et y eut vn vilain qui print deux reales d'vn quartier de pain bis qui ne valoit pas vn liart au païs.

Or, ceux qui estoient descendus à terre estans retournés avec pain, vin et viandes, il faut croire qu'on ne les laissa point moisir, ni aigrir. Ils leverent donc l'ancre pour aller à la Rochelle; mais avertis qu'il y avoit des pyrates qui rodoient la côte, ils cinglerent droit au grand, beau et spacieux havre de Blavet, païs de Bretagne, là où pour lors arrivoient grand nombre de vaisseaux de guerre tirans force
214 coups || d'artillerie, et faisans les bravades accoutumées en entrant victorieux dans vn port de mer. Il y avoit des spectateurs en grand nombre, dont quelques-vns vindrent à propos pour soutenir noz Bresiliens par dessouz les bras, n'ayans aucune force pour se porter. Ils eurent avis de se garder de trop manger, mais d'vser peu à peu de bouïllons pour le commencement, de vieilles poullailles bien consommées, de lait de chevre et autres choses propres pour leur

elargir les boyaux, lesquels par le long jeune estoient tout retirez. Ce qu'ils firent; mais quant aux matelots, la pluspart gens goulus et indiscrets, il en mourut plus de la moitié, qui furent crevez subitement pour s'estre voulu remplir le ventre du premier coup. Apres cette famine s'ensuivit vn degoutement si grand, que plusieurs abhorroient toutes viandes, et même le vin, lequel sentans, ils tomboient en defaillance. Outre ce, la pluspart devindrent enflés depuis la plante des pieds jusques au sommet de la téte; d'autres tant seulement depuis la ceinture en bas. Davantage il survint à tous vn cours de ventre et tel devoyement d'estomach, qu'ils ne pouvoient rien retenir dans le corps. Mais on leur enseigna vne recepte, à sçavoir du jus de lierre terrestre, du ris bien cuit, lequel oté de dessus le feu, il faut faire étouffer dans le pot avec force vieux drappeaux à l'entour, puis prendre des moyeux d'œufs et méler le tout ensemble dans un plat sur vn rechaut. Ayant, di-je, mangé cela avec des culieres, en forme de bouïllie, ils furent soudain r'affermis.

|| Neantmoins ce ne fut ici tout, ni la fin des pe- 215
rils; car apres tant de maux ces gens ici, ausquels les flots enragez et l'horrible famine avoient pardonné, portoient quant et eux les outils de leur mort, si la chose fust arrivée au desir de Villegagnon. Nous avons dit au chapitre precedent qu'icelui Villegagnon avoit baillé au Maitre de navire vn coffret plein de lettres qu'il envoyoit à diverses personnes, parmi lesquelles y avoit aussi vn procez par lui fait contre eux à leur desceu, avec mandement au premier juge auquel on le bailleroit en France qu'en vertu d'icelui

il les retinst et les fist bruler comme heretiques. Avint que le sieur du Pont, chef de la troupe Genevoise, ayant eu cognoissance à quelques gens de justice de ce païs-là, lesquels avoient sentiment de la Religion de Geneve, le coffret avec les lettres et le procez leur fut baillé et delivré, lequel ayans veu, tant s'en faut qu'ils leur fissent aucun mal ni injure, qu'au contraire ils leur firent la meilleure chere qui leur fut possible, offrans de l'argent à ceux qui en avoient à faire, ce qui fut accepté par quelques-vns, ausquels ils baillerent ce qui leur fut necessaire.

Ils vindrent puis apres à Nantes, là où, comme si leurs sens eussent esté entierement renversés, ils furent environ huit jour oyans si dur et ayans la veuë si offusquée qu'ils pensoient devenir sourds et aveugles: ceci causé, à mon avis, par la perception des nouvelles viandes, de qui la force s'étendant par les
216 veines et conduits du corps, chassoit les mauvaises vapeurs, lesquelles cherchans vne sortie par les yeux ou les oreilles, et n'en trouvans point, estoient contraintes de s'arréter là. Ils furent visitez par le soin de quelques doctes Medecins qui apporterent envers eux ce qui estoit de leur art et science, puis chacun prit parti où il avoit affaire.

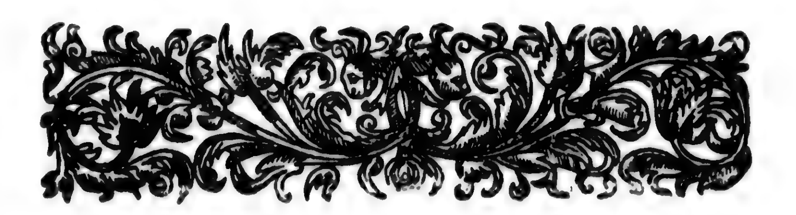
Quant aux cinq lesquels comme au partir du Bresil le temps fut fort contraire, et le vaisseau mauvais et caduque, furent r'envoyés à terre vers Villegagnon, icelui Villegagnon en fit noyer trois comme seditieux et heretiques, lesquelz ceux de Geneve ont mis au catalogue de leurs martyrs.

Pour le regard dudit Villegagnon, Iean de Lery dit qu'il abandonna quelque temps apres le Fort de

Colligni pour revenir en France, y laissant quelques gens pour la garde, lesquelz, mal conduits et foibles, soit de vivres, soit de nombre, furent surpris par les Portugais, qui en firent cruelle boucherie. I'ose croire que les comportemens de Villegagnon envers ceux de la Religion pretendue reformée le disgracierent du sieur Admiral, et n'ayant plus le rafraichissement et secours ordinaire, il jugea qu'il ne faisoit plus bon là pour lui et valloit mieux s'en retirer. En quoy faisant, il eust mieux fait de r'amener son petit peuple, estant bien certain que les Portugais ne les lairroient gueres en repos, et de vivre toujours en apprehension, c'est perpetuellement mourir. Et davantage si vn homme d'authorité a assez de peine à se faire
obeir, méme en vn païs éloi- || gné de secours, beau- 217
coup moins obeïra-on à vn Lieutenant, de qui la crainte n'est point si bien enracinée és cœurs des sujets qu'est celle d'vn gouverneur en chef. Telles choses considerées, ne se faut emerveiller si cette entreprise a si mal reüssi. Mais elle n'avoit garde de bien reüssir, veu que Villegagnon n'avoit point envie de resider là. Qu'il n'en ait point eu d'envie, je le conjecture, parce qu'il ne s'est point addonné à la culture de la terre. Ce qu'il falloit faire dés l'entrée, et ayant païs découvert, semer abondamment et avoir des grains de reste sans en attendre de France. Ce qu'il a peu et deu faire en quatre ans ou environ qu'il y a esté, puis que c'estoit pour posseder la terre. Ce qui lui a esté d'autant plus facile, que cette terre produit en toute saison. Et puis qu'il s'estoit voulu meler de dissimuler, il devoit attendre qu'il fust bien fondé pour découvrir son intention; et en cela git la pru-

dence. Il n'appartient pas à tout le monde de conduire des peuplades et colonies. Qui veut faire cela, il faut qu'il soit populaire et de tous métiers, et qu'il ne se dedaigne de rien ; et sur tout qu'il soit doux et affable, et éloigné de cruauté.





TROISIEME LIVRE

DE

L'HISTOIRE DE LA NOVVELLE-FRANCE

Contenant les navigations et découvertes des François faites dans les Golfe et grande riviere de Canada.

AVANT-PROPOS.

L'HISTOIRE bien décrite est chose qui donne beaucoup de contentement à celui qui prent plaisir à la lecture d'icelle, mais principalement cela avient quand l'imagination qu'il a conceuë des choses y deduites est aidée par la representation de la peinture. C'est pourquoy en lisant les écrits des Cosmographes il est difficile d'y avoir de la delectation ou de l'vtilité sans les Tables geographiques. Or, ayant en ce livre à recueillir les voyages faits en la Terre-neuve et grande riviere de *Canada* tant par le Capitaine Iacques Quartier que de freche memoi-

220 || re par le sieur Champlein (qui est vne méme chose), et les découvertes et navigations faites souz le gouvernement du sieur de Monts ; considerant que les descriptions desdits Capitaine Quartier et Champlein sont des iles, ports, caps, rivieres et lieux qu'ils ont veus, lesquels estans en grand nombre apporteroient plustot vn degout au lecteur qu'vn appetit de lire, ayant moi-méme quelquefois en semblable sujet passé par dessus les descriptions des provinces que Pline fait és livres III. IV. V. et VI. de son Histoire Naturelle, ce que je n'eusse fait si j'eusse eu la Charte geographique presente, j'ai pensé estre à propos de representer, avec le discours, le pourtrait tant desdites Terres-neuves que de ladite riviere de *Canada* jusques à son premier saut, qui sont cinq cens lieuës de païs, avec les noms des lieux plus remarquables, afin qu'en lisant le lecteur voye la route suivie par nos François en leurs découvertes ; ce que j'ay fait au mieux qu'il m'a esté possible, ayant rapporté chacun lieu à sa propre élevation et hauteur, en quoy se sont equivoqué tous ceux qui s'en sont mélez jusques à present.

Quant à ce qui est de l'Histoire, j'avois eu volonté de l'abbreger, mais j'ay consideré que ce seroit faire tort aux plus curieux, voire méme aux mariniers, qui par le discours
221 entier peuvent || reconoitre les lieux dangereux, et se prendre garde de toucher ; joint que Pline et autres geographes n'estiment point estre hors de leur sujet d'écrire de cette façon, jusques à particulariser les distances des lieux et provinces. Ainsi j'ay laissé en leur entier les deux voyages dudit Capitaine Iacques Quartier, le premier desquels

estoit imprimé ; mais le second je l'ay pris sur l'original presenté au Roy écrit à la main, couvert en satin bleu. Et en ces deux je trouve de la discordance en vne chose, c'est qu'au premier voyage il est mentionné que ledit Quartier ne passa point plus de quinze lieuës par-delà le cap de Montmorenci ; et en la relation du second il dit qu'il remena en la terre de *Canada*, qui est au Nort de l'ile d'Orleans (à plus de huit vingts lieuës dudit cap de Montmorenci), les deux Sauvages qu'il y avoit pris l'an precedent. I'ay donc mis au front de ce troisiéme livre la charte de ladite grande riviere et du Golfe de *Canada* tout environné de terres et iles, sur lesquelles le lecteur semblera estre porté quand il y verra les lieux designez par leurs noms.

Au surplus, ayant trouvé en téte du premier voyage du Capitaine Iacques Quartier quelques vers François qui me semblent de bonne grace, je n'en ay voulu frustrer l'autheur, duquel j'eusse mis le nom s'il se fust donné à conoitre.



222

SVR LE VOYAGE

DE CANADA.

QUOY ! *serons-nous toujours esclaves des rfueurs ?*
Gemirons-nous sans fin nos eternels mal heurs ?
Le Soleil a roulé quarante entiers voyages,
Faisant sourdre pour nous moins de jours que d'orages
D'vn desastre mourant vn autre pire est né,
Et n'appercevons pas le destin obstiné,
(Chetifs) qui noz conseils ravage comme l'onde
Qui és humides mois culbutant vagabonde
Du negeux Pyrenée ou des Alpes fourchus,
Entreine les rochers et les chénes branchus ;
Ou comme puissamment vne tempéte brise
La fragile chalouppe en l'Ocean surprise.
Cedons, sages, cedons au ciel qui dépité
Contre nôtre terroir prophane, ensanglanté
De meurtres fraternels, et tout puant de crimes,
Crimes qui font horreur aux infernaux abymes,
Nous chasse à coups de fouët à des bords plus heureux,
Afin de r'aviver aux actes valeureux
Des renommez François la race abatardie :
Comme on voit la vigueur d'vne plante engourdie,
Au changement de place alaigre s'éveiller
Et de plus riches fleurs le parterre émailler,

Ainsi France Alemande en Gaule replantée ;
|| Ainsi l'antique Saxe en l'Angleterre antée. 223
Bref, les peuples ainsi nouveaux sieges traçans,
Ont redoublé gaillars leurs sceptres florissans,
Faisans voir que la mer, qui les astres menace,
Et les plus aspres mons à la vertu font place.
Sus, sus donc, compagnons qui bouïllez d'vn beau sang,
Et ausquels la vertu esperonne le flanc,
Allons où le bon heur et le ciel nous appelle ;
Et provignons au loin vne France plus belle.
Quittons aux faineans, à ces masses sans cœur,
A la peste, à la faim, aux ebats du vainqueur,
Au vice, au desespoir, cette campagne vsée,
Haine des gens de bien, du monde la risée.
C'est pour vous que reluit cette riche toison
Deuë aux braves exploits de ce François Iason,
Auquel le Dieu marin favorable fait féte,
D'vn rude cameçon arrétant la tempéte.
Les filles de Nerée attendent vos vaisseaux ;
Ià caressent leur prouë, et balient les eaux
De leurs paumes d'yvoire en double rang fenduës,
Comme percent les airs les voyageres Gruës,
Quand la saison severe et la gaye à son tour
Les convie à changer en troupes de sejour.
C'est pour vous que de laict gazouillent les rivieres,
Que maçonnent és troncs les mouches menageres,
Que le champ volontaire en drus épics jaunit,
Que le fidele sep sans peine se fournit
D'un fruit qui sous le miel ne couve la tristesse,
Ains enclot innocent la vermeille liesse.
La marâtre n'y sçait l'aconite tremper,

Ni la fievre alterée ès entrailles camper :
Le favorable trait de Proserpine envoye
Aux champs Elysiens l'ame soule de joye ;
224 || *Et mille autres souhaits que vous irez cueillans,*
Que reserve le ciel aux estomachs vaillans.
Mais tous au demarrer fermons cette promesse :
Disons, plustot la terre vsurpe la vitesse
Des flambeaux immortels ; les immortels flambeaux
Echangent leur lumiere aux ombres des tombeaux ;
Les prez hument plustot les montagnes fondues ;
Sans montagnes les vaux foulent les basses nues ;
L'Aigle soit veu nageant dans la glace de l'air ;
Dans les flots allumés la Baleine voler,
Plustot qu'en nôtre esprit le retour se figure ;
Et si nous parjurons, la mer nous soit parjure.
O quels rempars je voy ! quelles tours se lever !
Quels fleuves à fonds d'or de nouveaux murs laver !
Quels Royaumes s'enfler d'honorables conquêtes !
Quels lauriers ombrager de genereuses têtes !
Quelle ardeur me souleve ! Ouvrez-vous, larges airs,
Faites voye à mon aile ! Ès bords de l'Vnivers,
De mon cor haut-sonnant, les victoires j'entonne
D'vn essaim belliqueux dont la terre frissonne.





AV LECTEVR. 225

AMY Lecteur, n'ayant peu bonnement arrenger en peu d'espace tant de ports, iles, caps, golfes ou bayes détroits et rivieres desquels est fait mention és voyages que j'ay dorenavant à te representer en ce troisiéme livre, j'ai estimé meilleur et estre plus commode de te les indiquer par chiffres, ayant seulement chargé la Charte que je te donne des noms les plus celebres qui soient en la Terre-neuve et grande riviere de Canada.

Lieux de la Terre-neuve.

1. *Cap de Bonne-Vuë.* Premier abord du Capitaine Iacques Quartier.
2. *Port de Saincte-Catherine.*
3. *Ile aux Oyseaux.* En cette ile il y a telle quantité d'oyseaux, que tous les navires de France s'en pourroient charger sans qu'on s'en aperceut, ce dit le Capitaine Iacques Quartier, et je le croy bien, pour en avoir veu préque de semblables.
4. *Golfe des Châteaux.*

5. *Port de Carpunt.*
6. *Cap Razé*, où il y a vn port dit Rougnousi.
7. *Cap et Port de Degrad.*

226 || 8. *Ile Saincte-Catherine*, et là méme le *Port des Châteaux.*

9. *Port des Gouttes.*
10. *Port des Balances.*
11. *Port de Blanc-Sablon.*
12. *Ile de Brest.*
13. *Port des Ilettes.*
14. *Port de Brest.*
15. *Port Sainct-Antoine.*
16. *Port Sainct-Servain.*
17. *Fleuve Sainct-Iacques, et Port de Iacques Quartier.*
18. *Cap Tiennot.*
19. *Port Sainct-Nicolas.*
20. *Cap de Rabast.*
21. *Baye de Sainct-Laurent.*
22. *Iles Sainct-Guillaume.*
23. *Ile Saincte-Marthe.*
24. *Ile Sainct-Germain.*
25. *Les Sept Iles.*
26. *Riviere dite Chischedec*, où il y a grande quantité de chevaux aquatiques, dits Hippopotames.
27. *Ile de l'Assumption*, autrement dite *Anticosti*, laquelle a environ trente lieuës de longueur, et est à l'entrée de la grande riviere du *Canada.*
28. *Détroit Sainct-Pierre.*

Ayant indiqué les lieux de la Terre-neuve qui regardent à l'Est, et ceux qui sont le long de la terre ferme du Nort, retournons à ladite Terre-neuve, et faisons le tour entier. Mais faut sçavoir qu'il y a deux
227 passages principaux || pour entrer au grand Golfe de

Canada. Iacques Quartier en ses deux voyages alla par le passage du Nort. Aujourd'huy, pour éviter les glaces et pour le plus court, plusieurs prennent celui du Su, par le détroit qui est entre le Cap Breton et le Cap Raye ; et cette route ayant esté suivie par Champlein, la premiere terre découverte en son voyage fut :

29. *Le Cap Saincte-Marie.*
30. *Iles Sainct-Pierre.*
31. *Port du Sainct-Esprit.*
32. *Cap de Lorraine.*
33. *Cap Sainct-Paul.*
34. *Cap de Raye*, que je pense estre le *Cap pointu* de Iacques Quartier.
35. *Les Monts des Cabanes.*
36. *Cap double.*

Maintenant passons à l'autre terre vers le Cap Sainct-Laurent, laquelle j'appellerois volontiers l'ile de *Bacaillos*, c'est à dire de Moruës (ainsi qu'à peu pres l'a marquée Postel), quoy que tout l'environ du Golfe de *Canada* se puisse ainsi nommer ; car jusques à *Gachepé*, tous les ports sont propres à la pécherie desdits poissons, voire méme encore les ports qui sont au dehors et regardent vers le Su, c'est à dire le midi, comme le Port aux Anglois, de *Campseau*, et de Savalet. Or, en commençant au détroit d'entre le Cap de Raye et le Cap Sainct-Laurent (lequel a dix-huit lieuës de large), on trouve :

37. *Les iles Sainct-Paul.*
38. *Cap Sainct-Laurent.*
|| 39. *Cap Sainct-Pierre.* 228
40. *Cap Dauphin.*
41. *Cap Sainct-Iean.*

42. *Cap Royal.*

43. *Golfe Sainct-Iulien.*

44. *Passage* ou *Détroit* de la baye de *Campseau*, qui separe l'ile de *Bacaillos* de la terre ferme.

Depuis tant d'années ce détroit n'est point à peine reconeu, et toutefois il sert encore de beaucoup pour abbreger chemin (ou du moins servira à l'avenir, quand la Nouvelle-France sera habitée) pour aller à la grande riviere de *Canada*. Nous le vimes l'année passée estant au port de *Campseau*, allans chercher quelque ruisseau pour nous pourvoir d'eau douce avant que lever les ancres pour nous en revenir. Nous en trouvames vn petit que j'ay marqué vers le fond de la baye dudit *Campseau*, auquel lieu se fait grande pécherie de moruës. Or quand je considere la route de Iacques Quartier en son premier voyage, je la trouve si obscure que rien plus, faute d'avoir remarqué ce passage. Car nos mariniers se servent le plus souvent des noms de l'imposition des Sauvages, comme *Tadoussac*, *Anticosti*, *Gachepé*, *Tregato*, *Misamichis*, *Campseau*, *Kebec*, *Batiscan*, *Saguenay*, *Chischedec*, *Mantanne*, et autres. En cette obscurité j'ay pensé que ce qu'il appelle les Iles Colombaires sont les iles dites Ramées, qui sont plusieurs en nombre, ayant dit en son discours qu'vne tempéte les avoit portez du Cap pointu a trente-sept lieuës loin : car il estoit ja passé
229 de la || bende du Nort vers le Su.

45. *Iles Colombaires*, aliâs *Iles Ramées.*

46. *Ile des Margaux.* Il y a trois iles remplies de ces oiseaux comme vn pré d'herbes, ainsi que dit Iacques Quartier.

47. *Ile de Brion*, où y a des Hippopotames ou Chevaux marins.
48. *Ile d'Alezay*.

De là il dit qu'ils firent quelque quarante lieuës et trouverent :

49. *Le Cap d'Orléans*.
50. *Fleuve des Barques*, que je prens pour *Mesamichis*.
51. *Cap des Sauvages*.
52. *Golfe Sainct-Lunaire*, que je prens pour *Tregate*.
53. *Cap d'Esperance*.
54. *Baye* ou *Golfe de Chaleur*, auquel Iacques Quartier dit qu'il fait plus chaut qu'en Hespagne : en quoy je ne le croiray point jusques à ce qu'il y ait fait vn autre voyage, attendu le climat ; mais il se peut faire que par accident il y faisoit fort chaud quand il y fut, qui estoit au mois de Iuillet.
55. *Cap du Pré*.
56. *Sainct-Martin*.
57. *Baye des Moruës*.
58. *Cap Sainct-Louïs*.
59. *Cap de Montmorenci*.
60. *Gachepé*.
61. *Ile Percée*.
62. *Ile de Bonn'aventure*.

|| Entrons maintenant en la grande riviere de *Ca-* 230
nada, en laquelle nous trouverons peu de ports en l'espace de plus de trois cens cinquante lieuës : car elle est fort pleine de rochers et battures. A la bende du Su, passé *Gachepé*, il y a :

63. *Le Cap à l'Evesque*.
64. *Riviere de Mantanne*.

65. *Les ileaux Sainct-Iean*, que je prens pour *Le Pic*.
66. *Riviere des Iroquois*.

A la bende du Nort, apres *Chischedec*, mis ci-dessus au numero 27 :

67. *Riviere Saincte-Marguerite*.
68. *Port de Lesquemin*, où les Basques vont à la pécherie des Baleines.
69. *Port de Tadoussac*, à l'embouchure de la riviere de *Saguenay*, où se fait le plus grand trafiq de pelleterie qui soit en tout le païs.
70. *Riviere de Saguenay*, à cent lieuës de l'embouchure de la riviere de *Canada*. Cette riviere est si creuse qu'on n'en trouve quasi point le fond. Ici la grande riviere de *Canada* n'a plus que sept lieuës de large.
71. *Ile du Liévre*.
72. *Ile aux Coudres*. Ces deux iles ainsi appellées par Iacques Quartier.
73. *Ile d'Orleans*, laquelle Iacques Quartier nomma *l'ile de Bacchus*, à cause de la grande quantité de vignes qui y sont. Ici l'eau de la grande riviere est douce, et monte le flot plus de quarante lieuës par-delà.

231 74. || *Kebec*. C'est vn détroit de la grande riviere de Canada, que Iacques Quartier nomme *Achelaci*, où le sieur De Monts a fait vn Fort et habitation de François, auprés duquel lieu y a vne riviere qui tombe d'vn rocher fort haut et droit.

75. *Port de Saincte-Croix*, où hiverna Iacques Quartier, et dit le sieur Champlein qu'il ne passa point plus outre; mais il se trompe, et faut conserver la memoire de ceux qui ont bien fait.

76. *Riviere de Latiscan.*
77. *Ile Sainct-Eloy.*
78. *La riviere de Foix*, nommée par Champlein *Les trois rivieres*.
79. *Hochelaga*, ville des Sauvages, du nom de laquelle Iacques Quartier a appellé la grande riviere que nous disons *Canada*.
80. *Mont Royal*, montagne voisine de *Hochelaga*, d'où on découvre la grande riviere de *Canada* à perte de veuë au dessus du grand Saut.
81. *Saut* de la grande riviere de *Canada*, qui dure vne lieuë, tombant icelle riviere des rochers en bas avec vn bruit étrange.
82. *La grande riviere de Canada*, de laquelle on ne sçait encore l'origine, et a plus de huit cens lieuës de conoissance, soit pour avoir veu, soit par le rapport des Sauvages. Ie trouve au second voyage de Iacques Quartier qu'elle a trente lieuës de
|| large à son entrée, et plus de deux cens brasses 232
de profond. Cette riviere a esté appellée par le méme Iacques Quartier *Hochelaga*, du nom du peuple qui de son temps habitoit vers le Saut d'icelle.



Sommaire de deux voyages faits par le Capitaine Iacques Quartier en la Terre-neuve. Golfe et grande riviere de Canada. Eclaircissements des noms de Terre-neuve, Bacalos, Canada et Labrador. Erreur du sieur de Belle-Forest.

CHAP. I.

En l'année mil cinq cens trente-trois, Iac-
ques Quartier, excellent pilote Maloin,
desireux de perpetuer son nom par quel-
que action signalée, fit sçavoir à Mon-
sieur l'Admiral (qui estoit pour lors Messire Phi-
lippe Chabot, Comte de Buzensais et de Chargni,
Seigneur de Brion) la bonne volonté qu'il avoit de
découvrir des terres ainsi que les Hespagnols avoient
fait aux Indes Occidentales, et méme neuf ans aupa-
ravant Iean Verazzano, souz l'aveu du Roy Fran-
çois I. Lequel Verazzano, prevenu de mort, n'avoit
conduit aucunes colonies és terres qu'il avoit décou-
vertes, ains avoit seulement remarqué la côte depuis
environ le trentiéme degré de la Terre-neuve, qu'on
appelle aujourd'hui La Floride, jusques au quaran-
tiéme. Pour lequel dessein continuer il offroit ce qui
estoit de son industrie, s'il plaisoit au Roy lui four-
233 nir les moyens à ce necessai- || res. Ledit sieur Ad-
miral, ayant pris de bonne part ces paroles, il les
representa à sa Majesté, et fit en sorte que ledit
Quartier eust la charge de deux vaisseaux de chacun
soixante tonneaux, garnis de soixante et vn hommes,

pour l'execution de ce qu'il avoit proposé. Et moyennant ce il fit vn voyage à la Terre-neuve du Nort, là où il découvrit les iles de ladite Terre-neuve, qui sont comme vn Archipelague, en nombre infini, et les côtes jusques à l'embouchure de la grande riviere de *Canada*, tant à la bende du Nort que du Su, et ne cessa de rechercher les ports et havres desdites terres, et reconoitre leur assiette, vtilité et nature, jusques à ce que la saison se passant, et les vents contraires à la route de France venans à s'élever, il print avis de retourner et attendre à vne autre année à faire plus ample découverte, comme il fit incontinent apres, et penetra en son second voyage jusques au grand saut de ladite riviere de *Canada*, en laquelle il avoit deliberé de donner commencement à vne habitation Françoise au lieu dit Saincte-Croix, décrit en la relation qu'il a faite de son second voyage; auquel lieu il hiverna, et y a encore presentement des meules à moulin qu'il y avoit portées comme instrumens principalement necessaires à la nourriture d'vn peuple. Mais comme les plantes portées hors de leur province, et en leur propre province souvent, transplantées ne profitent point tant qu'en leur lieu naturel, et comme il y a des païs en la France méme où plusieurs forains et étrangers ne peuvent vivre (du moins en bonne santé), || comme à Narbonne en Languedoc, 234
et à Yeres en Provence, d'où j'entends que les habitans sont contraints de rebatir leur ville en vn autre endroit, pource qu'ils n'y peuvent devenir vieux; et pour l'effect de ce ont presenté requéte au Roy, surquoy il y a des oppositions par les Marseillois et les habitans de Tolon : ainsi durant cet hiver plu-

sieurs des gens dudit Quartier n'ayans la disposition du corps bien sympatisante avec le temperament de l'air de ce païs-là, furent saisis de maladies inconeuës qui en emporterent vn bon nombre, et eussent pis fait sans le secours du remède que Dieu leur envoya, duquel nous r'apporterons en son lieu ce que ledit Quartier en a écrit.

Apres que l'hiver fut passé, les gens dudit Quartier se facherent de cette demeure et voulurent retourner en France, mémes d'autant que les vivres commençoient à leur defaillir; de maniere que retournez par-deçà, sur l'épouvantement qu'ils donnerent de cette étrange maladie, nul ne se presenta pour continuer les voyages dudit Quartier, lequel se trouvant enveloppé de quelques affaires n'eut moyen de retourner si tôt, et là-dessus alla faire vn plus lointain voyage au village des esprits, comme disent les Floridiens, et ce non mal à propos, car nous appellons bien le Paradis celeste *la Cité saincte*, qui nous est representée par la Hierusalem visible.

C'est ainsi que de tout temps nous avons fait des levées de boucliers, que nous nous sommes portés avec ardeur à des grandes entreprises, que nous avons projetté des beaux commencemens, et puis nous avons
235 tout quit- || té, et nous sommes contentez d'avoir veu le païs, rendans ce nom de Nouvelle-France plus illusoire qu'vne Chimere. De verité, pour faire telles entreprises il faut de l'aide et du support, mais aussi faut-il des hommes de resolution, qui ne reculent point en arriere, et qui ayent ce point d'honneur devant les ïeux : VEINCRE OV MOVRIR, estant vne belle et glorieuse mort celle qui arrive en executant vn

beau dessein, comme pour jetter les fondements d'vn Royaume nouveau, et établir la Foy Chrétienne parmi des peuples entre lesquels Dieu n'est point coneu. Vn soldat qui s'étonne des arquebuzades et de l'éclat de ses ennemis ne fera jamais bonne guerre. Le méme accident de maladie estant arrivé en la troupe du sieur de Monts, on n'a pas quitté l'entreprise pour cela; bien est vray qu'on a changé de lieu, et on s'en est bien trouvé. Car les abris des vens et aspects des astres servent de beaucoup au gouvernement de la santé des hommes. Ie ne veux pourtant blamer le Capitaine Iacques Quartier, lequel je reconois avoir fait tout ce qu'vn homme peut faire; mais j'ose croire qu'il n'a pas esté secondé; et vne si lourde pierre ne se peut pas remuer par vn seul; et vne année, ni deux, ni à peine trois, ne sont pas suffisantes pour découvrir vne terre inconeuë, y chercher des ports et lieux propres pour demeurer, y faire des batiments, s'y fortifier, y cultiver et ensemencer la terre.

Or, ayans dorenavant à parler des païs de Terre-
neuve, de *Bacalos* et de *Canada*, il est bon avant qu'y
entrer d'éclaircir le lecteur de || ces trois mots, des- 236
quels tous les Geographes ne conviennent point en-
tr'eux. Quant au premier, il est certain que tout ce
païs que nous avons dit se peut appeller Terre-neuve,
et le mot n'en est pas nouveau : car de toute me-
moire et dés plusieurs siecles noz Diepois, Maloins,
Rochelois, et autres mariniers du Havre de Grace, de
Honfleur et autres lieux, ont les voyages ordinaires
en ces païs-là pour la pécherie des Moruës dont ils
nourrissent préque toute l'Europe et pourvoyent tous

vaisseaux de mer. Et quoy que tout païs de nouveau découvert se puisse appeller Terre-neuve, comme nous avons rapporté au quatriéme chapitre du premier livre que Iean Verazzano appella la Floride Terre-neuve, pource qu'avant lui aucun n'y avoit encore mis le pied et n'avait point ce nom de Floride, toutefois ce mot est particulier aux terres plus voisines de la France és Indes Occidentales, lesquelles sont par les quarante-sept, quarante-huit, quarante neuf, et cinquantiéme degré en tirant au Nort. Et par vn mot plus general on peut appeller Terre-neuve tout ce qui environne le Golfe de Canada, où les Terre-neuviers indifferemment vont tous les ans faire leur pécherie, ce que j'ay dit estre dés plusieurs siecles; et partant ne faut qu'aucune autre nation se glorifie d'en avoir fait la découverte. Outre ce que cela est tres-certain entre noz mariniers Normans, Bretons et Basques, lesquels avoient imposé nom à plusieurs ports de ces terres avant que le
237 Capitaine Iacques Quartier y al- || last, je mettray encore ici le témoignage de Postel, que j'ay extrait de sa Charte geographique en ces mots : *Terra hæc ob lucrosissimam piscationis vtilitatem summa litterarum memoria a Gallis adiri solita, et ante mille sexcentos annos frequentari solita est; sed eò quòd sit vrbibus inculta et vasta, spreta est.* De maniere que nôtre Terre-neuve estant du continent de l'Amerique, c'est aux François qu'appartient l'honneur de la premiere découverte des Indes Occidentales, et non aux Hespagnols.

Quant au nom de *Bacalos* il est de l'imposition de nos Basques, lesquels appellent vne Moruë *Bacaillos*, et à leur imitation nos peuples de la Nouvelle-France

ont appris à nommer aussi la Moruë *Bacaillos*, quoy qu'en leur langage le nom propre de la Moruë soit *Apegé*. Et ont dés si long-temps la frequentation desdits Basques, que le langage des premieres terres est à moitié de Basque. Or, d'autant que toute la pécherie des Moruës (passé le Banc) se fait au Golfe de Canada, ou en la côte y adjacente qui est au Su hors ledit Golfe, és Ports des Anglois et de *Campseau*, pour cette cause toute cette premiere terre que nous avons dite Terre-neuve en general se peut dire Terre de *Bacaillos*, c'est à dire Terre de Moruës.

Et pour le regard du nom de *Canada* tant celebré en
l'Europe, c'est proprement l'appellation de l'vne et
de l'autre rive de cette grande riviere, à laquelle on
a donné le nom de *Canada*, comme au fleuve de l'Inde
le nom du peuple et de la province qu'il arrouse.
D'au- || tres ont appellé cette riviere *Hochelaga*, du 238
nom d'vne autre terre que cette riviere baigne au
dessus de Saincte-Croix, où Iacques Quartier hiverna.
Or jaçoit que la partie du Nort au dessus de la riviere de *Saguenay* soit le Canada dudit Quartier, toutefois les peuples de *Gachepé* et de la baye de Chaleur, qui sont environ le quarante-huitiéme degré de latitude au Su de ladite grande riviere, se disent *Canadocoa* (ils prononcent ainsi), c'est à dire Canadaquois, comme nous disons Souriquois et Iroquois, autres peuples de cette terre. Cette diversité a fait que les Geographes ont varié en l'assiette de la province de *Canada*, les vns l'ayant située par les cinquante, les autres par les soixante degrez. Cela presupposé, je dy que l'vn et l'autre côté de ladite riviere est *Canada*, et

par ainsi justement icelle riviere en porte le nom, plustot que de *Hochelaga* ou de Sainct-Laurent.

Ce mot donc de *Canada* estant proprement le nom d'vne province, je ne me puis accorder avec le sieur de Belle-Forest, lequel dit qu'il signifie Terre; ni à peine avec le Capitaine Iacques Quartier, lequel écrit que *Canada* signifie ville. Ie croy que l'vn et l'autre s'est abusé, et est venuë la deception de ce que (comme il falloit parler par signes avec ces peuples) quelqu'vn des François interrogeant les Sauvages comment s'appelloit leur païs, lui montrans leurs villages et cabanes, ou vn circuit de terre, ils ont répondu que c'estoit *Canada*, non pour signifier que
239 leurs villages ou la ter- || re s'appellassent ainsi, mais toute l'étenduë de la province.

Le méme Belle-Forest parlant des peuples qui habitent environ la Baye (ou Golfe) de Chaleur, les appelle peuples de *Labrador*, contre tous les Geographes vniversellement. En quoy il s'est equivoqué, veu que le païs de *Labrador* est par les soixante degrez, et ledit Golfe de Chaleur n'est que par les quarante-huit et demi. Ie ne sçay quel est son autheur. Mais quant au Capitaine Iacques Quartier, il ne fait nulle mention de *Labrador* en ses relations. Et vaudroit mieux que ledit sieur de Belle-Forest eust situé le païs de *Bacalos* là où il a mis *Labrador*, que de l'avoir mis par les soixante degrez. Car de verité la plus grande pécherie des Moruës (que nous avons dit estre appellées *Bacaillos*) se fait és environs de la baye de Chaleur, comme à *Tregat*, *Misamichi*, et la Baye qu'on appelle des Moruës.

|| *Relation du premier voyage fait par le Capitaine Iacques Quar-* 240
tier en la Terre-neuve du Nort jusques à l'embouchure de la
grande riviere de Canada. *Et premierement l'état de son*
equipage, avec les découvertes du mois de May.

CHAP. II.

APRES que Messire Charles de Moüy, sieur
de la Mailleraye, et Vic'admiral de Fran-
ce, eust fait jurer les Capitaines, Maitres
et Compagnons des navires, de bien et
fidelement se comporter au service du Roy Tres-
Chrétien, souz la charge du Capitaine Iacques Quar-
tier, nous partimes le vingtiéme d'Avril en l'an mil
cinq cens trente-quatre du port de Sainct-Malo, avec
deux navires de charge chacun d'environ soixante
tonneaux, et armés de soixante et vn hommes. Et
navigames avec tel heur que le dixiéme de May nous
arrivames à la Terre-neuve, en laquelle nous en-
trames par le *Cap de Bonne-Veuë*, lequel est au quarante-
huitiéme degré et demi de latitude. Mais pour la
grande quantité de glaces qui estoit le long de cette
terre, il nous fut besoin d'entrer en vn port que nous
nommames de *Saincte-Catherine*, distant cinq lieuës du
port susdit vers le Su-Suest; là nous y arretames dix
jours attendans || la commodité du temps, et ce-pen- 241
dant nous equippames et appareillames noz barques.

Le vingt-vniéme de May fimes voile ayant vent
d'Oüest, et tirames vers le Nort depuis le *Cap de*

Bonne-Veuë jusques à l'*Ile des Oyseaux*, laquelle estoit entierement environnée de glace, qui toutefois estoit rompue et divisée en pieces; mais nonobstant cette glace noz barques ne laisserent d'y aller pour avoir des oyseaux, desquels y a si grand nombre que c'est chose incroyable à qui ne le void, par ce que combien que cette ile (laquelle peut avoir vne lieuë de circuit) en soit si pleine qu'il semble qu'ils y soient expressément apportez et préque comme semez, neantmoins il y en a cent fois plus à l'entour d'icelle et en l'air que dedans, desquels les vns sont grands comme Pies, noirs et blancs, ayans le bec de Corbeau : ils sont tousjours en mer et ne peuvent voler haut, d'autant que leurs ailes sont petites, point plus grandes que la moitié de la main, avec lesquelles toutefois ils volent de telle vitesse à fleur d'eau que les autres oyseaux en l'air. Ils sont excessivement gras et estoient appellez par ceux du païs *Apponath*, desquelz noz deux barques se chargerent en moins de demiheure comme l'on auroit peu faire de cailloux, de sorte qu'en chaque navire nous en fimes saler quatre ou cinq tonneaux, sans ceux que nous mangeames frais.

En outre, il y a vne autre espece d'oyseaux qui volent haut en l'air et à fleur d'eau, lesquels sont plus
242 petits que les autres, et sont || appellez *Godets*. Ils s'assemblent ordinairement en cette ile, et se cachent souz les ailes des grands. Il y en a aussi d'vne autre sorte (mais plus grands et blancs) separez des autres en vn canton de l'ile, et sont tres-difficiles à prendre, par-ce qu'ils mordent comme chiens, et les appelloient *Margaux*. Et bien que cette ile soit distante qua-

torze lieuës de la grande terre, neantmoins les Ours y viennent à nage pour y manger de ces oyseaux, et les nôtres y en trouverent vn grand comme vne Vache, blanc comme vn Cygne, lequel sauta en mer devant eux, et le lendemain de Pasques, qui estoit en May, voyageans vers la terre, nous le trouvames à moitié chemin nageant vers icelle, aussi vite que nous qui allions à la voile; mais l'ayans apperceu, luy donnames la chasse par le moyen de noz barques, et le primes par force. Sa chair estoit aussi bonne et delicate à manger que celle d'vn bouveau. Le Mercredy ensuivant, qui estoit le vingt-septiéme dudit mois de May, nous arrivames à bouche du *Golfe des Châteaux;* mais pour la contrarieté du temps, et à cause de la grande quantité de glaces, il nous fallut entrer en vn port qui estoit aux environs de cette emboucheure, nommé *Carpunt*, auquel nous demeurames sans pouvoir sortir, jusques au neufiéme de Iuin, que nous partimes de là pour passer outre ce lieu de *Carpunt*, lequel est au cinquante-vniéme degré de latitude.

La terre, depuis le *Cap Razé* jusques à celui de *Degrad*, fait la pointe de l'entrée de ce Golfe || qui re- 243
garde de Cap à Cap vers l'Est, Nort et Su. Toute cette partie de terre est faite d'iles situées l'vne auprés de l'autre, si qu'entre icelles n'y a que comme petits fleuves, par lesquels l'on peut aller et passer avec petits bateaux, et là y a beaucoup de bons ports, entre lesquels sont ceux de *Carpunt* et *Degrad*. En l'vne de ces iles, la plus haute de toutes, l'on peut, estant debout, clairement voir les deux iles basses prés le *Cap Razé*, duquel lieu l'on compte vingt-cinq lieuës

jusques au port de *Carpunt*, et là y a deux entrées, l'vne du côté d'Est, l'autre du Su, mais il faut prendre garde du côté d'Est, parce qu'on n'y voit que bancs et eaux basses, et faut aller à l'entour de l'ile vers Oüest la longueur d'vn demi-cable, ou peu moins qui veut, puis tirer vers le Su, pour aller au susdit *Carpunt*, et aussi l'on se doit garder de trois bancs qui sont sous l'eau, et dans le canal, et vers l'ile du côté d'Est, y a fond au canal de trois ou quatre brasses; l'autre entrée regarde l'Est, et vers l'Oüest l'on peut mettre pied à terre.

Quittant la pointe de *Degrad*, à l'entrée du Golfe susdit, à la volte d'Oüest, l'on doute de deux iles qui restent au côté droit, desquelles l'vne est distante trois lieuës de la pointe susdite, et l'autre sept, ou plus ou moins, de la premiere, laquelle est vne terre plate et basse, et semble qu'elle soit de la grande terre. I'appellay cette ile du nom de *Saincte-Catherine*, en laquelle
244 vers Est y a vn païs sec et mauvais terroir || environ vn quart de lieuë, pour ce est-il besoin faire vn peu de circuit. En cette ile est le *Port des Châteaux*, qui regarde vers le Nort-Nordest et le Su-Suroüest, et y a distance de l'vn à l'autre environ quinze lieuës. Du susdit port des Châteaux jusques au *Port des Gouttes*, qui est la terre du Nort du Golfe susdit qui regarde l'Est-Nordest et l'Oüest-Suroüest, y a distance de douze lieuës et demie, et est à deux lieuës du *Port des Balances*, et se trouve qu'en la tierce partie du travers de ce Golfe y a trente brasses de fond à plomb. Et de ce *Port des Balances* jusques au *Blanc-Sablon* y a vingt-cinq lieuës vers l'Oüest-Suroüest. Et

faut remarquer que du côté de Suroüest de *Blanc-Sablon* l'on void par trois lieuës vn banc qui paroit dessus l'eau ressemblant à vn bateau.

Blanc-Sablon est vn lieu où il n'y a aucun abry, du
Su ni du Suest, mais vers le Su-Suroüest de ce lieu
y a deux iles, l'vne desquelles est appellée *l'Ile de Brest*,
et l'autre *l'Ile des Oyseaux*, en laquelle y a grande
quantité de *Godets* et *Corbeaux* qui ont le bec et les pieds
rouges, et font leurs nids en des trous souz terre
comme connils. Passé vn Cap de terre distant vne
lieuë de *Blanc-Sablon*, l'on trouve vn port et passage
appellé les Ilettes, qui est le meilleur lieu de Blanc-
Sablon, et où la pécherie est fort grande. De ce lieu
des Ilettes jusques au *Port de Brest* y a dix huit lieuës
de circuit, et ce Port est au cinquante-vniéme degré
cinquante-cinq minutes de latitude. Depuis les Ilettes
|| jusques à ce lieu y a plusieurs iles, et le *Port de* 245
Brest est méme entre les iles, lesquelles l'environnent
de plus de trois lieuës, et les iles sont basses, telle-
ment que l'on peut voir pardessus icelles les terres
susdites.



La navigation et découverte du mois de Iuin.

CHAP. III.

LE dixiéme du susdit mois de Iuin, entrames dans le *Port de Brest* pour avoir de l'eau et du bois, et pour nous apréter de passer outre ce Golfe. Le jour de sainct Barnabé, apres avoir ouï la Messe, nous tirames outre ce port vers Oüest, pour découvrir les ports qui y pouvoient estre. Nous passames par le milieu des iles, lesquelles sont en si grand nombre qu'il n'est possible de les compter, parce qu'elles continuent dix lieuës outre ce port. Nous demeurames en l'vne d'icelles pour y passer la nuit, et y trouvames grande quantité d'œufs de Canes, et d'autres oyseaux qui y font leurs nids, et les appellames toutes en general *les Iles*.

Le lendemain nous passames outre ces iles, et au bout d'icelles trouvames vn bon port, que nous appellames de *Sainct-Antoine*, et vne ou deux lieuës plus outre découvrimes vn petit fleuve fort profond vers le Suroüest, lequel est entre deux autres terres, et y
246 a là vn bon || port. Nous y plantames vne Croix, et l'appellames le *Port Sainct-Servain* : et du côté du Suroüest de ce port et fleuve se trouve, à environ vne lieuë, vne petite ile ronde comme vn fourneau, environnée de beaucoup d'autres petites, lesquelles donnent la conoissance de ces ports. Plus outre à deux

lieuës y a vn autre bon fleuve plus grand, auquel nous péchames beaucoup de Saumons, et l'appellames le *fleuve de Sainct-Iacques*. Estans en ce fleuve, nous avisames vne grande nave qui estoit de la Rochelle, laquelle avoit la nuict precedente passé outre le port de Brest, où ils pensoient aller pour pécher, mais les mariniers ne sçavoient où estoit le lieu. Nous nous accostames d'eux, et nous mimes ensemble en vn autre port, qui est plus vers Oüest, environ vne lieuë plus outre que le susdit fleuve de Sainct-Iacques, lequel j'estime estre vn des meilleurs ports du monde, et fut appelé le *Port de Iacques Quartier*. Si la terre correspondoit à la bonté des ports, ce seroit vn grand bien, mais on ne la doit point appeller terre, ains plustot cailloux et rochers sauvages, et lieux propres aux bestes farouches; d'autant qu'en toute la terre devers le Nort je n'y vis pas tant de terre qu'il en pourroit en vn benneau : et là toutefois je descendi en plusieurs lieux : et en l'ile de Blanc-Sablon n'y a autre chose que mousse, et petites épines et buissons çà et là sechez et demi-morts. Et en somme je pense que cette terre est celle que Dieu donna à Caïn. Là on y void des hommes de belle taille et grandeur,
|| mais indomtez et sauvages. Ils portent les cheveux 247
liés au sommet de la teste, et étreins comme vne poignée de foin, y mettans au travers un petit bois, ou autre chose au lieu de clou, et y tient ensemble quelques plumes d'oyseaux. Ils vont vétus de peaux d'animaux, aussi bien les hommes que les femmes, lesquelles sont toutefois percluses et renfermées en leurs habits, et ceintes par le milieu du corps, ce que ne sont pas les hommes; ils se peindent avec certaines

couleurs rouges. Ils ont leurs barques faites d'écorce d'arbre de Boul, qui est vn arbre ainsi appellé au pays, semblable à noz chénes, avec lesquelles ils péchent grande quantité de Loups-marins; et depuis mon retour j'ay entendu qu'ils ne faisoient pas là leur demeure, mais qu'ils y viennent de païs plus chauds par terre, pour prendre de ces Loups et autres choses pour vivre.

Le treziéme jour dudit mois, nous retournames à noz navires pour faire voile, pource que le temps estoit beau, et le Dimanche fimes dire la Messe. Le Lundy suivant, qui estoit le vingt-cinquiéme, partimes outre le port de *Brest*, et primes nôtre chemin vers le Su pour avoir conoissance des terres que nous avions apperceuës, qui sembloient faire deux iles. Mais quand nous fumes environ le milieu du Golfe, conumes que c'estoit terre ferme, où estoit vn gros Cap double l'vn dessus l'autre, et à cette occasion l'appellames *Cap-double*. Au commencement du Golfe
248 nous sondames aussi || le fond et le trouvames de cent brasses de tous côtez. De Brest au Cap-double y a distance d'environ vingt lieuës, et à cinq lieuës de là nous sondames aussi le fond et le trouvames de quarante brasses. Cette terre regarde le Nordest-Suroüest. Le jour ensuivant, qui estoit le seziéme de ce mois, nous navigames le long de la côte par Suroüest et quart du Su, environ trente-cinq lieuës loin du Cap-double, et trouvames des montagnes tres-hautes et sauvages, entre lesquelles l'on voyoit ie ne sçay quelles petites cabannes, et pour ce les appellames *Les montagnes des Cabannes*. Les autres terres et montagnes sont taillées, rompues et entre-coupées,

et entre icelles et la mer y en a d'autres basses. Le
jour precedent, pour le grand brouïllas et obscurité
du temps, nous ne peumes avoir conoissance d'au-
cune terre; mais le soir il nous apparut vne ouver-
ture de terre ressemblante à vne embouchure de ri-
viere, qui estoit entre ces monts des Cabannes. Et y
avoit là vn Cap vers Suroüest éloigné de nous envi-
ron trois lieuës, et ce Cap en son sommet est sans
pointe tout à l'entour, et en bas vers la mer il finit
en pointe, et pour ce il fut appellé le *Cap pointu*. Du
côté du Nort de ce Cap y a vne ile plate. Et d'autant
que nous desirions avoir conoissance de cette embou-
chure pour voir s'il y avoit quelque bon port, nous
mimes la voile bas pour y passer la nuit. Le jour sui-
vant, qui estoit le dix-septiéme dudit mois, nous
courumes fortune à cause du vent de Nordest et fu-
mes contraints mettre la cauque souris et || la cappe, 249
et cheminames vers Suroüest jusques au Ieudy ma-
tin, et fimes environ trente-sept lieuës, et nous nous
trouvames au travers de plusieurs iles rondes comme
Colombiers, et pour ce leur donnames le nom de
Colombaires.

Le *Golfe Sainct-Iulien* est distant sept lieuës d'vn *Cap* nommé *Royal*, qui reste vers le Su et vn quart de Suroüest; et vers l'Oüest Suroüest de ce Cap y en a vn autre, lequel au dessous est tout entre-rompu, et est rond au dessus. Du côté du Nort y a vne ile basse à environ demi-lieuë; et ce Cap fut appellé le *Cap de Laict*. Entre ces deux Caps y a de certaines terres basses sur lesquelles y en a encores d'autres, qui demontre bien qu'il y doit avoir des fleuves. A deux lieuës du Cap Royal l'on y trouve fond de vingt

brasses, et y a la plus grande pécherie de grosses Moruës qu'il est possible de voir, desquelles nous en primes plus de cent en moins d'vne heure en attendans la compagnie.

Le lendemain, qui estoit le dix-huictiéme du mois, le vent devint contraire et fort impetueux, en sorte qu'il nous fallut retourner vers le Cap Royal, pensans y trouver port, et avec noz barques allames découvrir ce qui estoit entre le Cap Royal et le Cap de Laict, et trouvames que sur les terres basses y a vn grand Golfe tres-profond dans lequel y a quelques iles, et ce Golfe est clos et fermé du côté du Su. Ces terres basses font vn des côtez de l'entrée, et le Cap Royal est de l'autre côté, et s'avancent lesdites terres
250 basses plus de demie- || lieuë dans la mer. Le païs est plat et consiste en mauvaise terre, et par le milieu de l'entrée y a vne ile; et en ce jour ne trouvames point de port; et pour ce la nuit nous retirames en mer apres avoir tourné le Cap à l'Oüest.

Depuis ledit jour jusques au vingt-quatriéme du mois, qui estoit la feste de sainct Iean, fumes battus de la tempéte et du vent contraire, et survint telle obscurité que nous ne peumes avoir conoissance d'aucune terre jusques audit jour sainct Iean, que nous découvrimes vn Cap qui restoit vers Suroüest, distant du Cap Royal environ trente cinq lieuës; mais en ce jour le brouïllas fut si épais et le temps si mauvais, que nous ne peumes approcher de terre. Et d'autant qu'en ce jour l'on celebroit la feste de sainct Iean Baptiste, nous le nommames *Cap de Sainct-Iean.*

Le lendemain, qui estoit le vingt-cinquiéme, le temps fut encores facheux, obscur et venteux, et na-

vigames vne partie du jour vers Oüest et Nortoüest, et le soir nous primes le travers jusques au second quart que nous partimes de là, et pour lors nous coneumes par le moyen de nôtre quadran que nous etions vers Nortoüest et vn quart d'Oüest éloignez de sept lieuës et demie du Cap Sainct-Iean, et comme nous voulumes faire voile, le vent commença à souffler de Nortoüest, et pour ce tirames vers Suest quinze lieuës et approchames de trois iles, desquelles y en avoit deux petites droites comme vn mur, en sorte qu'il estoit impossible d'y monter dessus, et
entre || icelles y a vn petit escueil. Ces iles estoient 251
plus remplies d'oiseaux que ne seroit vn pré d'herbes, lesquels faisoient là leurs nids, et en la plus grande de ces iles y en avoit vn monde de ceux que nous appellions *Margaux*, qui sont blancs et plus grands qu'Oysons, et estoient separez en vn canton, et en l'autre part y avoit des *Godets;* mais sur le rivage y avoit de ces Godets et grands *Apponaths* semblables à ceux de cette ile dont nous avons fait mention. Nous descendimes au plus bas de la plus petite, et tuames plus de mille Godets et Apponaths et en mimes tant que voulumes en noz barques, et en eussions peu en moins d'vne heure remplir trente semblables barques. Ces iles furent appellées du nom de *Margaux*. A cinq lieuës de ces iles y avoit vne autre ile du côté d'Oüest qui a environ deux lieues de longueur et autant de largeur; là nous passames la nuit pour avoir de l'eau et du bois. Cette ile est environnée de sablon, et autour d'icelle y a vne bonne source de six ou sept brasses de fond. Ces iles sont de meilleure terre que nous eussions oncques veuës,

en sorte qu'vn champ d'icelles vaut plus que toute la Terre-neuve. Nous la trouvames pleine de grands arbres, de prairies, de campagnes pleines de froment sauvage et de pois qui estoient floris aussi épais et beaux comme l'on eust peu voir en Bretagne, qui sembloient avoir esté semez par des laboureurs. L'on y voyoit aussi grande quantité de raisins ayans la fleur blanche dessus, des fraises, roses incarnates,
252 persil et d'autres herbes de bonne et forte || odeur. A l'entour de cette ile y a plusieurs grandes bestes comme grands bœufs, qui ont deux dents en la bouche comme d'vn Elephant, et vivent méme en la mer. Nous en vimes vne qui dormoit sur le rivage, et allames vers elle avec noz barques pensans la prendre, mais aussi-tôt qu'elle nous ouït elle se jetta en mer. Nous y vimes semblablement des Ours et des Loups. Cette ile fut appellée l'Ile de Brion. En son contour y a de grands marais vers Suest et Noroüest. Ie croy par ce que i'ay peu comprendre qu'il y ait quelque passage entre la Terre-neuve et la terre de Brion. S'il estoit ainsi, ce seroit pour racourcir le temps et le chemin, pourveu que l'on peust trouver quelque perfection en ce voyage. A quatre lieuës de cette ile est la terre ferme vers Oüest-Suroüest, laquelle semble estre comme vne ile environnée d'ilettes de sable noir. Là y a vn beau Cap que nous appellames *le Cap Dauphin*, pource que là est le commencement des bonnes terres.

Le vingt septiéme de Iuin nous circuimes ces terres qui regardent vers Oüest-Suroüest, et paroissent de loin comme collines ou montagnes de sablon, bien que ce soient terres basses et de peu de fond. Nous

n'y peumes aller et moins y descendre, d'autant que le vent nous estoit contraire, et ce jour nous fimes quinze lieuës.

Le lendemain allames le long desdites terres environ dix lieuës jusques à vn Cap de terre rouge qui est roide et coupé comme un roc, dans lequel on void vn entre-deux qui est || vers le Nort, et est vn païs 253
fort bas, et y a aussi comme vne petite plaine entre la mer et vn estang, et de ce Cap de terre et estang jusques à un autre Cap qui paroissoit, y a environ quatorze lieuës, et la terre se fait en façon d'vn demi-cercle tout environné de sablon comme vne fosse, sur laquelle l'on void des marais et estangs aussi loin que se peut estendre l'œil. Et avant qu'arriver au premier Cap l'on trouve deux petites iles assez prés de terre. A cinq lieuës du second Cap y a vne ile vers Suroüest, qui est tres-haute et pointue, laquelle fut nommée Alezay; le premier *Cap* fut appellé *de Sainct-Pierre*, parce que nous y arrivames au jour et feste dudit Sainct.

Depuis l'*Ile de Brion* jusques en ce lieu y a bon fond de sablon, et ayans sondé egalement vers Suroüest jusques à en approcher de cinq lieuës de terre, nous trouvames vingt-cinq brasses, et à vne lieuë prés, douze brasses, et prés du bord six plus que moins, et bon fond. Mais parce que nous voulions avoir plus grande conoissance de ces fonds pierreux pleins de roches, mimes les voiles bas et de travers. Et le lendemain, penultiéme du mois, le vent vint du Su et quart de Suroüest, allames vers Oüest jusqu'au Mardi matin, dernier jour du mois, sans conoitre et moins découvrir aucune terre, excepté que vers le soir nous

apperceumes vne terre qui sembloit faire deux iles, qui demeuroit derriere nous vers Oüest et Suroüest à environ neuf ou dix lieuës. Et ce jour allames vers Oüest
254 jusques au lendemain || lever du Soleil, quelque quarante lieuës. Et faisant ce chemin coneumes que cette terre qui nous estoit apparue comme deux iles estoit la terre ferme située au Suroüest et Nort-Nortoüest jusques à vn tres-beau Cap de terre nommé le *Cap d'Orleans*. Toute cette terre est basse et plate, et la plus belle qu'il est possible de voir, pleine de beaux arbres et prairies; il est vray que nous n'y peumes trouver de port, pource qu'elle est entierement pleine de bancs et sables. Nous descendimes en plusieurs lieux avec nos barques, et entr'autres nous entrames dans vn beau fleuve de peu de fond, et pour ce fut appellé le *Fleuve des Barques;* d'autant que nous vimes quelques barques d'hommes Sauvages qui traversoient le fleuve, et n'eumes autre conoissance de ces Sauvages, parce que le vent venoit de mer et chargeoit la côte, si bien qu'il nous fallut retirer vers noz navires. Nous allames vers Nordest jusques au lever du Soleil du lendemain premier de Iuillet, auquel temps s'éleva vn brouïllas et tempéte, à cause de quoy nous abaissames les voiles jusques à environ deux heures avant midi, que le temps se fit clair, et que nous apperceumes le Cap d'Orleans, avec vn autre qui en estoit éloigné de sept lieuës vers le Nort vn quart de Nordest, qui fut appellé *Cap des Sauvages*. Du côté du Nordest de ce Cap, à environ demi-lieuë, y a vn banc de pierre tres-perilleux. Pendant que nous estions prés de ce Cap, nous apperceumes vn homme qui couroit derriere noz barques, qui alloit

le long de la || côte, et nous faisoit plusieurs signes 255
que devions retourner vers ce Cap. Nous, voyans tels signes, commençames à tirer vers lui, mais nous voyant venir se mit à fuir. Estans descendus en terre, mimes devant lui vn couteau, et vne ceinture de laine sur vn baton. Ce fait, nous retournames à noz navires. Ce jour nous allames tournoyans cette terre neuf ou dix lieuës cuidans trouver quelque bon port, ce qui ne fut possible, d'autant que, comme j'ay dés-ja dit, toute cette terre est basse et est vn païs environné de bancs et sablons. Neantmoins nous descendimes ce jour en quatre lieux pour voir les arbres, qui y estoient tres-beaux et de grande odeur, et trouvames que c'estoient Cedres, Yfs, Pins, Ormeaux, Frenes, Saulx, et plusieurs autres à nous inconeus, tous neantmoins sans fruit. Les terres où il n'y a point de bois sont tres-belles et toutes pleines de pois, de raisin blanc et rouge ayant la fleur blanche dessus, de fraizes, meures, froment sauvage, comme segle, qui semble y avoir esté semé et labouré, et cette terre est de meilleure temperature qu'aucune qui se puisse voir et de grande chaleur; l'on y voit vne infinité de Grives, Ramiers et autres oyseaux; en somme, il n'y a faute d'autre choses que de bons ports.



256 || *Les navigations et découvertes du mois de Iuillet.*

CHAP. IV.

LE lendemain, second de Iuillet, nous découvrimes et apperceumes la terre du côté du Nort à nôtre opposite, laquelle se joignoit avec celle ci-devant dite. Apres que nous l'eumes circuite tout autour, trouvames qu'elle contenoit en rondeur (1) de profond et autant de dia metre. Nous l'appellames *Le Golfe Sainct-Lunaire*, et allames au Cap avec noz barques vers le Nort, et trouvames le païs si bas, que par l'espace d'vne lieuë il n'y avoit qu'vne brasse d'eau. Du côté vers Nord-est du Cap susdit, environ sept ou huit lieuës, y avoit vn autre Cap de terre, au milieu desquels est vn Golfe en forme de triangle qui a tres-grand fond de tant que pouvions estendre la veuë d'icelui; ils restoit vers Nordest. Ce Golfe est environné de sablons et lieux bas par dix lieuës, et n'y a plus de deux brasses de fond. Depuis ce Cap jusques à la riviere de l'autre Cap de terre y a quinze lieuës. Estans au travers de ces Caps, découvrimes vne autre terre et Cap qui restoit au Nort vn quart de Nordest pour tant que nous pouvions voir. Toute la nuit le temps fut fort mauvais et venteux, si bien qu'il nous fut besoin mettre la Cappe de la voile jusques au lendemain

(1) La mesure a été omise dans l'édition originale. (*N. de l'édit.*)

matin, troisiéme de Iuillet, que le vent vint d'Oüest,
et fumes portez vers le || Nort pour conoitre cette terre 257
qui nous restoit du côté du Nort et Nordest sur les
terres basses, entre lesquelles basses et hautes terres
estoit vn grand Golfe et ouverture de cinquante-cinq
brasses de fond en quelques lieux, et large environ
quinze lieuës. Pour la grande profondité et largeur
et changement des terres eumes esperance de pouvoir
trouver passage comme le passage des Châteaux. Ce
Golfe regarde vers l'Est-Nordest, Oüest-Suroüest. Le
terroir qui est du côté du Su de ce golfe est aussi bon
à cultiver et plein de belles campagnes et prairies que
nous ayons veu, tout plat comme seroit vn lac, et
celui qui est vers Nort est vn païs haut avec mon-
tagnes hautes pleines de forests, et de bois tres-hauts
et gros de diverses sortes. Entre autres y a de tres-
beaux Cedres et Sapins autant qu'il est possible de
voir, et bons à faire mats de navires de plus de trois
cens tonneaux, et ne vimes aucun lieu qui ne fust
plein de ces bois, excepté en deux places que le païs
estoit bas, plein de prairies, avec deux tres-beaux
lacs. Le mitan de ce golfe est au quarante-huitiéme
degré et demi de latitude.

Le Cap de cette terre du Su fut appellé *Cap d'Espe-
rance*, pour l'esperance que nous avions d'y trouver
passage. Le quatriéme jour de Iuillet allames le long
de cette terre du côté du Nort pour trouver port, et
entrames en vn petit port et lieu tout ouvert vers le
Su, où n'y a aucun abry pour ce vent, et trouvames
bon d'appeller le lieu *Sainct-Martin*, et demeura- || mes 258
là depuis le quatriéme de Iuillet jusques au douziéme.
Et pendant le temps que nous estions en ce lieu, al-

lames le Lundi sixiéme de ce mois, apres avoir ouï
la Messe, avec vne de noz barques pour découvrir vn
cap et pointe de terre qui en est éloigné sept ou huit
lieuës du côté d'Oüest, pour voir de quel côté se
tournoit cette terre, et estans à demi-lieuë de la pointe
apperceumes deux bandes de barques d'hommes Sau-
vages qui passoient d'vne terre à l'autre, et estoient
plus de quarante ou cinquante barques, desquelles vne
partie approcha de cette pointe, et sauta en terre vn
grand nombre de ces gens faisans grand bruit, et
nous faisoient signe qu'allassions à terre, montrans
des peaux sur quelques bois; mais d'autant que n'a-
vions qu'vne seule barque, nous n'y voulumes aller,
et navigames vers l'autre bande qui estoit en mer.
Eux, nous voyans fuir, ordonnerent deux de leurs
barques les plus grandes pour nous suivre, avec les-
quelles se joignirent ensemble cinq autres de celles
qui venoient du côté de mer, et tous s'approcherent
de nôtre barque, sautans et faisans signes d'allegresse
et de vouloir amitié, disans en leur langue: *Napeu ton
damen assur tah*, et autres paroles que nous n'enten-
dions. Mais parce que nous avons dit, nous n'avions
qu'vne seule barque, nous ne voulumes nous fier en
leurs signes, et leur donnames à entendre qu'ils se
retirassent, ce qu'ils ne voulurent faire, ains venoient
avec si grande furie vers nous, qu'aussi-tôt ils envi-
259 ronnerent nôtre barque avec les || sept qu'ils avoient.
Et parce que pour signes que nous fissions ils ne se
vouloient retirer, lachames deux passe-volans sur
eux, dont espouvantez retournerent vers la susdite
pointe faisans tres-grand bruit, et demeurez là quel-
que peu, commencerent derechef à venir vers nous

comme devant, en sorte qu'estans approchez de la barque, decochames deux de noz darts au milieu d'eux, ce qui les épouvanta tellement, qu'ils commencerent à fuir en grand' hate, et n'y voulurent onc plus revenir.

Le lendemain, partie de ces Sauvages vindrent avec neuf de leurs barques à la pointe et entrée du lieu d'où noz navires estoient partis. Et estans avertis de leur venuë, allames avec noz barques à la pointe où ils estoient, mais si tôt qu'ils nous virent ils se mirent en fuite, faisans signe qu'ils estoient venuz pour trafiquer avec nous, montrans des peaux de peu de valeur, dont ils se vétent. Semblablement nous leur faisions signe que ne leur voulions point de mal, et en signe de ce deux des nôtres descendirent en terre pour aller vers eux, et leur porter couteaux et autres ferremens, avec vn chappeau rouge pour donner à leur Capitaine. Quoy voyans, descendirent aussi à terre portans de ces peaux, et commencerent à trafiquer avec nous, montrans une grande et merveilleuse allegresse d'avoir de ces ferremens et autres choses, dansans toujours et faisans plusieurs ceremonies, et entre autres ils se jettoient de l'eau de mer sur leur teste avec les mains. Si bien qu'ils nous
donnerent tout ce || qu'ils avoient, ne retenans rien ; 260
de sorte qu'il leur fallut s'en retourner tous nuds, et nous firent signe qu'ils retourneroient le lendemain et apporteroient d'autres peaux.

Le Ieudi huitiéme du mois, parce que le vent n'estoit bon pour sortir hors avec noz navires, appareillames noz barques pour aller découvrir ce golfe, et courumes en ce jour vingt-cinq lieuës dans icelui.

Le lendemain, ayans bon temps, navigames jusques à midy, auquel temps nous eumes conoissance d'vne grande partie de ce golfe, et comme sur les terres basses il y avoit d'autres terres avec hautes montagnes. Mais voyans qu'il n'y avoit point de passage commençames à retourner faisans nôtre chemin le long de cette côte, et navigans vimes des Sauvages qui estoient sur le bord d'vn lac qui est sur les terres basses, lesquelz Sauvages faisoient plusieurs feuz. Nous allames là et trouvames qu'il y avoit vn canal de mer qui entroit en ce lac, et mimes noz barques en l'vn des bords de ce canal. Les Sauvages s'approcherent de nous avec vne de leurs barques et nous apporterent des pieces de Loups-marins cuites, lesquelles ils mirent sur des boises, et se retirerent nous donnans à entendre qu'ils nous les donnoient. Nous envoyames des hommes en terre avec des mitaines, couteaux, chapelets, et autres marchandises, desquelles choses ils se rejouïrent infiniment, et aussi tôt vindrent tout à coup au rivage où nous estions avec leurs barques apportans peaux et autres choses
261 qu'ils avoient pour || avoir de noz marchandises, et estoient plus de trois cens tant hommes que femmes et enfans. Et voyions vne partie des femmes qui ne passerent, lesquelles estoient jusques aux genoux dans la mer, sautans et chantans. Les autres qui avoient passé là où nous estions venoient privément à nous, frottans leurs bras avec leurs mains, et apres les haussoient vers le ciel, sautans et rendans plusieurs signes de rejouïssance, et tellement s'asseurerent avec nous qu'en fin ils trafiquoient de main à main de tout ce qu'ils avoient, en sorte qu'il ne leur

restá autre chose que le corps tout nud, parce qu'ils donnerent tout ce qu'ils avoient, qui estoit chose de peu de valeur. Nous coneumes que cette gent se pourroit aisément convertir à notre Foy. Ils vont de lieu à autre, vivant de la péche. Leur païs est plus chaud que n'est l'Hespagne, et le plus beau qu'il est possible de voir, tout égal et vni, et n'y a lieu si petit où il n'y ait des arbres, combien que ce soient sablons, et où il n'y ait du froment sauvage, qui a l'épic comme le segle, et le grain comme l'avoine, et des pois aussi épais comme s'ils y avoient esté semez et cultivez, du raisin blanc et rouge avec la fleur blanche dessus, des fraises, meures, roses rouges et blanches, et autres fleurs de plaisante, douce et agreable odeur. Aussi il y a là beaucoup de belles prairies, et bonnes herbes, et lacs où il y a grande abondance de Saumons. Ils appellent vne mitaine en leur langue *Cochi*, et vn couteau *Bacon*. Nous appellames ce golfe *Golfe de la Chaleur*.

|| Estans certains qu'il n'y avoit aucun passage par 262
ce golfe, fimes voile et partimes de ce lieu de Sainct-Martin le Dimanche douziéme de Iuillet, pour découvrir outre ce golfe, et allames vers Est le long de cette côte environ dix-huit lieuës, jusques au Cap du Pré, où nous trouvames le flot tres-grand et fort peu de fond, la mer courroucée et tempétueuse, et pour ce il nous fallut retirer à terre entre le Cap susdit et vne ile vers Est à environ vne lieuë de ce Cap, et là nous moüillames l'ancre pour icelle nuit. Le lendemain matin fimes voile en intention de circuire cette côte, laquelle est située vers le Nort et Nordest, mais vn vent survint si contraire et impetueux qu'il

nous fut necessaire retourner au lieu d'où nous estions partis, et là y demeurames tout ce jour jusques au lendemain que nous fimes voile, et vinmes au milieu d'vn fleuve éloigné de cinq ou six lieuës du *Cap du Pré*, et estans au travers du fleuve eumes derechef le vent contraire avec vn grand brouïllas et obscurité, tellement qu'il nous fallut entrer en ce fleuve le Mardy quatorziéme jour du mois, et nous y entrames à l'entrée jusques au seziéme, attendans le bon temps pour pouvoir sortir. Mais en ce seziéme jour, qui estoit le Ieudy, le vent creut en telle sorte qu'vn de noz navires perdit vne ancre, et pour ce nous fut besoin passer plus outre en ce fleuve quelque sept ou huit lieuës pour gaigner vn bon port où il y eust bon fond, lequel nous avions esté découvrir avec nos barques,
263 et pour le mauvais temps, tempé- || te et obscurité qu'il fit, demeurames en ce port jusques au vingt-cinquiéme sans pouvoir sortir. Ce-pendant nous vimes vne grande multitude d'hommes Sauvages qui péchoient des tombes, desquelles il y a grande quantité. Ils estoient environ quelque quarante barques, et tant en hommes, femmes qu'enfans, plus de deux cens, lesquels, apres qu'ils eurent quelque peu conversé en terre avec nous, venoient privément au bord de noz navires avec leurs barques. Nous leur donnions des couteaux, chappelets de verre, peignes, et autres choses de peu de valeur dont ils se rejouïssoient infiniment, levans les mains au ciel, chantans et dansans dans leurs barques. Ceux-ci peuvent estre vrayement appelez Sauvages, d'autant qu'il ne se peut trouver gens plus pauvres au monde, et croy que tous ensemble, n'eussent peu avoir la valeur de

cinq sols excepté leurs barques et rets. Ils n'ont qu'vne petite peau pour tout vétement, avec laquelle ils couvrent les parties honteuses du corps, avec quelques autres vieilles peaux dont ils se vétent à la mode des Ægyptiens. Ils n'ont ni la nature, ni le langage des premiers que nous avions trouvez. Ils portent la téte entierement raze hors-mis vn floquet de cheveux au plus haut de la téte, lequel ils laissent croitre long comme vne queuë de cheval qu'ils lient sur la téte avec des éguillettes de cuir. Ils n'ont autre demeure que dessouz ces barques, lesquelles ils renversent, et s'estendent sous || icelles sur la terre sans 264
aucune couverture. Ils mangent la chair préque cruë et la chauffent seulement le moins du monde sur les charbons, le méme est du poisson. Nous allames le jour de la Magdeleine avec noz barques au lieu où ils estoient sur le bord du fleuve, et descendimes librement au milieu d'eux dont ils se rejouïrent beaucoup, et tous les hommes se mirent à chanter et danser en deux ou trois bandes, et faisans grands signes de joye pour nôtre venuë. Ils avoient fait fuir les jeunes femmes dans les bois, hors-mis deux ou trois qui estoient restées avec eux, à chacune desquelles donnames vn peigne, et clochette d'estain, dont elles se rejouïrent beaucoup, remercians le Capitaine et lui frottans les bras et la poitrine avec leurs propres mains. Les hommes voyans que nous avions fait quelques presens à celles qui estoient restées, firent venir celles qui s'estoient refugiées au bois, à fin qu'elles eussent quelque chose comme les autres; elles estoient environ vingt femmes, lesquelles toutes en vn monceau se mirent sur ce Capitaine, le touchans et frot-

tans avec les mains selon leur coutume de caresser, et donna à chacune d'icelles vne clochette d'étain de peu de valeur, et incontinent commencerent à danser ensemble disans plusieurs chansons. Nous trouvames là grande quantité de tombes qu'ils avoient prises sur le rivage avec certains rets faits exprez pour pécher, d'vn fil de chanvre qui croit en ce païs, où ils font leur demeurs ordinaire, pource qu'ils ne se mettent
265 || en mer qu'au temps qui est bon pour pécher, comme j'ay entendu. Semblablement croit aussi en ce païs du mil gros comme pois, pareil à celui qui croit au Bresil, dont ils mangent au lieu de pain, et y en avoit abondance, et l'appellent en leur langue *Kapaige*. Ils ont aussi des prunes qu'ils sechent comme nous faisons pour l'Hiver, et les appellent *Honesta*, mémes ont des figues, noix, pommes et autres fruits, et des féves qu'ils nomment *Sahu*, les noix *Cahéhya*, les figues... (1), les pommes... (2). Si on leur montroit quelque chose qu'ils n'ont point et qu'ils ne pouvoient sçavoir que c'estoit, branlans la téte, ils disoient *Nohda*, qui est à dire qu'ils n'en ont point, et ne sçavent que c'est. Ils nous montroient par signes le moyen d'accoutrer les choses qu'ils ont, et comme elles ont coutume de croitre. Ils ne mangent aucune chose qui soit salée, et sont grands larrons et derobent tout ce qu'ils peuvent.

(1) L'auteur avait sans doute oublié le nom de ces deux fruits dans la langue des sauvages, puisqu'ils sont restés en blanc dans l'édition originale. (*Note de l'éditeur.*)

S'ensuivent les navigations et découvertes du mois d'Aoust, et le retour en France.

CHAP. V.

Le premier jour d'Aoust nous fimes faire vne croix haute de trente pieds, et fut faite en la presence de plusieurs d'iceux sur la pointe de l'entrée de ce port, au milieu de laquelle mimes vn ecusson relevé avec trois fleurs-de-Lis, et || dessus estoit ecrit en grosses lettres entail- 266
lées en du bois : VIVE LE ROY DE FRANCE. En apres la plantames en leur presence sur ladite pointe, et la regardoient fort, tant lors qu'on la faisoit que quand on la plantoit. Et l'ayans levée en haut, nous nous agenoüillions tous ayans les mains jointes, l'adorans à leur veuë, et leur faisions signe, regardans et montrans le ciel, que d'icelle dependoit nostre redemption : de laquelle chose ils s'esmerveillerent beaucoup, se tournans entr'eux, puis regardans cette croix. Mais estans retournez en noz navires, leur Capitaine vint avec vne barque à nous, vestu d'vne vieille peau d'Ours noir, avec ses trois fils et vn sien frere, lesquels ne s'approcherent si prés du bord comme ils avoient accoutumé, et y fit vne longue harangue montrant cette croix, et faisant le signe d'icelle avec deux doigts. Puis il montroit toute la terre des environs, comme s'il eust voulu dire qu'elle es-

toit toute à lui, et que nous n'y devions planter cette croix sans son congé. Sa harangue finie, nous lui montrames vne mitaine feignans de lui vouloir donner en échange de sa peau, à quoy il prit garde, et ainsi peu à peu s'accosta du bord de noz navires : mais vn de noz compagnons qui estoit dans le bateau mit la main sur sa barque, et à l'instant sauta dedans avec deux ou trois, et le contraignirent aussitôt d'entrer en noz Navires dont ils furent tous étonnez. Mais le Capitaine les asseura qu'ils n'auroient aucun mal, leur montrant grand signe d'a-
267 mitié, les faisans boire et man- || ger avec bon accueil.
En apres leur donna-on à entendre par signes que cette croix estoit là plantée pour donner quelque marque et conoissance pour pouvoir entrer en ce port, et que nous y voulions retourner en bref, et qu'apporterions des ferremens et autres choses, et que desirions mener avec nous deux de ses fils, et qu'en apres nous retournerions en ce port. Et ainsi nous fimes vétir à ses fils à chacun vne chemise, vn sayon de couleur, et vne toque rouge, leur mettant aussi à chacun vne chaine de laiton au col, dont ils se contenterent fort, et donnerent leurs vieux habits à ceux qui s'en retournoient. Puis fimes present d'vne mitaine à chacun des trois que nous renvoyames et de quelques couteaux; ce qui leur apporta grande joye. Iceux estans retournez à terre, et ayans raconté les nouvelles aux autres, environ sur le midi vindrent à noz navires six de leurs barques ayans à chacune cinq ou six hommes qui venoient dire Adieu à ceux que nous avions retenus, et leur apporterent du poisson, et tenoient plusieurs paroles que

nous n'entendions point, faisans signe qu'ils n'oteroient point cette croix.

Le lendemain se leva vn bon vent et nous mimes hors du port. Estans hors du fleuve susdit tirames vers Est-Nordest, d'autant que prés de l'embouchure de ce fleuve la terre fait vn circuit, et fait vn Golfe en forme d'vn demi-cercle, en sorte que de noz navires nous voyons toute la côte, derriere laquelle
nous || cheminames, et nous mimes à chercher la terre 268
située vers Oüest et Noroüest, et y avoit vn autre pareil golfe distant vingt lieuës dudit fleuve.

Nous allames donc le long de cette terre qui est, comme nous avons dit, située au Suest et Noroüest, et deux jours apres nous vimes vn autre Cap où la terre commence à se tourner vers l'Est, et allames le long d'icelle quelque seize lieuës, et de là cette terre commence à tourner vers le Nort, et à trois lieuës de ce cap y a fond de vingt-quatre brasses de plomb. Ces terres sont plates, et les plus découvertes de bois que nous ayons encores peu voir. Il y a de belles prairies et campagnes tres-vertes. Ce *Cap* fut nommé *de Sainct-Louïs*, pource qu'en ce jour l'on celebroit sa feste, et est au quarante-neufiéme degré et demi de latitude, et de longitude... (1). Ce jour au matin, nous estions vers l'Est de ce cap, et allames vers Noroüest pour approcher de cette terre, estant préque nuict, et trouvames qu'elle regardoit le Nort et le Su. Depuis ce Cap de Sainct-Louïs jusques à vn autre nommé *le Cap de Montmorenci* y a quelques quinze

(1) Le degré de longitude a été omis dans l'édition originale. (*Note de l'éditeur.*)

lieuës, la terre commence à tourner vers Noroüest. Nous voulumes sonder le fond à trois lieuës prés de ce Cap, mais nous ne le peumes trouver avec cent cinquante brasses, et pour ce allames le long de cette terre environ dix lieuës jusques à la latitude de cinquante degrez.

Le Samedy ensuivant au lever du Soleil coneumes
269 et vimes d'autres terres qui nous || restoient du côté du Nort et Nordest, lesquelles estoient tres-hautes et couppées, et sembloient estre montagnes, entre lesquelles y avoit d'autres terres basses ayans bois et rivieres. Nous passames autour de ces terres tant d'vn côté que d'autre tirans vers Noroüest, pour voir s'il y avoit quelque golfe ou bien quelque passage. D'vne terre à l'autre il y a environ quinze lieuës, et le mitan est au cinquante et vn tiers degré de latitude, et nous fut tres-difficile de pouvoir faire plus de cinq lieuës à cause de la marée qui nous estoit contraire et des grands vens qui y sont ordinairement. Nous ne passames outre les cinq lieuës, d'où l'on voyoit aisément la terre de part en part, laquelle commence là à s'élargir. Mais d'autant que nous ne faisions autre chose qu'aller et venir selon le vent, nous tirames pour cette raison vers la terre pour tâcher de gaigner vn Cap vers le Su, qui estoit le plus loin et le plus avancé en mer que nous peussions découvrir, et estoit distant de nous environ quinze lieuës; mais estans proches de là, trouvames que c'estoient rochers, pierres et escueils, ce que nous n'avions encores point trouvé aux lieux où nous avions esté auparavant vers le Su, depuis le Cap de Sainct-Iean, et pour lors estoit la marée qui nous portoit

contre le vent vers l'Ouest : de maniere que navigans le long de cette côte, vne de noz barques heurta contre vn escueil et ne laissa de passer outre, mais il nous fallut tous sortir hors pour la mettre à la marée.

|| Ayans navigé le long de cette côte environ deux 270 heures, la marée survint avec vne telle impetuosité qu'il ne nous fut jamais possible de passer avec treize avirons outre la longueur d'vn jet de pierre. Si bien qu'il nous fallut quitter les barques et y laisser partie de noz gens pour la garde, et marcher par terre quelque dix ou douze hommes jusques à ce Cap, où nous trouvames que cette terre commence là à s'abbaisser vers Suroüest. Ce qu'ayans veu et estans retournez à noz barques, revinmes à noz navires qui estoient ja à la voile qui pensoient toujours pouvoir passer outre ; mais ils estoient avallez à cause du vent de plus de quatre lieuës du lieu où nous les avions laissez, où estans arrivez, fimes assembler tous les Capitaines, mariniers, maitres et compagnons, pour avoir l'avis et conseil de ce qui estoit le plus expedient à faire. Mais apres qu'vn chacun eut parlé, l'on considera que les grands vents d'Est commençoient à regner et devenir violens, et que le flot estoit si grand que nous ne faisions plus que ravaller, et qu'il n'estoit possible pour lors de gaigner aucune chose : mémes que les tempétes commençoient à s'élever en cette saison en la Terre-neuve, que nous estions de lointain païs, et ne sçavions les hazars et dangers du retour, et pource qu'il estoit temps de se retirer, ou bien s'arréter là pour tout le reste de l'année. Outre cela nous discourions en cette sorte, que si vn changement de vent de Nort nous surpre-

271 noit, qu'il ne seroit possible de || partir. Lesquels avis
ouïs et bien considerez nous firent entrer en delibe-
ration certaine de nous en retourner. Et pource que
le jour de la féte de Sainct-Pierre nous entrames en
ce détroit, nous l'appellames à cette occasion *Détroit
de Sainct-Pierre*, où ayans jetté la sonde en plusieurs
lieux, trouvames en aucuns cent cinquante brasses,
autres cent, et prés de terre soixante avec bon fond.
Depuis ce jour jusques au Mercredy nous eumes vent
à souhait et circuimes ladite terre du côté du Nort,
Est-Suest, Oüest et Noroüest : car telle est son as-
siette, hors-mis la longueur d'vn Cap de terres basses
qui est plus tourné vers Suest, eloigné à environ
vingt-cinq lieuës dudit détroit. En ce lieu nous vi-
mes de la fumée qui estoit faite par les gens de ce
païs au dessus de ce Cap, mais pource que le vent ne
cingloit vers la côte, nous ne les accostames point, et
eux voyans que nous n'approchions d'eux, douze de
leurs hommes vindrent à nous avec deux barques,
lesquels s'accosterent aussi librement de nous comme
si ce fussent esté François, et nous donnerent à en-
tendre qu'ils venoient du grand Golfe, et que leur
Capitaine estoit vn nommé Tiennot, lequel estoit sur
ce Cap, faisant signe qu'ils se retiroient en leur païs,
d'où nous estions partis, et estoient chargez de pois-
son. Nous appellames ce cap *Cap de Tiennot*. Passé ce
Cap, toute la terre est posée vers l'Est-Suest, Oüest,
Noroüest, et toutes ces terres sont basses, belles, et
environnées de sablons, prés de mer, et y a plusieurs
272 marais et bancs par l'es- || pace de vingt lieuës, et
en apres la terre commence à se tourner d'Oüest à
l'Est et Nordest, et est entierement environnée d'iles

éloignées de terre deux ou trois lieuës. Et ainsi comme il nous semble y a plusieurs bancs perilleux plus de quatre ou cinq lieuës loin de la terre.

Depuis le Mercredi susdit jusques au Samedi nous eumes vn grand vent de Suroüest qui nous fit tirer vers l'Est-Nordest, et arrivames ce jour-là à la terre d'Est en la Terre-neuve, entre les Cabannes et le Cap double. Ici commença le vent d'Est avec tempéte et grande impetuosité; et pource nous tournames le Cap au Noroüest et au Nort, pour aller voir le côté du Nort, qui est comme nous avons dit entierement environné d'iles, et estans prés d'icelles le vent se changea et vint du Su, lequel nous conduit dans le golfe, si bien que, par la grace de Dieu, nous entrames le lendemain, qui estoit le neufiéme d'Aoust, dans Blanc-Sablon, et voilà tout ce que nous avons découvert.

En apres, le quinziéme Aoust, jour de l'Assumption de nôtre Dame, nous partimes de Blanc-Sablon apres avoir ouï la Messe, et vinmes heureusement jusques au mitan de la mer qui est entre la Terre-neuve et la Bretagne, auquel lieu nous courumes grande fortune pour les vents d'Est, laquelle nous supportames par l'aide de Dieu, et du depuis eumes fort bon temps, en sorte que le cinquiéme jour de Septembre de l'année susdite nous arrivames au port de Sainct-Malo, d'où nous estions partis.

273 || *Que la conoissance des voyages du Capitaine Iacques Quartier est necessaire principalement aux Terre-neuviers qui vont à la pécherie. Quelle route il a prise en cette seconde navigation. Voyage du sieur Champlein jusques à l'entrée de la grande riviere du* Canada. *Epitre presentée au Roy par ledit Capitaine Iacques Quartier sur la relation de son deuxiéme voyage.*

CHAP. VI.

PLVSIEVRS sedentaires, et autres gens qui ont leur vie arretée és villes, trouveront par avanture cette curiosité superfluë de mettre ici tant d'iles, passages, ports, bancs, et autres particularitez, comme si la côte d'vne terre git Est-Nordest et Oüest-Suroüest, ou autrement, ce que j'avois promis d'abbreger au commencement du premier livre de cette histoire ; mais ayant depuis consideré que ce seroit frustrer les mariniers et Terre-neuviers de ce qui leur est plus necessaire, le voyage des Terres-neuves estant en la relation precedente et en celle-ci si bien décrit, et par vn grand Pilote, qu'ils ne sçauroient faillir de se bien conduire souz cette guide, j'ay pensé qu'il valoit mieux en cet endroit changer d'avis, et renouveller entierement la memoire de ce personnage, duquel aussi j'ay voulu
274 mettre l'Epitre liminaire qu'il adresse || au Roy avant sadite Relation, laquelle je croy n'avoir point encore esté mise au jour, puis qu'elle est écrite à la main au

livre d'où je l'ay prise, comme aussi tout le discours de cette seconde navigation, lequel a esté extrait par le sieur de Belle-Forest, mais non entierement, ni avec la grace et naïveté que je trouve au propre écrit de l'Autheur; et s'est quelquefois equivoqué en voulant apporter son jugement sur des choses particulieres ici recitées, lesquelles nous remarquerons comme il viendra à propos. Et d'autant que le voyage du sieur Champlein fait depuis six ans est vne méme chose avec cetui-ci, je les conjoindray ensemble tant qu'il me sera possible, pour ne remplir inutilement le papier de vaines repetitions. Et neantmoins le lecteur sera averti qu'au temps du Capitaine Iacques Quartier les Terres neuves n'estans pas si bien découvertes comme elles sont aujourd'hui, il print sa route plus au Nort que ne font à present les Terre-neuviers pour entrer au golfe de Canada, qui est comme l'entrée de la grande riviere, ne sçachant pas au vray qu'il y eust passage par le Cap-Breton, comme nous avons veu au troisiéme chapitre de ce livre, là où il dit que *s'il y avoit passage entre la Terre-neuve et celle de Brion, ce seroit pour racourcir et le temps et le chemin.* Ainsi en ce second voyage il prit sa route droit au passage qui est entre la Terre-neuve et la terre ferme du Nort, par les cinquante-vn degrez. Vray est qu'au retour je trouve qu'il passa entre lesdites Terres-
neuves et Brion, qui est aujourd'hui le || passage plus 275
ordinaire de noz mariniers, d'autant que prenant cette route en l'elevation de quarante-quatre, quarante-cinq et quarante-six degrez, ils ne rencontrent point tant de grands bancs de glace (où quelquefois les navires s'ahurtent à leur ruïne) comme font ceux

qui tirent plus au Nort. C'est pourquoy ledit sieur Champlein, en la description de son voyage, dit qu'apres vne tourmente de dix-sept jours, durant laquelle ils eurent plus de dechet que d'avancement, ils rencontrerent des bancs de glace de huit lieuës de long, et autres moindres, haut elevez, ce qui les fit aller plus au Su chercher passage hors ces glaces par les quarante degrez, et en fin découvrirent le *Cap Saincte-Marie* en la Terre-neuve, puis trois jours apres eurent conoissance des *Iles Sainct-Pierre;* et derechef apres trois autres jours vindrent au Cap de Raye (où il y avoit encor des bancs de glace de six ou huit lieuës de long), et de là aux Iles Sainct-Paul et Cap Sainct-Laurent, lequel il dit estre en la terre ferme du Su, et toutefois tout le trait de terre jusques à la baye de *Campseau* est vne ile, d'autant qu'au fond de ladite baye il y a vn passage (que Iacques Quartier n'a pas coneu, ni beaucoup d'autres apres lui) par où on va audit golfe de *Canada*. Deux jours apres ils découvrirent vne ile de 25. à 30. lieuës de longueur, qui est l'entrée de la grande riviere. Cette ile est appellée par les Sauvages du païs *Anticosti*, qui est celle que Iacques Quartier a nommée l'ile de l'Assumption, parce qu'il y arriva le 15. d'Aoust, jour de l'Assump-
276 tion || nôtre Dame, comme nous verrons quand il nous aura conduit jusques là, qui est à peu prés la borne du premier voyage presenté ci-dessus.

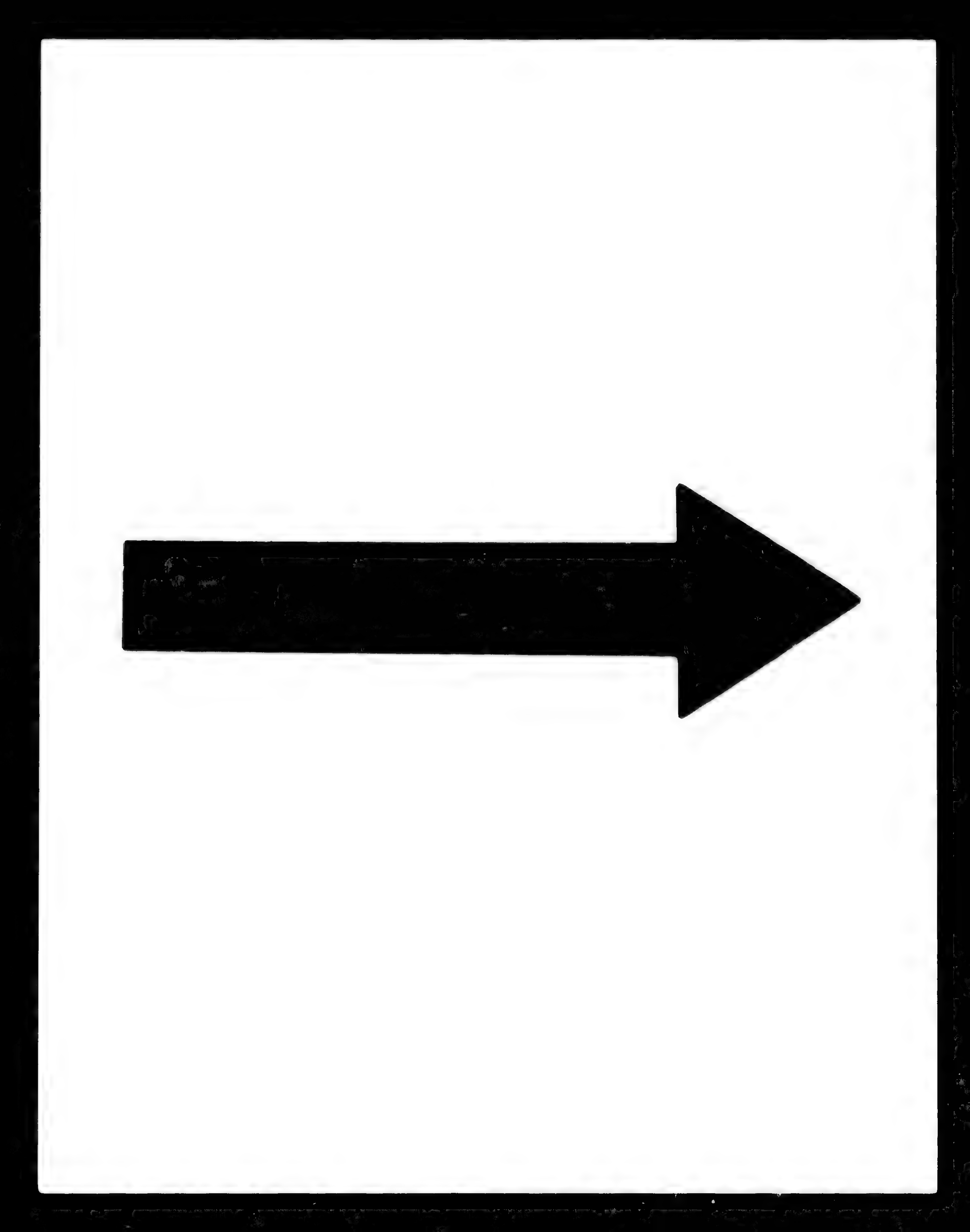
Voici donc l'inscription du recit qu'il presenta au Roy de la seconde navigation et découvertes en la Terre-neuve et grande riviere de *Canada*, autrement par lui dite *Hochelaga*, du nom du païs qui est au Nort vers le Saut de ladite riviere.

Seconde navigation faite par le commandement et vouloir du Tres-Chrétien Roy François premier de ce nom au paracheve-ment de la découverture des terres Occidentales estantes souz le climat et paralleles des terres et Royaume dudit Seigneur, et par lui precedentement ja commencées à faire découvrir ; icelle navi-gation faite par Iacques Quartier, natif de Sainct-Malo de l'Ile en Bretagne, pilote dudit Seigneur, en l'an mil cinq cens trente-cinq.

AV ROY TRES-CHRETIEN.

« Cosiderant, ô mon tres-redouté Prince, les grands
« biens et dons de grace qu'il a pleu à Dieu le Crea-
« teur faire à ses creatures, et entre les autres de
« mettre et asseoir le Soleil, qui est la vie et conois-
« sance de toutes icelles, et sans lequel nul ne peut
« fructifier ni generer, en lieu et place là où il a son
« mouvement, et declinaison contraire, et non sem-
« blable aux autres planetes, par lesquels mouve-
« ment et declinaison toutes creatures estantes sur la
« terre en quelque lieu et place qu'elles puissent estre
« en ont ou en peuvent avoir en l'an dudit Soleil, qui
« est trois cens soixan- || te-cinq jours et six heures, 277
« autant de veuë oculaire les vns que les autres par
« ses rais et reverberations, ni la division des jours
« et nuits en pareille egalité, mais suffit qu'il est
« de telle sorte et tant temperamment, que toute la
« terre est, ou peut estre habitée en quelque zone,
« climat ou parallele que ce soit; et icelle avec les
« eauës, arbres, herbes, et toutes autres creatures de
« quelque genre ou espece qu'elles soient, par l'in-
« fluence d'icelui Soleil donner fruits et generations

17



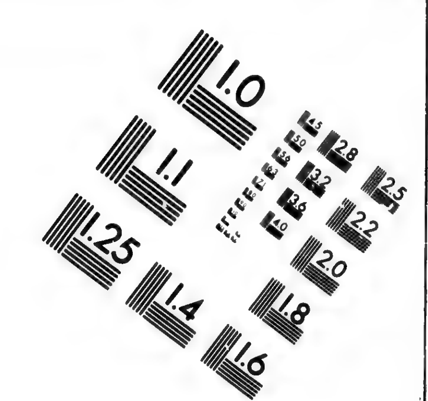
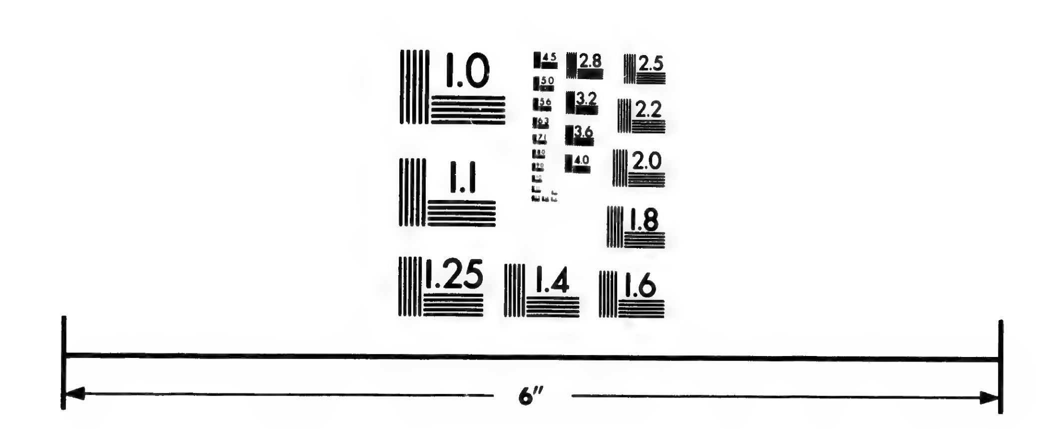
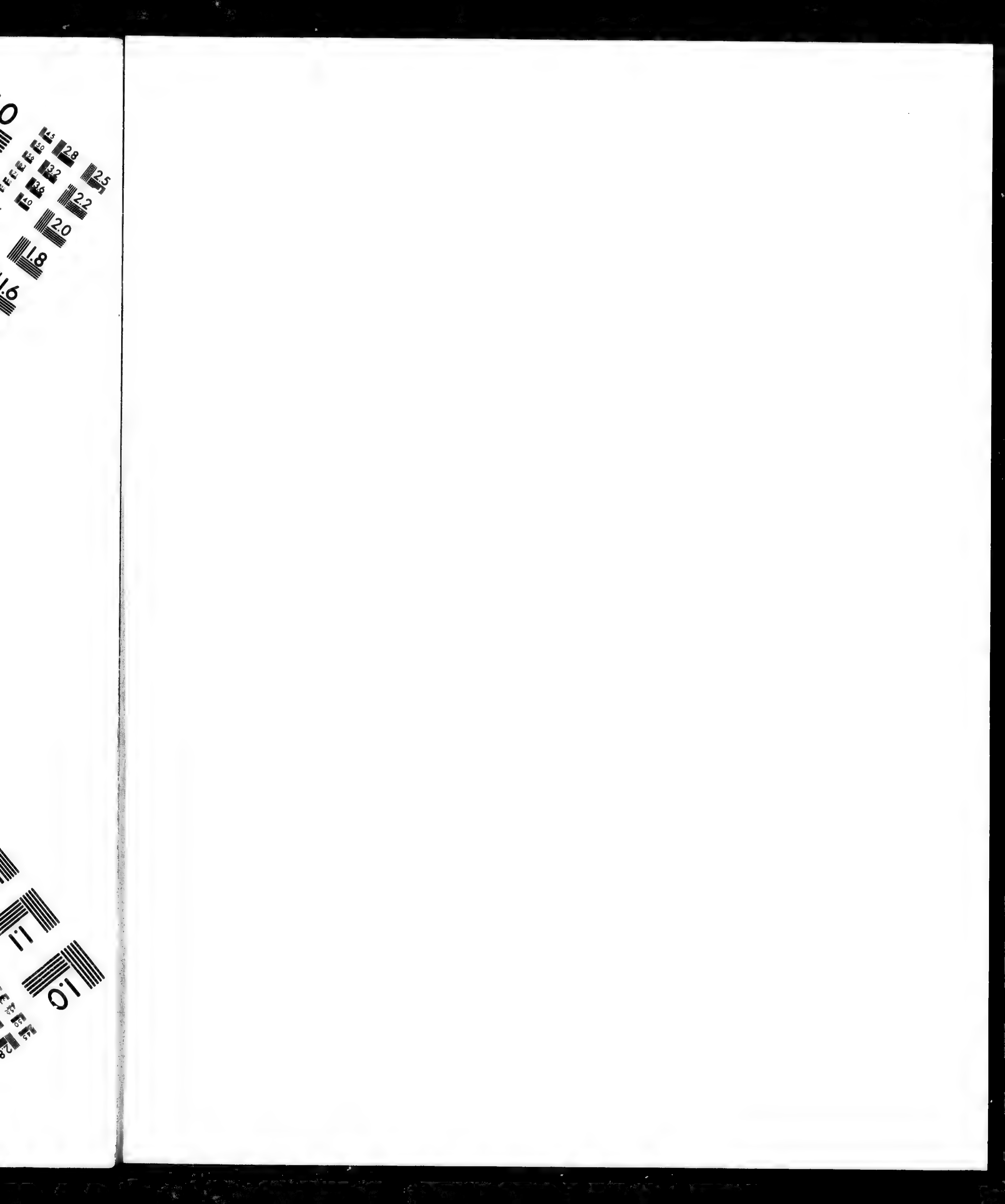


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
4.0
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

« selon leurs natures pour la vie et nourriture des
« creatures humaines. Et si aucuns vouloient dire le
« contraire de ce que dessus en allegant le dit des
« Sages Philosophes du temps passé, qui ont écrit et
« fait division de la terre par cinq zones, dont ils ont
« dit et affermé trois inhabitables ; c'est à sçavoir la
« zone Torride, qui est entre les deux Tropiques, ou
« solstices, pour la grande chaleur et reverberation
« du Soleil, qui passe par le zenit de ladite zone ; et
« les deux zones Arctique et Antarctique, pour la
« grande froideur qui est en icelles, à cause du peu
« d'elevation qu'elles ont dudit Soleil, et autres rai-
« sons, je confesse qu'ils ont écrit à la maniere, et
« croy fermement qu'ils le pensoient ainsi, et qu'ils
« le trouvoient pour aucunes raisons naturelles, là
« où ils prenoient leur fondement, et d'icelles se con-
« tentoient seulement, sans aventurer ni mettre leurs
« personnes aux dangers esquels ils eussent peu en-
« choir à chercher l'experience de leur dire. Mais je
278 « diray pour ma repli- || que que le Prince d'iceux
« Philosophes a laissé parmi ses écritures vn bref
« mot de grande consequence, qui dit que *Experientia*
« *est rerum magistra :* par l'enseignement duquel j'ai osé
« entreprendre d'addresser à la veuë de vôtre Majesté
« Royale cetui propos, et maniere de prologue de ce
« mien petit labeur. Car suivant vôtre Royal com-
« mandement les simples mariniers de present non
« ayans eu tant de crainte d'eux mettre en l'avanture
« d'iceux perils et dangers qu'ils ont eu, et ont de
« vous faire tres-humble service à l'augmentation de
« la tres-saincte Foy Chrétienne, ont coneu contraire
« de cette opinion desdits Philosophes par vraye ex-

« perience. I'ay allegué ce que devant, pource que je « regarde que le Soleil qui chacun jour se leve à l'O- « rient et se rencontre à l'Occident, faisant le tour et « circuit de la terre, donnant lumiere et chaleur à « tout le monde en vingt-quatre heures, qui est vn « jour naturel. A l'exemple de quoy je pense en mon « simple entendement, et sans autre raison y alle- « guer, qu'il pleut à Dieu par sa divine bonté que « toutes humaines creatures estantes et habitantes « sur le globe de la terre, ainsi qu'elles ont veuë et « conoissance d'icelui Soleil, ayent eu, et ayent pour « le temps avenir conoissance et creance de nôtre « saincte Foy. Car premierement icelle nôtre tres- « saincte Foy a esté semée et plantée en la Terre- « saincte, qui est en l'Asie à l'Orient de nôtre Europe ; « et depuis par succession de temps apportée et di-
« vulguée jusques à || nous, et finalement en l'Occi- 279
« dent de nôtredite Europe, à l'exemple dudit Soleil « portant sa clarté et chaleur d'Orient en Occident, « comme dit est. Et maintenant le temps semble se « preparer auquel nous la verrons portée de vôtre « France Orientale en l'Occidentale d'outre-mer. A « l'effect de quoy a esté faite la presente navigation « par vôtre Royal commandement és terres non au- « paravant à nous coneuës, par le recit de laquelle « pourrez voir et sçavoir la bonté et fertilité d'icelles, « l'innumerable quantité des peuples y habitans, la « bonté et paisibleté d'iceux, et pareillement la fecon- « dité du grand fleuve qui decourt et arrouse le parmi « d'icelles voz terres, qui est le plus grand sans com- « paraison qu'on sçache jamais avoir veu. Quelles « choses donnent à ceux qui les ont veuës certaine

« esperance de l'augmentation future de nôtre tres-« saincte Foy, de voz Seigneuries et nom tres-Chré-« tien, ainsi qu'il vous plaira voir par ce present petit « livre, auquel sont amplement contenuës toutes les « choses dignes de memoire qu'avons veuës, et qui « nous sont avenuës tant en faisant ladite navigation « qu'estans et faisans sejour en vosdits païs et terres, « les routes, dangers et gisemens d'icelles terres. »

---

280 || *Preparation du Capitaine Iacques Quartier et des siens au voyage de la Terre-neuve. Embarquement. Ile aux oyseaux. Découverte d'icelui iusques au commencement de la grande riviere de* Canada, *par lui dite* Hochelaga. *Largeur et profondeur nompareille d'icelle. Son commencement inconu.*

CHAP. VII.

Le Dimanche jour et féte de Pentecôte, seziéme de May audit an mil cinq cens trente-cinq, du commandement du Capitaine et bon vouloir de tous, chacun se confessa, et receumes tous ensemblement nôtre Createur en l'Eglise Cathedrale dudit Sainct-Malo; apres lequel avoit receu, fumes nous presenter au Chœur de ladite Eglise devant reverend Pere en Dieu Monsieur de Sainct-Malo, lequel en son état Episcopal nous donna sa benediction.

Et le Mercredy ensuivant, dix-neufiéme jour de May, le vent vint bon et convenable, et appareillames avec lesdits trois navires, sçavoir *la Grande Her-*

mine, du port d'environ à cent ou six vingts tonneaux, où estoit ledit Capitaine general, et pour Maitres, Thomas Froment, Claude du Pont-Briant, fils du sieur de Montreal et Eschanson de Monseigneur le Dauphin, Charles de la Pommeraye et autres
|| Gentils-hommes. Au second navire, nommé *la Pe-* 281
tite Hermine, du port d'environ soixante tonneaux, estoit Capitaine sous ledit Quartier, Macé Ialobert, et maitre, Guillaume le Marié. Et au tiers navire et plus petit, nommé *l'Emerillon*, du port d'environ quarante tonneaux, en estoit Capitaine Guillaume le Breton, et maitre, Iacques Mingart. Et navigames avec bon temps jusques au vingt-sixiéme dudit mois de May, que le temps se trouva en ire et tourmente, qui nous a duré en vens contraires et serraisons autant que jamais navires qui passassent ladite mer eussent, sans aucun amendement. Tellement que le vingt-cinquiéme jour de Iuin, par ledit mauvais temps et serraison, nous entre-perdimes tous trois sans que nous ayons eu nouvelles les vns des autres jusques à la Terre-neuve, là où nous avions limité nous trouver ensemble.

Et depuis nous estre entre-perdus avons esté avec la nef generale par la mer de tous vents contraires jusques au septiéme jour de Iuillet que nous arrivames à ladite Terre-neuve, et primes terre à l'Ile des Oyseaux, laquelle est à quatorze lieuës de la grande terre; et si tres-pleine d'oyseaux, que tous les navires de France y pourroient facilement charger sans qu'on s'apperceut qu'on en eust tiré; et là en primes deux barquées pour parties de nos victuailles. Icelle ile est

en l'elevation du pole en quarante-neuf degrez quarante minutes.

282 Et le huitiéme jour dudit mois nous appa- || reillames de ladite ile, et avec bon temps vinmes au hable (l'Autheur écrit ainsi ce que nous disons havre) de Blanc-Sablon, estant en la baye des Châteaux, le quinziéme jour dudit mois, qui est le lieu où devions nous rendre, auquel lieu fumes attendans noz compagnons jusques au vingt-sixiéme jour dudit mois qu'ils arriverent tous deux ensemble; et là nous accoutrames et primes eaux, bois et autres choses necessaires, et appareillames et fimes voiles pour passer outre le 26. jour dudit mois à l'aube du jour, et fimes porter le long de la côte du Nort gisant Est-Nordest et Oüest-Suroüest, jusques environ les huit heures du soir que mimes les voiles bas le travers de deux iles, que nous nommames les Iles Sainct-Guillaume, lesquelles sont environ vingt lieuës outre le hable de Brest. Le tour de ladite côte depuis les Châteaux jusques ici git Est-Nordest et Oüest-Suroüest, rangée de plusieurs iles et terres toutes hachées et pierreuses, sans aucunes terres ni bois, fors en aucunes vallées.

Le lendemain, penultiéme jour dudit mois, nous fimes courir à Oüest pour avoir cognoissance d'autres iles qui nous demouroient environ douze lieuës et demie, entre lesquelles iles se faict vne couche vers le Nort, toute à iles et grandes bayes apparoissantes y avoir plusieurs bons hables. Nous les nommames les Iles Saincte-Marte, hors lesquelles environ vne lieue et demie à la mer y a vne basse bien dangereuse, où il y a quatre ou cinq tétes qui demeurent

le travers desdites bayes en la rou- || te d'Est et 283
Oüest desdites Iles Sainct-Guillaume et autres iles qui demeurent à Oüest-Suroüest des iles Saincte-Marte environ sept lieuës, lesquelles iles nous vinmes querir ledit jour environ vne heure apres midi. Et depuis ledit jour jusques à l'orloge virante fimes courir environ quinze lieuës jusques le travers d'vn Cap d'iles basses que nous nommames les Iles Sainct-Germain. Au Suest duquel Cap environ trois lieuës y a vne autre basse fort dangereuse; et pareillement entre lesdits Cap Sainct-Germain et Saincte-Marte y a vn banc hors desdites iles environ deux lieuës, sur lequel n'y a que quatre brasses, et pour le danger de ladite côte mimes les voiles bas, et ne fimes porter ladite nuit.

Le lendemain, dernier jour de Iuillet, fimes courir le long de ladite côte, qui git Est et Oüest quart de Suest, laquelle est toute rangée d'iles et basses, et côte fort dangereuse, laquelle contient d'empuis ledit Cap des Iles Sainct-Germain jusques à la fin des iles environ dix-sept lieuës et demie; et à la fin desdites iles y a vne moult belle terre basse pleine de grands arbres et hauts; et icelle côte toute rangée de sablons sans y avoir aucune apparoissance de hable jusques au Cap de Tiennot, qui se rabbat au Noroüest, qui est à environ sept lieues desdites iles : lequel Cap conoissions du voyage precedent : et pour ce fimes porter toute la nuit à Oüest-Noroüest jusques au jour que le vent vint contraire, et allames chercher vn
havre où mimes noz na- || vires, qui est vn bon petit 284
havre outre ledit Cap Tiennot environ sept lieues et demie, et est entre quatre iles sortantes à la mer.

Nous le nommames *le Havre Sainct-Nicolas;* et sur la plus prochaine ile plantames vne grande croix de bois pour merche (*il veut dire* marque). Il faut amener ladite Croix au Nordest, puis l'aller querir et la laisser de tribort (*mot de marine signifiant* à droite), et trouverez de profond six brasses, posez dedans ledit hable à quatre brasses : et se faut donner de garde de quatre basses qui demeurent des deux côtez à demie-lieuë hors. Toute cette dite côte est fort dangereuse et pleine de basses. Nonobstant qu'il semble y avoir plusieurs hables, n'y a que basses et plateis. Nous fumes audit hable d'empuis ledit jour jusques au Dimanche 8. jour d'Aoust, auquel nous appareillames, et vinmes querir la terre du Su vers le Cap de Rabast, qui est distant dudit hable environ vingt lieuës, gisant Nort-Nordest, et Su-Suroüest. Et le lendemain le vent vint contraire et pource que ne trouvames nuls hables à ladite terre du Su, fimes porter vers le Nort outre le precedent hable d'environ dix lieuës, où trouvames vne fort belle et grande baye pleine d'iles et bonnes entrées et posage de tous les temps qu'il pourroit faire, et pour conoissance d'icelle baye y a vne grande ile comme vn cap de terre, qui s'avance dehors plus que les autres, et sur la terre environ deux lieuës y a vne montagne faite comme vn tas de blé. Nous nommames ladite baye *la Baye Sainct-Laurent.*

285 || Le quatorziéme dudit mois nous partimes de ladite baye Sainct-Laurent, et fimes porter à Oüest, et vinmes querir vn cap de terre devers le Su qui gist environ l'Oüest vn quart de Suroüest dudit hable Sainct-Laurent, environ vingt-cinq lieuës. Et par les deux Sauvages qu'avions prins le premier

voyage nous fut dit que c'estoit de la terre devers le Su, et que c'estoit vne ile, et que par le Su d'icelle estoit le chemin à aller de *Honguedo*, où nous les avions prins le premier voyage, à *Canada;* et qu'à deux journées delà dudit Cap et ile commençoit le *Saguenay*, à la terre devers le Nort allant vers ledit *Canada*. Le travers dudit Cap environ trois lieuës y a de profond cent brasses et plus, et n'est memoire de jamais avoir veu tant de Baillames que nous vimes celle journée le travers dudit Cap.

Le lendemain, jour Nôtre Dame d'Aoust, quinziéme dudit mois, nous passames le détroit; la nuit devant et le lendemain eumes conoissance des terres qui nous demeuroient vers le Su, qui est vne terre à hautes montagnes à merveilles, dont le cap susdit de ladite ile que nous avons nommée *l'Ile de l'Assumption* et vn cap desdites hautes terres gisent Est-Nordest, et Oüest-Suroüest, et y a entre eux vingt-cinq lieuës, et voit-on les terres du Nort encore plus hautes que celles du Su à plus de trente lieuës. Nous rangeames lesdites terres du Su d'empuis ledit jour jusques au Mardi midi, que le vent vint Oüest, et mimes le cap au Nort pour aller querir lesdites hautes terres que
|| voyons; et nous estans là, trouvames lesdites terres 286
vnies et basses vers la mer et les montagnes de devers le Nort par sus lesdites basses terres, gisantes icelles Est et Oüest vn quart de Suroüest; et par les Sauvages qu'avions nous a esté dit que c'estoit le commencement du *Saguenay*, et terre habitée, et que de là venoit le cuivre rouge, qu'ils appellent *Caquetdazé*. Il y a entre les terres du Su et celles du Nort environ trente lieuës, et plus de deux cens brasses de par-

fond. Et nous ont lesdits Sauvages certifié estre le chemin et commencement du grand fleuve de *Hochelaga* et chemin de *Canada*, lequel alloit toujours en étroicissant jusques à *Canada*; et puis, que l'on trouve l'eau douce audit fleuve, qui va si long que jamais homme n'avoit esté au bout, qu'ils eussent ouï, et qu'autre passage n'y avoit que par bateaux. Et voyans leur dire, et qu'ils affermoient n'y avoir autre passage, ne voulut ledit Capitaine passer outre jusques à avoir veu le reste de la côte devers le Nort, qu'il avoit obmis à voir depuis la baye Sainct-Laurent pour aller voir la terre du Su, pour voir s'il y avoit aucun passage.

---

287 || *Retour du Capitaine Iacques Quartier vers la baye Sainct-Laurent. Hippopotames. Continuation du voyage dans la grande riviere de* Canada *jusques à la riviere de* Saguenay, *qui font cent lieuës.*

CHAP. VIII.

Le mercredy dix-huitiéme jour d'Aoust, ledit Capitaine fit retourner les navires en arriere, et mettre le cap à l'autre bord, et rangeames ladite côte du Nort, qui gist Nordest et Suroüest, faisans vn demi-arc, qui est vne terre fort haute, non tant comme celle du Su, et arrivames le Ieudy à sept iles moult hautes, que nous nommames *les Iles Rondes*, qui sont à environ quarante lieuës des terres du Su, et s'avancent hors en la mer

trois ou quatre lieuës : le travers desquelles y a vn
commencement de basses terres pleines de beaux ar-
bres, lesquelles terres nous rangeames le Vendredy
avec noz barques, le travers desquelles y a plusieurs
bancs de sablons plus de deux lieuës à la mer fort
dangereux, lesquelz demeurent de basse mer; et au
bout d'icelles basses terres (qui contiennent environ
dix lieuës) y a vne riviere d'eau douce sortante à la
mer, tellement qu'à plus d'vne lieuë de terre elle est
aussi douce qu'eau de fontaine. Nous entrames en la-
dite riviere avec noz barques, et ne trouvames à l'en-
trée que || brasse et demie. Il y a dedans ladite ri- 288
viere plusieurs poissons qui ont forme de chevaux,
lesquels vont à la terre de nuit, et de jour à la mer,
ainsi qu'il nous fut dit par noz deux Sauvages; et de
cesdits poissons vimes grand nombre dedans ladite
riviere [*laquelle est appellée aujourd'hui Chischedec, d'vn
nom de l'imposition des Sauvages*].

Le lendemain, vingt-vniéme jour dudit mois, au matin à l'aube du jour, fimes voile et porter le long de ladite côte tant que nous eumes conoissance du reste d'icelle côte du Nort que n'avions veu, et de l'ile de l'Assumption que nous avions esté querir au partir de ladite terre; et lors que nous fumes certains que ladite côte estoit rangée, et qu'il n'y avoit nul passage, retournames à noz navires, qui estoient es-dites Sept Iles, où il y a de bonnes rades à dix-huit à vingt brasses, et sablon; auquel lieu avons esté sans pouvoir sortir ni faire voiles, pour la cause des bruines et vents contraires, jusques au vingt-quatriéme dudit mois, que nous appareillames, et avons esté par la mer chemin faisans jusques au vingt neufiéme

dudit mois, que sommes arrivez à vn hable de la côte du Su, qui est environ quatre-vingts lieuës desdites Sept Iles, lequel est le travers de trois iles petites, qui sont par le parmi du fleuve, et environ le mi-chemin desdites iles et ledit hable, devers le Nort, y a vne fort grande riviere, qui est entre les hautes et basses terres, laquelle fait plusieurs bancs à la mer à plus de trois lieuës, qui est vn païs fort
289 dangereux, et sonne de || deux brasses et moins, et à la choiste d'iceux bancs trouverez vingt-cinq et trente brasses bort à bort. Toute cette côte du Nord git Nord-Nordest et Su-Suroüest.

Le hable devant dit où posames, qui est à la terre du Su, est hable de marée et de peu de valeur. Nous les nommames *les Ileaux Sainct-Iean*, parce que nous y entrames le jour de la Decollation dudit Sainct. Et auparavant qu'arriver audit hable y a vne ile à l'Est d'icelui, environ cinq lieuës, où il n'y a point de passage entre terre et elle que par bateaux. Ledit hable des Ileaux Sainct-Iean asseche toutes les marées, et marine l'eau de deux brasses. Le meilleur lieu à mettre navires est vers le Su d'vn petit ilot qui est au parmi dudit hable, bort audit ilot.

Nous appareillames dudit hable le premier jour de Septembre pour aller vers *Canada*. Et environ quinze lieuës dudit hable à l'Oüest-Suroüest y a trois iles au parmi dudit fleuve, le travers desquelles y a vne riviere fort profonde et courante, qui est la riviere et chemin du Royaume et terre de *Saguenay*, ainsi que nous a esté dit par noz hommes du païs de *Canada;* et est icelle riviere entre hautes montagnes de pierre nue, et sans y avoir que peu de terre, et nonobstant y croit grande

quantité d'arbres, et de plusieurs sortes, qui crois-
sent sur ladite pierre nuë, comme sur bonne terre.
De sorte que nous y avons veu tel arbre suffisant à
master navire de trente tonneaux aussi vert qu'il
est possible, || lequel estoit sus vn roc, sans y avoir 290
aucune saveur de terre.

A l'entrée d'icelle riviere trouvames quatre barques de *Canada*, qui estoient là venuës pour faire pécheries de Loups-marins et autres poissons. Et nous estans posez dedans ladite riviere, vindrent deux desdites barques vers noz navires, lesquelles venoient en vne peur et crainte, de sorte qu'il en ressortit vne, et l'autre approcha si prés, qu'ils peurent entendre l'vn de noz Sauvages, qui se nomma et fit sa conoissance, et les fit venir seurement à bord.

Or maintenant laissons le Capitaine Iacques Quartier deviser avec ses Sauvages au port de la riviere de *Saguenay*, qui est *Tadoussac*, et allons au devant du sieur Champlein, lequel nous avons ci-dessus laissé à *Anticosti* (qui est l'ile de l'Assumption), car il nous décrira ledit port de *Tadoussac* et la riviere de *Saguenay*, selon le rapport des hommes du païs, au pardessus de ce qu'il a veu; voire encore nous dira-il la reception que leur auront faite les Sauvages à leur arrivée. Voici donc comme il continue le discours que nous avons laissé au chapitre sixiéme.

291 || *Voyage du sieur Champlein depuis* Anticosti *jusques à* Tadoussac. *Description de Gachepé, riviere de* Mantanne, *port de* Tadoussac, *Baye des Moruës, Ile Percée, Baye de Chaleur. Remarques des lieux, iles, ports, bayes, sables, rochers et rivieres qui sont à la bende du Nort en allant à la riviere de* Saguenay. *Description du port de* Tadoussac *et de ladite riviere de* Saguenay.

CHAP. IX.

APRES avoir découvert *Anticosti*, le lendemain nous eumes conoissance de *Gachepé*, terre fort haute. C'est vne baye du côté du Su, laquelle contient quelque sept ou huit lieuës de long, et à son entrée quatre lieuës de large. Là y a vne riviere qui va quelque trente lieuës dans les terres. Ici est le commencement de la grande riviere de *Canada*, sur laquelle à la bende du Su il y a la riviere *Mantanne*, laquelle va quelque dix-huit lieuës dans les terres. Elle est petite et à soixante lieuës dudit *Gachepé*. Mais les Sauvages estans au bout d'icelle portent leurs canots (qui sont petits bateaux d'écorce) environ vne lieuë par terre, et se viennent rendre en la Baye de Chaleur, par où ils font des grands voyages. De ladite riviere de *Mantanne* on vient vers le Pic, où il y a vingt lieuës; et de là, en travers-
292 sant la riviere, on || vient à *Tadoussac*, d'où il y a quinze lieuës. C'est le chemin que nous suivimes en allant. Mais comme nous eumes là sejourné quelque

temps, et apres que nous fumes allez au saut de ladite
grande riviere de *Canada*, nous retournames quelque
nombre de *Tadoussac* à *Gachepé*, et de là nous allames à
la *Baye des Moriües*, laquelle peut tenir quelque trois
lieuës de long, et autant de large à son entrée; puis
vinmes à l'*Ile Percée*, qui est comme vn rocher fort
haut élevé des deux cotez, où il y a vn trou par où les
chaloupes et bateaux peuvent passer de haute mer, et
de basse mer on peut aller de la grande terre à ladite
ile, qui n'en est qu'à quatre ou cinq cens pas. Et à
l'environ d'icelle y a vne autre ile dite *l'Ile de Bona-*
venture, et peut tenir de long demie-lieuë; en tous les-
quels lieux se fait grande pécherie de poisson sec et
verd. Et passé ladite Ile Percée ont vient à ladite
Baye de Chaleur, qui va comme à l'Oüest-Suroüest
quelque quatre-vingts lieuës dans les terres, contenant
de large en son entrée quelque quinze lieuës. Et di-
sent les Sauvages qu'en icelle baye il y a vne riviere
qui va quelque vingt lieuës dans les terres, au bout
de quoy est vn lac qui peut tenir quelque vingt lieuës,
auquel il y a fort peu d'eau, et qu'en été il asseche,
auquel ils trouvent (environ vn pié dans la terre) vne
maniere de metail qui ressemble à l'argent, et qu'en
vn autre lieu proche dudit lac il y a vne autre mine de
cuivre. Ayant trouvé ceux que nous cherchions à
l'Ile Percée, nous retournames derechef à *Tadoussac*.
Mais comme nous fumes || à quelque trois lieuës du 293
Cap l'Evesque, nous fumes contrariez d'vne tour-
mente, laquelle dura deux jours, qui nous fit relacher
dedans vne grande ance en attendant le beau temps.
Le lendemain nous en partimes et fumes encores
contrariez d'vne autre tourmente. Ne voulans rela-

cher, et pensans gaigner chemin, nous fumes à la
côte du Nort, le vingt-huitiéme jour de Iuillet,
mouïller l'ancre à vne ance qui est fort mauvaise, à
cause des bancs de rochers qu'il y a. Cette ance est
par les cinquante-vniéme degré et quelques minutes.
Le lendemain nous vinmes mouïller l'ancre proche
d'vne riviere qui s'appelle *Saincte-Marguerite*, où il y a
de pleine mer quelque trois brasses d'eau et brasse et
demie de basse mer; elle va assez avant. A ce que j'ay
veu dans terre du côté de l'Est, il y a vn saut d'eau
qui entre dans ladite riviere, et vient de quelque cin-
quante ou soixante brasses de haut, d'où procede la
plus grand' part de l'eau qui descend dedans. A son
entrée il y a vn banc de sable, où il peut avoir de
basse-eau demie-brasse. Toute la côte du côté de l'Est
est sable mouvant, où il y a vne pointe à quelque
demie-lieuë de ladite riviere, qui avance vne demie-
lieuë en la mer; et du côté de l'Oüest il y a vne petite
ile : cedit lieu est par les cinquante degrez. Toutes
ces terres sont tres-mauvaises, remplies de sapins;
la terre est quelque peu haute, mais non tant que
celle du Su. A quelque trois lieuës de là nous pas-
sames proche d'vne autre riviere, laquelle sembloit
294 estre fort grande, bar- || rée neantmoins la pluspart de
rochers. A quelque huit lieuës de là il y a vne pointe
qui avance vne lieuë et demie à la mer, où il n'y a
que brasse et demie d'eau. Passé cette pointe, il s'en
trouve vne autre à quelque quatre lieuës où il y a assez
d'eau. Toute cette côte est terre basse et sablonneuse.
A quelque quatre lieuës de là il y a vne ance où entre
vne riviere; il y peut aller beaucoup de vaisseaux du
côté de l'Oüest; c'est vne pointe basse qui avance en-

viron vne lieuë en la mer. Il faut ranger la terre de l'Est comme de trois cens pas pour pouvoir entrer dedans. Voilà le meilleur port qui est en toute la côte du Nort, mais il fait fort dangereux y aller, pour les basses et bancs de sable qu'il y a en la pluspart de la côte prés de deux lieuës à la mer. On trouve à quelque six lieuës de là vne baye où il y a vne ile de sable. Toute ladite baye est fort batturiere, si ce n'est du côté de l'Est, où il peut avoir quelque quatre brasses d'eau; dans le canal qui entre dans ladite baye à quelque quatre lieuës de là, il y a vne belle ance où entre vne riviere. Toute cette côte est basse et sablonneuse, il y descend vn saut d'eau qui est grand. A quelque cinq lieuës de là il y a vne pointe qui avance environ demie-lieuë en la mer, où il y a vne ance, et d'vne pointe à l'autre y a trois lieuës; mais ce n'est que battures où il y a peu d'eau. A quelque deux lieuës il y a vne plage où il y a vn bon port, et vne petite riviere où il y a trois iles, et où des vaisseaux se pourroient mettre à l'abry. A quelque trois lieuës
de là il y a vne pointe de sable qui avance || environ 295
vne lieuë, où au bout il y a vn petit ilet. Puis allant à Lesquemin, vous rencontrez deux petites iles basses et vn petit rocher à terre. Cesdites iles sont environ à demie-lieuë de Lesquemin, qui est vn fort mauvais port, entouré de rochers et asseché de basse mer, et faut variser pour entrer dedans au derriere d'vne petite pointe de rocher, où il n'y peut qu'vn vaisseau. Vn peu plus haut il y a vne rivière qui va quelque peu dans les terres : c'est le lieu où les Basques font la péche des baleines. Pour dire verité, le port ne vaut du tout rien. Nous vinmes de là audit port de

Tadoussac. Toutes cesdites terres ci-dessus sont basses à la côte, et dans les terres fort hautes. Elles ne sont si plaisantes ni fertiles que celles du Su, bien qu'elles soient plus basses.

Ayans mouïllé l'ancre devant le port de *Tadoussac* à nôtre premiere arrivée, nous entrames dedans ledit port le vingt-sixiéme jour de May. Il est fait comme vne ance, gisant à l'entrée de la riviere de *Saguenay*, en laquelle il y a vn courant d'eau fort étrange pour sa vitesse et profondité, où quelquefois il vient des vents impetueux, lesquels amenent avec eux de grandes froidures. L'on tient que ladite riviere a quelque quarante-cinq ou cinquante lieuës jusques au premier saut, et vient du côté de Nort-Noroüest. Ledit port de *Tadoussac* est petit, où il ne pourroit que dix ou douze vaisseaux, mais il y a de l'eau assez à Est, à l'abry de ladite riviere de *Saguenay*, le long d'vne petite montagne qui est préque coupée de la
296 mer; le || reste ce sont montagnes hautes élevées, où il y a peu de terre, sinon rochers et sables remplis de bois de pins, ciprez, sapins, boulles et quelques manieres d'arbres de peu. Il y a vn petit étang proche dudit port renfermé de montagnes couvertes de bois. A l'entrée dudit port il y a deux pointes, l'vne du côté d'Oüest contenant vne lieuë en mer, qui s'appelle la pointe de Sainct-Matthieu; et l'autre du côté de Suest, contenant vn quart de lieuë, qui s'appelle la Pointe de tous les Diables. Les vens du Su et Su-Suest et du Su-Suroüest frappent dedans ledit port. Mais de la pointe de Sainct-Matthieu jusques à ladite Pointe de tous les Diables, il y a prés d'vne lieuë. L'vne et l'autre pointe asseche de basse mer.

Quant à la riviere de Saguenay, elle est tres-belle, et a vne profondeur incroyable. Elle procede, selon que j'ay entendu, d'vn lieu fort haut d'où descend vn torrent d'eau d'vne grande impetuosité; mais l'eau qui en vient n'est point capable de faire vn tel fleuve comme celui-là, et faut qu'il y ait d'autres rivieres qui s'y déchargent; et y a depuis le premier saut jusques au port de Tadoussac (qui est l'entrée de ladite riviere de Saguenay) quelque 40. ou 50. lieuës, et vne bonne lieuë et demie de large au plus, et vn quart au plus étroit, qui fait qu'il y a grand courant d'eau. Toute la terre que j'ay veuë ne sont que montagnes de rochers, la pluspart couvertes de bois de sapins, cyprez et boulles, terre fort mal plaisante, où je n'ay point trouvé vne lieuë de terre plaine, tant || d'vn 297
côté que d'autre. Il y a quelques montagnes de sable et iles en ladite riviere, qui sont hautes élevées. Enfin ce sont de vrays deserts habitables tant seulement aux animaux et oyseaux; car je vous asseure qu'allant chasser par les lieux qui me sembloient les plus plaisans, je ne trouvay rien qui soit, sinon de petits oyseaux qui sont comme rossignols et hirondelles, lesquels y viennent en été, car autrement je croy qu'il n'y en a point, à cause de l'excessif froid qu'il y fait, cette riviere venant de devers le Noroüest. Les Sauvages me firent rapport qu'ayant passé le premier saut, d'où vient ce torrent d'eau, ils passent huit autres sauts, et puis vont vne journée sans en trouver aucun, puis passent autres dix sauts, et viennent dedans vn lac, où ils sont deux jours à passer; et en chaque jour ils peuvent faire à leur aise quelque douze à quinze lieuës. Audit bout du lac il y a des

peuples qui sont cabanez; puis on entre dans trois autres rivieres, quelque trois ou quatre journées dans chacune, où au bout desdites rivieres il y a deux ou trois manieres de lacs, d'où prend sa source le *Saguenay*, de laquelle source jusques audit port de *Tadoussac* il y a dix journées de leurs Canots. Au bord desdites rivieres il y a quantité de cabanes, où il vient d'autres nations du côté du Nort troquer avec les Montagnés des peaux de castors et martres, avec autres marchandises que donnent les vaisseaux François ausdits Montagnés. Lesdits Sauvages du Nort disent qu'ils voient vne mer qui est salée.

---

298 || *Bonne reception faite aux François par le grand Sagame des Sauvages de Canada. Leurs festins et danses. La guerre qu'ils ont avec les Iroquois. Description de la pointe Sainct-Matthieu au port de Tadoussac.*

CHAP. X.

LE vingt-septiéme d'Avril nous fumes trouver les Sauvages à la pointe de Sainct-Matthieu, qui est à vne lieuë de *Tadoussac*, avec les deux Sauvages que mena le sieur du Pont de Honfleur, pour faire le rapport de ce qu'ils avoient veu en France, et de la bonne reception que leur avoit faite le Roy. Ayans mis pié à terre, nous fumes à la cabane de leur grand *Sagamo*, qui s'appelle *Anadabijou*, où nous le trouvames avec quelque quatre-vingts ou cent de ses compagnons qui

faisoient *Tabagie* (qui veut dire festin), lequel nous
receut fort bien selon la coustume du païs, et nous fit
asseoir apres lui, et tous les Sauvages arrangez les vns
auprés des autres des deux côtez de ladite cabane.
L'vn des Sauvages que nous avions amené commença
à faire sa harangue, de la bonne reception que leur
avoit faite le Roy, et le bon traitement qu'ils avoient
receu en France, et qu'ils s'asseurassent que sadite
Majesté leur vouloit du bien, et desiroit peupler leur
terre et faire paix avec leurs ennemis (qui sont les
|| Iroquois) ou leur envoyer des forces pour les vain- 299
cre; en leur contant aussi les beaux châteaux, palais,
maisons et peuples qu'ils avoient veu, et nôtre façon
de vivre. Il fut entendu avec vn silence si grand,
qu'il ne se peut dire de plus. Or, apres qu'il eut
achevé sa harangue, ledit grand *Sagamo Anadabijou*
l'ayant attentivement ouï, il commença à prendre du
petun, et en donner aussi audit sieur du Pont et à
moy, et à quelques autres *Sagamos* qui estoient auprés
de lui. Ayant bien petuné, il commença à faire sa
harangue à tous, parlant posément, s'arrêtant quel-
quefois vn peu, et puis reprenant sa parole, en leur
disant : Que veritablement ils devoient estre fort con-
tens d'avoir sadite Majesté pour grand ami. Ils répon-
dirent tous d'vne voix, *ho*, *ho*, *ho*, qui est à dire, *oui*,
oui. Lui, continuant toujours sadite harangue, dit :
Qu'il estoit fort aise que sadite Majesté peuplast leur
terre et fist la guerre à leurs ennemis, qu'il n'y avoit
nation au monde à qui ils voulussent plus de bien
qu'aux François. Enfin il leur fit entendre à tous le
bien et vtilité qu'ils pourroient recevoir de sadite Ma-
jesté. Apres qu'il eut achevé sa harangue, nous sor-

times de sa cabane, et eux commencerent à faire leur *Tabagie*, ou festin, qu'ils font avec des chairs d'Orignac, qui est comme Bœuf, d'Ours, de Loups-marins et Castors, qui sont les viandes les plus ordinaires qu'ils ont, et du gibier en quantité. Ils avoient huit ou dix chaudieres pleines de viandes au milieu de ladite cabane, et estoient éloignez les vns des autres
300 quelque six pas, et chacune a || son feu. Ils sont assis des deux côtez (comme j'ay dit ci-dessus) avec chacun son écuelle d'écorce d'arbre ; et lors que la viande est cuite, il y en a vn qui fait les partages à chacun dans lesdites écuelles, où ils mangent fort sallement : car quand ils ont les mains grasses, ils les frottent à leurs cheveux faute de serviettes, ou bien au poil de leurs chiens dont ils ont quantité pour la chasse. Premier que leur viande fut cuite, il y en eut vn qui se leva, et print vn chien, et s'en alla sauter autour desdites chaudieres d'vn bout de la cabane à l'autre. Estant devant le grand *Sagamo*, il jetta son chien à terre de force, et puis tous d'vne voix s'écrierent *ho*, *ho*, *ho ;* ce qu'ayant fait s'en alla asseoir à sa place. En méme instant vn autre se leva, et fit le semblable, continuant toujours jusqu'à ce que la viande fust cuite. Or apres avoir achevé leur *Tabagie*, ils commencerent à danser, en prenant les tétes de leurs ennemis, qui leur pendoient par derriere. En signe de rejouïssance, il y en a vn ou deux qui chantent en accordant leurs voix par la mesure de leurs mains qu'ils frappent sur leurs genoux, puis ils s'arrétent quelquefois, en s'écrians, *ho*, *ho*, *ho*, et recommencent à danser en soufflant comme vn homme qui est hors d'haleine. Ils faisoient cette rejouïssance pour la victoire par eux obtenuë

sur les Iroquois, dont ils en avoient tué quelque cent, ausquels ils coupperent les tétes, qu'ils avoient avec eux pour leur ceremonie. Ils estoient trois nations quand ils furent à la guerre, les Etechemins, Algoume- || quins et Montagnés, au nombre de mille, qui 301
allerent faire la guerre ausdits Iroquois, qu'ils rencontrerent à l'entrée de la riviere desdits Iroquois, et et en assommerent vne centaine. La guerre qu'ils font n'est que par surprises, car autrement ils auroient peur, et craignent trop lesdits Iroquois, qui sont en plus grand nombre que lesdits Montagnés, Etechemins et Algoumequins.

Le vingt-huictiéme jour dudit mois ils se vindrent cabaner audit port de *Tadoussac*, où estoit nôtre vaisseau. A la pointe du jour, leur dit grand *Sagamo* sortit de sa cabane, allant autour de toutes les autres cabanes, en criant à haute voix qu'ils eussent à déloger pour aller à Tadoussac, où estoient leurs bons amis. Tout aussi-tôt vn chacun d'eux deffit sa cabane en moins d'vn rien, et ledit grand Capitaine le premier commença à prendre son Canot, et le porter à la mer, où il embarqua sa femme et ses enfans, et quantité de fourrures, et se mirent ainsi prés de deux cens Canots, qui vont étrangement : car, encore que nôtre chalouppe fust bien armée, si alloient-ils plus vite que nous. Ils estoient au nombre de mille personnes tant hommes que femmes et enfans. Le lieu de la pointe Sainct-Matthieu, où ils estoient premierement cabanez, est assez plaisant; ils estoient au bas d'vn petit côteau plein d'arbres de sapins et cyprez. A ladite pointe il y a vne petite place vnie qui découvre de fort loin; et au dessus dudit côtau est vne

terre vnie, contenant vne lieuë de long, et demie de
302 large, couverte d'arbres. La terre est || fort sablonneuse, où il y a de bons paturages. Tout le reste ce ne sont que montagnes de rochers fort mauvais ; la mer bat autour dudit côtau, qui asseche prés d'vne grande demi-lieuë de basse eau.



La rejouïssance que font les Sauvages apres qu'ils ont eu victoire sur leurs ennemis. Leurs humeurs. Sont malicieux. Leur croyance et faulses opinions. Que leurs devins parlent visiblement aux Diables.

CHAP. XI.

LE neufiéme jour de Iuin les Sauvages commencerent à se rejouïr tous ensemble et faire leur *Tabagie*, comme j'ay dit ci-dessus, et danser, pour ladite victoire qu'ils avoient obtenue contre leurs ennemis. Or, apres avoir fait bonne chère, les Algoumequins, vne des trois nations, sortirent de leurs Cabanes, et se retirerent à part dans vne place publique, firent arranger toutes leurs femmes et filles les vnes prés des autres, et eux se mirent derriere chantans tous d'vne voix comme j'ay dit ci-devant. Aussi tôt toutes les femmes et filles commencerent à quitter leurs robbes et peaux, et se mirent toutes nues montrans leur nature, neantmoins parées de *Matachias*, qui sont patenôtres et cordons entre-lassez faits de poil de Porc-épic, qu'ils teindent de diverses couleurs. Apres avoir achevé leurs chants, ils dirent tous d'vne voix, *ho, ho,*
ho. A méme instant || toutes les femmes et filles se 3o3
couvrirent de leurs robbes (car elles les jettent à leurs piés) et s'arréterent quelque peu; et puis aussi-tôt recommençans à chanter, elles laisserent aller leurs

robbes comme auparavant. Or, en faisant cette danse, le *Sagamo* des Algoumequins, qui s'appelle *Besoüat*, estoit assis devant lesdites femmes et filles, au milieu de deux batons, où estoient les tétes de leurs ennemis pendues : quelquefois il se levoit et s'en alloit haranguant et disant aux Montagnés et Etechemins: Voyez comme nous nous rejouïssons de la victoire que nous avons obtenue de nos ennemis; il faut que vous en faciez autant, afin que nous soyons contens. Puis tous ensemble disoient, *ho*, *ho*, *ho*. Retourné qu'il fut en sa place, le grand *Sagamo* avec tous ses compagons dépouïllerent leurs robbes estans tout nuds (hors-mis leur nature, qui est couverte d'vne petite peau) et prindrent chacun ce que bon leur sembla, comme *Matachias,* haches, épées, chauderons, graisses, chair d'Orignac, Loup-marin; bref chacun avoit vn present qu'ils allerent donner aux Algoumequins. Apres toutes ces ceremonies la danse cessa, et lesdits Algoumequins hommes et femmes emporterent leurs presens en leurs cabanes. Ils firent encores mettre deux hommes de chacune nation des plus dispos qu'ils firent courir, et celui qui fut le plus vite à la course eut vn present.

Tous ces peuples sont tous d'vne humeur assez joyeuse, ils rient le plus souvent, toutefois ils sont
304 quelque peu Saturniens; ils parlent fort || posément, comme se voulans bien faire entendre, et s'arrétent aussi-tôt en songeant vne grande espace de temps, puis reprennent leur parole. Ils vsent bien souvent de cette façon de faire parmi leurs harangues au conseil, où il n'y a que les plus principaux, qui sont les anciens. Les femmes et enfans n'y assistent point.

Ce sont la pluspart gens qui n'ont point de loy, se-
lon que j'ay peu voir et m'informer audit grand *Sa-
gamo*, lequel me dit : Qu'ils croyent veritablement
qu'il y a vn Dieu qui a creé toutes choses. Et lors je
lui dis : Puis qu'ils croyent à vn seul Dieu, comment
est-ce qu'il les avoit mis au monde, et d'où ils estoient
venus? Il me respondit : Apres que Dieu eut fait
toutes choses, il print quantité de fleches, et les mit
en terre, d'où sortit hommes et femmes, qui ont mul-
tiplié au monde jusques à present, et sont venus de
cette façon. Ie lui répondis que ce qu'il disoit estoit
faux; mais que veritablement il y avoit vn seul Dieu,
qui avoit creé toutes choses, en la terre et aux
cieux. Voyant toutes ces choses si parfaites sans
qu'il eust personne qui gouvernast en ce monde, il
print du limon de la terre, et en crea Adam nôtre
premier Pere; et comme il sommeilloit, Dieu print
vne de ses côtes, et en forma Eve, qu'il lui donna
pour compagne, et que c'estoit la verité qu'eux et
nous estions venus de cette façon, et non de fleches
comme ils croyoient. Il ne me dit rien, sinon : Qu'il
avoüoit plutôt ce que je lui disois que ce qu'il || me 3o5
disoit. Ie luy demanday aussi s'il ne croyoit point
qu'il y eust vn autre qu'vn seul Dieu. Il me dit que
leur croyance estoit : Qu'il y avoit vn seul Dieu, vn
Fils, vne Mere et le Soleil, qui estoient quatre.
Neantmoins que Dieu estoit pardessus tous; mais
que le Fils estoit bon. Ie lui remontray son erreur
selon nôtre Foy, enquoy il adjouta quelque peu de
creance. Ie lui demanday s'ils n'avoient point veu,
ni ouï dire à leurs ancestres que Dieu fust venu au
monde. Il me dit qu'il ne l'avoit point veu; mais

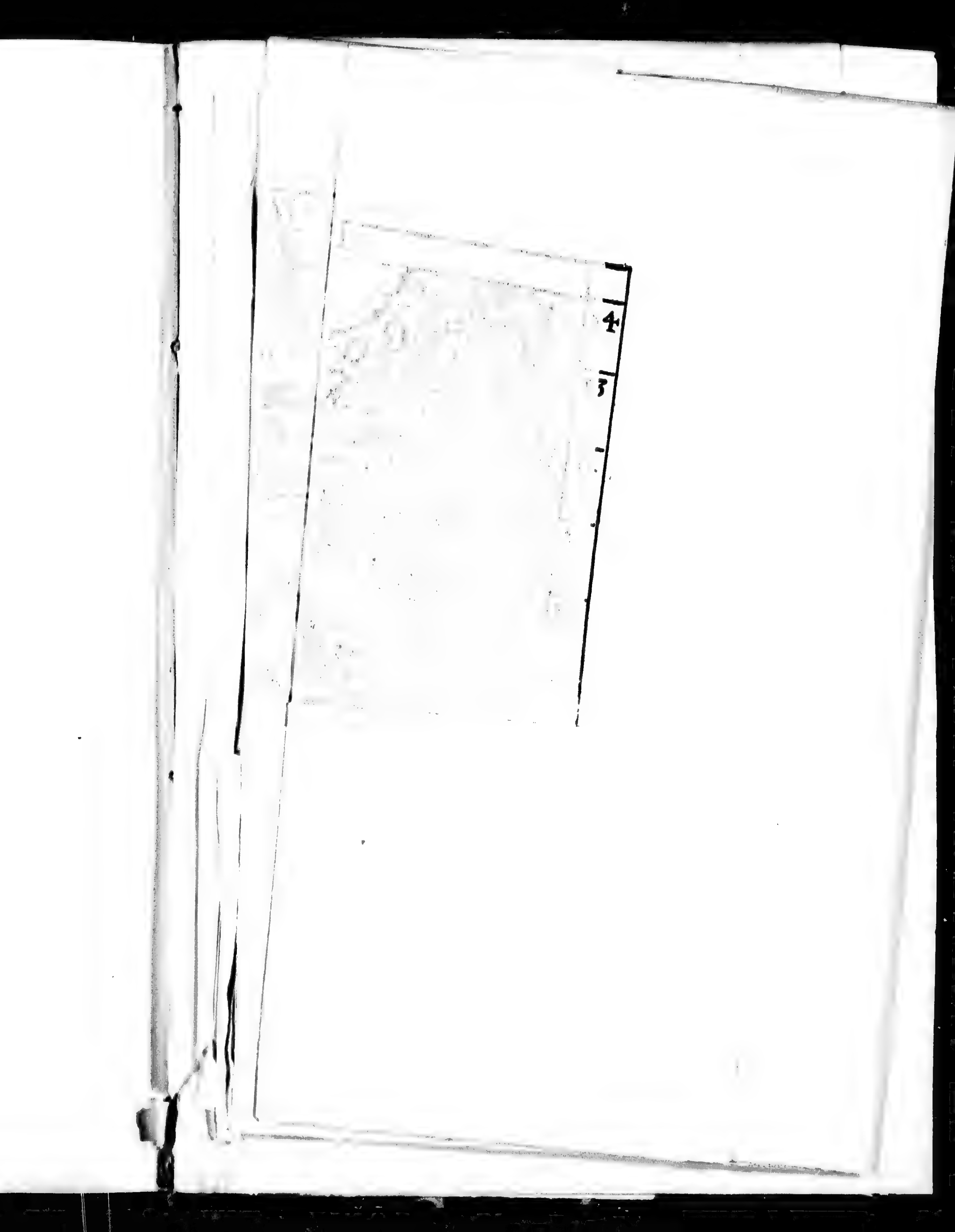
qu'anciennement il y eut cinq hommes qui s'en allerent vers le Soleil couchant, lesquels rencontrerent Dieu, qui leur demanda : Où allez-vous? Ils dirent: Nous allons chercher nôtre vie. Dieu leur répondit : Vous la trouverez ici. Ils passerent plus outre, sans faire état de ce que Dieu leur avoit dit, lequel print vne pierre et en toucha deux, et furent transmuez en pierre, et dit derechef aux trois autres : Où allez-vous? Et ils respondirent comme à la premiere fois; et Dieu leur dit derechef : Ne passez plus outre, vous la trouverez ici. Et voyans qu'il ne leur venoit rien, ils passerent outre; et Dieu print deux batons, et il en toucha les deux premiers, qui furent transmuez en batons, et le cinquiéme s'arréta, ne voulant passer plus outre. Et Dieu lui demanda derechef : Où vas-tu? Ie vay chercher ma vie. Demeure, et tu la trouveras. Il demeura sans passer plus outre, et Dieu lui donna de la viande, et en mangea. Apres avoir fait bonne chere, il retourna avec les autre Sauvages, et
306 leur racon- || ta tout ce que dessus. Il me dit aussi : Qu'vne autrefois il y avoit vn hommme qui avoit quantité de *Tabac* (qui est vne herbe de quoy ils prenent la fumée), et que Dieu vint à cet homme et lui demanda où estoit son petunoir; l'homme print son petunoir et le donna à Dieu, qui petuna beaucoup. Apres avoir bien petuné, Dieu rompit ledit petunoir en plusieurs pieces, et l'homme lui demanda : Pourquoy as-tu rompu mon petunoir, et tu vois bien que je n'en ay point d'autre? Et Dieu en print vn qu'il avoit et le lui donna, lui disant : En voilà vn que je te donne, porte-le à ton grand *Sagamo*, qu'il le garde, et, s'il le garde bien, il ne manquera point de chose

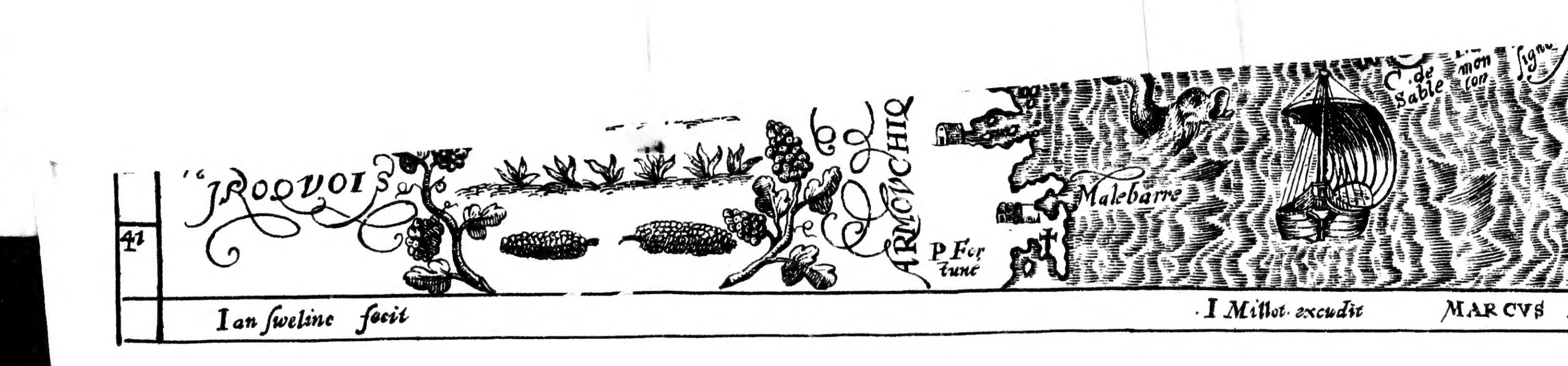
quelconque, ni tous ses compagnons. Ledit homme print le petunoir, qu'il donna à son grand *Sagamo*, lequel tandis qu'il l'eut les Sauvages ne manquerent de rien du monde; mais que du depuis ledit *Sagamo* avoit perdu ce petunoir, qui est l'occasion de la grande famine qu'ils ont quelquefois parmi eux. Ie lui demanday s'il croyoit tout cela. Il me dit qu'oui, et que c'estoit verité. Or je croy que voilà pourquoy ils disent que Dieu n'est pas trop bon. Mais je lui repliquay et lui dis : Que Dieu estoit tout bon, et que sans doute c'estoit le diable qui s'estoit montré à ces hommes-là, et que s'ils croyoient comme nous en Dieu, ils ne manqueroient de ce qu'ils auroient besoin. Que le Soleil qu'ils voyent, la Lune et les Etoilles avoient esté creés de ce grand Dieu, qui a fait le ciel et la terre, et n'ont nulle puissance que celle que Dieu leur a donnée. Que nous croyons en ce grand Dieu, qui || par sa bonté nous avoit envoyé son cher Fils, 307
lequel conceu du Sainct Esprit, print chair humaine dans le ventre virginal de la Vierge Marie, ayant esté trente-trois ans en terre, faisant vne infinité de miracles, ressuscitant les morts, guerissant les malades, chassant les diables, illuminant les aveugles, enseignant aux hommes la volonté de Dieu son Pere, pour le servir, honorer et adorer, a épandu son sang et souffert mort et passion pour nous et pour noz pechez, et racheté le genre humain, estant enseveli et ressuscité, descendu aux enfers, et monté au ciel, où il est assis à la dextre de Dieu son Pere. Que c'estoit la croyance de tous les Chrétiens, qui croyoient au Pere, au Fils et au Sainct Esprit, qui ne sont pourtant trois Dieux, ains vn méme et vn seul Dieu en

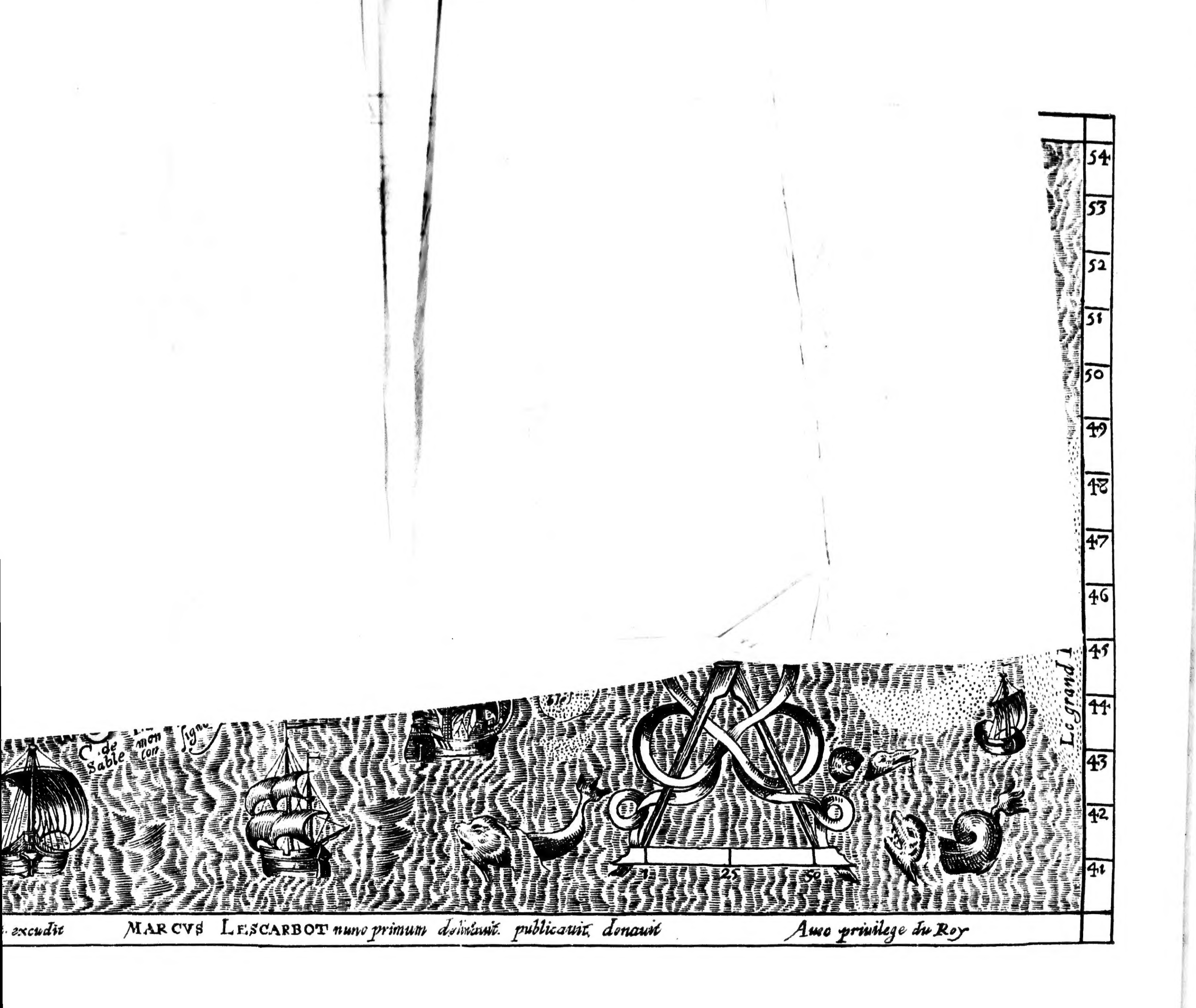
vne Trinité, en laquelle il n'y a point de plustôt ou
d'apres, rien de plus grand ne de plus petit. Que la
Vierge Marie, Mere du Fils de Dieu, et tous les
hommes et femmes qui ont vécu en ce monde faisans
les commandemens de Dieu, et ont enduré martyre
pour son nom, et qui par la permission de Dieu ont
fait des miracles, et sont Saincts au ciel en son Pa-
radis, prient tous pour nous cette grande Majesté di-
vine de nous pardonner noz fautes et nos pechez que
nous faisons contre sa loi et ses commandemens. Et
ainsi par les prieres des Saincts au ciel, et par noz
prieres que nous faisons à sa divine Majesté, il nous
donne ce que nous avons besoin, et le Diable n'a
nulle puissance sur nous et ne nous peut faire de
308 mal. || Que s'ils avoient cette croyance, ils seroient
comme nous, que le Diable ne leur pourroit plus faire
de mal, et ne manqueroient de ce qu'ils auroient be-
soin. Alors ledit *Sagamo* me dit qu'il avoüoit ce que
je disois. Ie lui demanday de quelle ceremonie ils
vsoient à prier leur Dieu. Il me dit : Qu'ils n'vsoient
point autrement de ceremonies, sinon qu'vn chacun
prioit en son cœur comme il vouloit. Voilà pourquoy
je croy qu'il n'y a aucune loy parmi eux, ne sçavent
que c'est d'adorer et prier Dieu, et vivent la pluspart
comme bétes brutes, et croy que promptement ils se-
roient reduits bons Chrétiens si l'on habitoit leurs
terres, ce qu'ils desiroient la pluspart. Ils ont parmi
eux quelques Sauvages qu'ils appellent *Pilotoua*, qui
parlent au Diable visiblement, et leur dit ce qu'il
faut qu'ils facent, tant pour la guerre que pour autres
choses, et que s'il leur commandoit qu'ils allassent
mettre en execution quelque entreprise, ou tuer vn

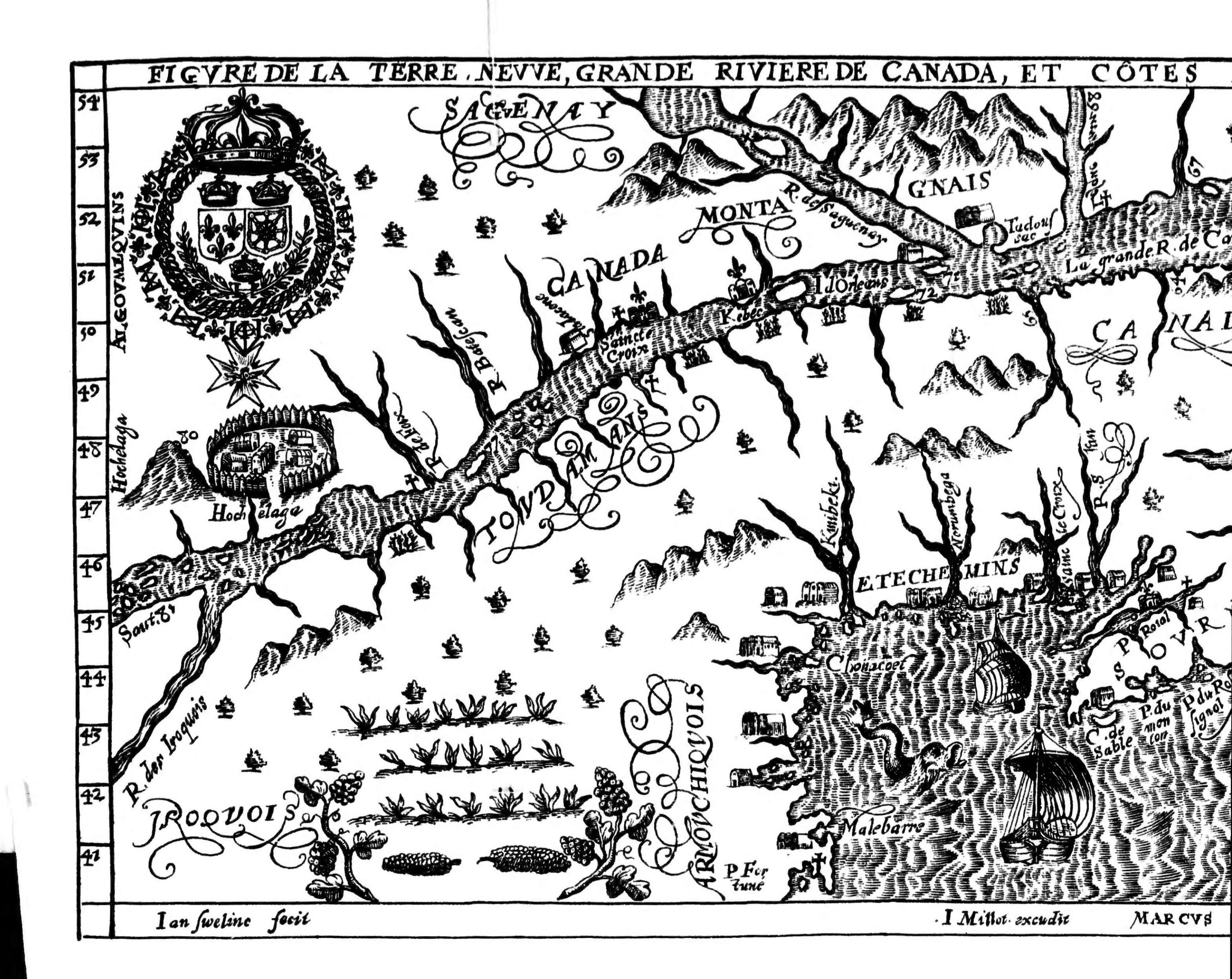
François, ou vn autre de leur nation, ils obeïroient aussi tôt à son commandement. Aussi ils croyent que tous les songes qu'ils font sont veritables; et, de fait, il y en a beaucoup qui disent avoir veu et songé choses qui aviennent ou aviendront. Mais pour en parler avec verité, ce sont visions du Diable, qui les trompe et seduit.

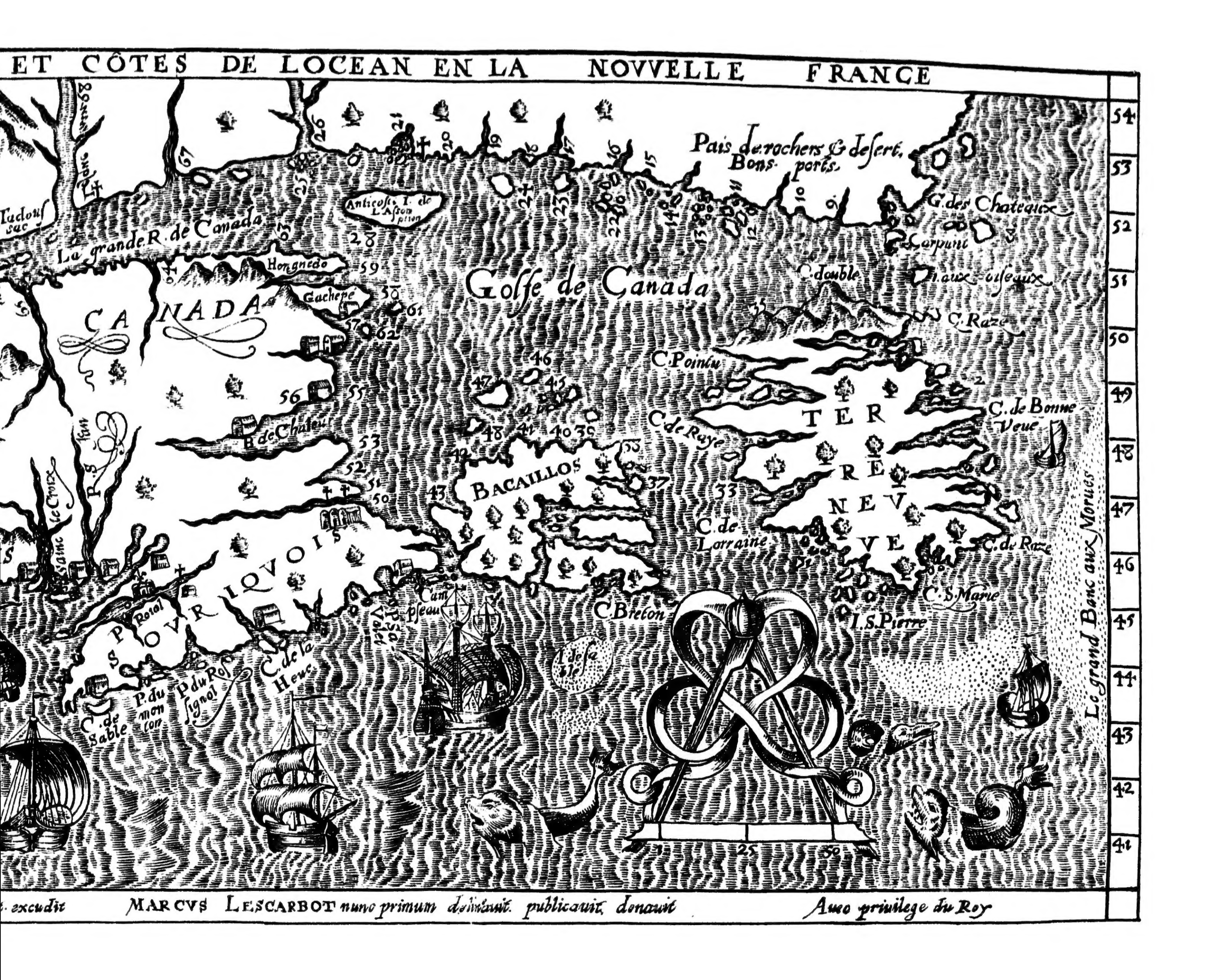



4


C. de Sable
IROQVOIS
ARMOVCHIQ
Malebarre
P. For tune
41
Ian Sweline fecit
I Millot. excudit
MARCVS


54
53
52
51
50
49
48
47
46
45
44
43
42
41
Le grand
C. de Sable
25
50
excudit
MARCVS LESCARBOT nunc primum delineauit. publicauit, donauit
Auec priuilege du Roy


FIGVRE DE LA TERRE NEVVE, GRANDE RIVIERE DE CANADA, ET CÔTES
54
53
52
51
50
49
48
47
46
45
44
43
42
41
SAGVENAY
GNAIS
MONTA
R. des Saguenay
Tadous sac
La grande R. de Ca
CANADA
I. d'Orleans
Kebec
Saincte Croix
R. Batiscan
TONDAMANS
CA NAD
ALGOVMEQVINS
Hochelaga
Hochelage
R. des Iroquois
IROQVOIS
ARMOVCHIQVOIS
ETECHEMINS
Kinibeki
Norumbega
R. S. Ian
Chouacoet
Malebarre
P. Fortune
P. Roial
C. de Sable
P. du mouton
P. du Rossignol
Ian Sweline fecit
I Millot excudit
MARCVS


ET CÔTES DE LOCEAN EN LA NOVVELLE FRANCE
Pais de rochers & desert.
Bons ports.
G. des Chateaux
Carpunt
C. double
I. aux oiseaux
C. Raze
Golfe de Canada
La grande R. de Canada
Anticosti. I. de L'Assomption
Hongnedo
Gachepé
CANADA
B. de Chaleur
C. Pointu
C. de Raye
TERRE NEVVE
C. de Bonne Veue
BACAILLOS
C. de Lorraine
C. de Raze
C. S. Marie
I. S. Pierre
C. Breton
Campseau
SOVRIQVOIS
Port Royal
C. de la Heve
P. du Rossignol
P. du Mouton
C. de sable
I. de sable
Le grand Banc aux Morues
MARCVS LESCARBOT nunc primum delineauit. publicauit. donauit
Auec priuilege du Roy